

AVERTISSEMENT

**Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).
Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.
Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.
Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

Denis MARULAZ

Dissolution d'un ectoplasme.

Monsieur JULIEN TERRENEUVE

MARIE- FRANCOISE

Madame GILBERTE

NETTOYEUR 1

NETTOYEUR 2

INFIRMIER 1

INFIRMIER 2

CHOEUR

Note de l'auteur :

Cette pièce met en scène trois personnages principaux (1 homme et 2 femmes) et un Chœur de quatre personnes au sexe indifférencié (qui tiendront par ailleurs les très courts rôles des Nettoyeurs et des Infirmiers.)

Tous les extraits de textes théâtraux et poétiques prêtés à Mr TERRENEUVE et déclamés par le Chœur sont tirés de l'œuvre de Denis MARULAZ.

Ces extraits déposés là par l'auteur le sont pour permettre au spectateur d'avoir une idée de l'œuvre écrite par le personnage qu'il découvre échoué dans un état de grand abandon social. Ces extraits peuvent subir un tri « intelligent » de la part des metteurs en scène et même se voir remplacés par d'autres extraits de textes du même auteur.

L'œuvre complète de Denis MARULAZ est consultable sur le site :

<http://hombredenada.blogspot.com/> et les blogs satellites qui lui sont liés.

-1-

(Noir)

Mme Gilberte Vieux con ! Il m'a mordue !

M. Terreneuve Touchez pas à mes affaires, touchez pas à mes affaires !

Mme Gilberte Attachez-le sur ce fauteuil roulant, merde, ça suffit ! Et vous, s'il vous plait, nettoyez-moi ça, j'ai pas envie d'attraper le tétanos.

Infirmier 1 Soyez raisonnable, mon p'tit monsieur, ça se passera bien, vous allez voir...

M. Terreneuve lâchez-moi... je veux pas qu'on me touche... lâchez-moi...

Mme Gilberte Bon, merci, ça ira, je referai un pansement au bureau. Allez, ZOU ! Embarquez-moi le, j'veux plus l'entendre.

M. Terreneuve j'veux pas partir, j'veux rester chez moi ! Laissez-moi... Laissez-moi, J'veux pas partir ! Vous n'avez pas l'droit... J'veux rester chez moi !

Mme Gilberte Ça suffit, Monsieur TERRENEUVE, calmez-vous ! On vous ramène dans quelques jours, le temps de nettoyer votre appartement. Ca ne peut pas rester comme ça ! Vous devez le comprendre.

M. Terreneuve Je veux pas qu'on touche à mes affaires... Touchez pas à mes affaires !

Infirmier 1 Ah ! v'là l'ascenseur !

Infirmier 2 Allez, hop, tout l'monde en voiture !

M. Terreneuve Je ne veux pas y'aller... Je ne veux pas y'aller !

(les portes de l'ascenseur se referment, l'appareil descend.

Lumière.

On se trouve dans une chambre infâme, encombrée d'immondices, de bouteilles vides, de boîtes de conserves au couvercles bâillant, des dizaines de sacs plastiques accumulés sur le sol, le long des murs, sur la table, des vêtements crasseux traînent de partout, la « couche » de l'homme en est recouverte, un placard sans porte déborde de sacs plastiques éventrés, de fringues en vrac. Sur les murs, quelques étagères chargées de bouquins, de boites vides, de

babioles, de vieilles radios, lecteurs de cassettes hors d'usage... Quelques dessins jaunis punaisés sur les murs, maculés de taches, déchirés... Madame G. se tient près de la porte de la chambre. Dans celle-ci, deux hommes, engoncés dans des tenues intégrales de nettoyeurs : combinaison, épais gants de caoutchouc, lunettes de protection, masque sur le nez.)

Nettoyeur 1 Bon, alors, on vire tout, madame ?

Mme Gilberte Tout ! Il ne doit rien rester ! Pas un papier, pas une punaise, rien !

Nettoyeur 2 Si c'est pas malheureux, d'en arriver là !

Nettoyeur 1 Allez, gamin, c'est pas le moment de philosopher ! Tiens, vide-moi ce placard, moi j'attaque par là.

(Méthodiquement, les deux hommes remplissent de gros sacs-poubelle de tout ce qui leur tombe sous la main. Quand un sac est plein, on le lie avec son cordon et on le sort dans le couloir. Et hop ! Encore un autre ! Peu à peu la pièce se vide, les sacs s'entassent dans le couloir. Madame G. protège son nez d'un mouchoir en papier, laissant de temps en temps s'exprimer son dégoût, son écœurement.):

Mme Gilberte Quelle horreur... comment peut-on... dégueulasse... si c'est pas une honte... un immeuble sans histoire, tout ce qu'il y a de mieux... pire qu'une bête... trois ans dans un appart', voilà le résultat... et des bouteilles, et encore des bouteilles... attention, n'allez pas vous blesser... Et ça, qu'est-ce que c'est ? Ma parole, mais c'est de la merde ! Il avait même la flemme d'aller aux toilettes... mais où on vit, je vous le demande... Et ces cafards... comment peut-on vivre dans cette vermine... ça grouille de partout... pas étonnant qu'il y en ait dans tous les étages... faut plus chercher d'où ça vient... même dans le lit, c'en est caffi... »

(Soudain Nettoyeur 2 rejette au sol un sac de voyage qui se trouvait dans l'armoire après l'avoir ouvert.)

Nettoyeur 2 Ah ! C'est dégueulasse !

Nettoyeur 1 K'es' qui t'arrive, petit ?

Nettoyeur 2 Putain ! une bestiole crevée ! L'enculé !

Mme Gilberte Qu'est-ce vous dites ? Faites voir...

(Nettoyeur 1 se baisse, ouvre le sac à son tour, y jette un coup d'œil rapide, le présente rapidement à Mme G. qui a un haut-le cœur.)

Mme Gilberte Vous croyez que...

Nettoyeur 1 Un clébard, à tous les coups... Ah, la vache !

Mme Gilberte Ça dépasse l'entendement... Un chien crevé, depuis des mois, dans un placard, au milieu des habits, au milieu de...

Nettoyeur 1 Ça va aller, petit ? Allez, on en met un coup, j'ai pas envie de traîner dans c'te pourriture toute la nuit.

Nettoyeur 2 Ça va aller, chef. Putain, vivement qu'on s'boive une bonne mousse !

Nettoyeur 1 Allez, ZOU ! Les étagères, mai'nant !

(Les étagères sont vidées de tout ce qu'elles supportaient, boîtes de conserve, bouquins, dossiers cartonnés, tas de papiers...)

Nettoyeur 1 Pas la peine d'être si instruit, pour en arriver là...

Mme Gilberte Détrompez-vous ! C'est souvent ceux-là qui...

(Tout ce qui traînait dans la pièce est enfourné dans les sacs-poubelle, dans le couloir. Il reste juste la table, une chaise, les étagères vides, le placard.)

Nettoyeur 1 Les meubles aussi ?

Mme Gilberte Les meubles aussi. Vous y mettez un coup de jet avant, bien sûr. Qu'on ne répande pas la vermine dans tout l'immeuble !

Nettoyeur 1 Allez, mon gars, la sulfateuse !

(Nettoyeur 2 se saisit d'une grosse bonbonne de désinfectant et, à l'aide d'un long jet aérosol, arrose de produit les meubles et étagères arrachées du mur. Les deux hommes sortent cela dans le couloir puis Nettoyeur 2 pulvérise toutes les surfaces et recoins de la pièce. Mme G. et Nettoyeur 1 se tiennent légèrement en retrait dans le couloir. Quand la pulvérisation est terminée, Nettoyeur 2 sort à son tour avec son attirail. Nettoyeur 1 rentre à nouveau dans la pièce et dépose d'un côté et de l'autre deux fumigènes insecticides dont la fumée envahit l'espace. Nettoyeur 1 ressort dans le couloir et ferme la porte derrière lui.)

Nettoyeur 1 Laisser mijoter vingt quatre heures. Aérer un peu après. Normalement, y'a rien qui survit. Ensuite, grand lessivage. Ça, vous voyez avec le patron...

Mme Gilberte Et bien, merci messieurs. Je suis désolée pour... Malheureusement, ce sont des choses qui arrivent...

Nettoyeur 1 Z'inquiétez pas, on a l'habitude. Pis nous, faut bien qu'on bosse ! Allez, minot, y'a plus qu'à tout s'colter jusqu'au bahut !

-2-

(La même chambre. Entièrement repeinte en blanc. Entièrement meublée de neuf. Un lit métallique, une table, deux chaises, un meuble-étagères très léger, une armoire avec un miroir, une télé sur un petit meuble à roulettes. Un cadre accroché au mur représentant un voilier.

Monsieur TERRENEUVE, habillé de neuf, chemise, pantalon, chaussons. Il est assis sur une des chaises, prostré.

S'affairant autour de lui, une femme d'une trentaine d'années. Elle fait la navette entre la petite pièce et le coin cuisine où l'on accède par une porte battante, neuve, elle aussi.)

Marie-Françoise Encore cinq minutes, ça va être prêt. Attendez pas trop, faut profiter tant qu'c'est chaud !

J'ai pas salé. J'vous laisse faire. Vous savez mieux que moi.

Votre dessert est au frigo. Le riz au lait. Vous l'oublierez pas, hein ?

Le pain de mie, une tranche ou deux ?

Une tranche ou deux ?

Bon, j'en mets qu'une, si ça va pas, vous en prendrez une autre.

A boire, eau ou jus d'orange ?

Le jus, vaut mieux le garder pour quatre heures, avec les biscuits.

Vous m'avez toujours pas dit si vous préféreriez l'assiette jaune ou la bleue.

Tiens, j'vous mets la jaune, aujourd'hui, ça va avec le soleil de dehors !

Chuis sûre que j'oublie quelque chose... Ah ! La serviette !

Vous avez tout c'qui faut, Monsieur TERRENEUVE ?

Bon, j'y vais.

J'ai la p'tite à récupérer...

Au fait, le facteur est passé. Y avait rien.

Bon appétit, Monsieur TERRENEUVE.

A ce soir.

A six heures. Vous oubliez pas, hein !

-3-

Chœur Julien TERRENEUVE, poème.

*Ce sont comme des vagues
Humaines
Puissantes
Qui dérangent
Lourdement
Le repos
De mes nuits*

*Le vin
Pour mes chagrins
L'alcool
Pour mes peines
Ne sont pas étrangers
A ces marées
Nocturnes*

*La roche émergée
De ce « Moi »
Qui se bat
Pour ne mourir pas
Pour ne mourir plus
La roche émergée
De ce flux angoissant
S'érode
Et disparaît
Dans des gouffres
Liquides*

*Des chimères
Aux yeux profonds
Comme des peines
M'enlacent et
Me caressent
De leurs charmes
Visqueux
Leurs odeurs de marée
Et de poisson
Séché
M'étreignent
Et me salissent
Jusqu'aux fibres
De l'âme*

*Mon sang n'a plus
Le teint
Des pisses de Bacchus
Ni la douce enivrance
Des rayons
Du soleil
Il n'est plus qu'un roulis
Baseux
Et cancérique
Triste tourbillon
De flotte
Engourdie*

*Mes rêves sont liquides
Et mes amours
Poisseux
Dans ce lit de varech
Et de vase endormie*

*Mon pauvre chat qui dort
Au creux
De ma poitrine
Tu finiras
Rouillé
Par mon haleine
Humide !*

-4-

Marie-Françoise Ça va pas, Monsieur TERRENEUVE ? Vous vous sentez pas bien ?
C'est important de bien manger, même quand y fait chaud comme ça. Et de boire, aussi !
C'est comme ça qu'on se déshydrate !
J'ai plus qu'à les balancer, mes épinards.
Vous auriez au moins pu les goûter !
J'peux pas vous faire que des nouilles et des patates ! Y faut des vrais légumes, aussi !
Moi qui voulais vous faire une ratatouille. Vous la mangerez, au moins ?
Si on mange pas de légumes en cette saison...
Même le riz au lait, vous l'avez laissé !
Vous allez tomber malade, vous savez ?
Bon, ce soir, j'vous prépare juste une petite soupe. C'est pas trop lourd, ça, un petit bol de soupe ?
Juste un peu de pomme de terre et de poireau. C'est très bon pour les boyaux, comme dit Maman.
Elle vous plairait, ma maman ! Une femme de la Nature, toute simple... toute...
Moi, chais pas mal cuisiner, mais elle, c'est encore autre chose !
Vous savez quoi ? J'vous ramènerai un pot de confiture qu'elle fait.
Avec les fruits d'ses arbres !
Rien à voir avec les cochonneries de Mamie Trucmuche !
Bon, la soupe est mixée, y a plus qu'à la faire réchauffer.
Vous voulez pas manger tout de suite ?
Pendant que chuis encore là ?
Ça me dérange pas, vous savez...
Bon, j'vous prépare toujours le bol et la cuiller.
Vous aurez plus qu'à...
Vous, vous m'couvez quelque chose !
Bon, promettez-moi que vous irez pas vous coucher le ventre vide.
J'ai pas envie de faire la garde-malade !
Vous voulez pas que j'allume la télé avant de partir ?
Y a des trucs marrants, ça vous changerait les idées !
Bon, bon, j'insiste pas.
Bonne nuit, Monsieur TERRENEUVE.
A demain.

-5-

(Flash-back. Une semaine avant. Monsieur TERRENEUVE remet pour la première fois les pieds dans sa chambre, encadré de Madame GILBERTE et de Marie-Françoise.)

Mme Gilberte Et voilà !

Vous retournez dans votre chambre.

Je vous l'avais promis, j'ai tenu parole.

Alors vous ne dites rien ?

Il n'y a rien qui vous frappe ?

Vraiment rien ?

Vous ne voyez rien de changé ?

Et bien, levez les yeux, je ne vais pas vous manger !

On dirait un enfant de trois ans !

Excusez-moi.

Votre réaction me surprend, laissez-moi vous le dire !

On vous extrait d'un terrier, d'une bauge, d'un cloaque, au lieu de vous mettre tout simplement à la porte, à la rue, on vous héberge pendant une semaine dans un Foyer qui ne vous a rien coûté, pas un centime, pendant ce temps, des ouvriers et des femmes de ménage, méritantes, je le souligne, ont redonné à ce lieu un aspect humain, civilisé, on a tout lessivé, on a tout repeint, ils ont fait un travail nickel, il n'y a pas une poussière, on pourrait dormir par terre et manger dans les chiottes !

Au frais de la collectivité, on a remeublé cette pièce, il ne manque rien !

Une cuisinière électrique, un frigidaire, un lit neuf ! Des draps, de la literie, de la vaisselle, du matériel de cuisine, on vient de vous fournir du linge, de quoi vous habiller, de la nourriture, le frigo est plein, vous entendez, le frigo est plein !

On vous a même installé une télé, Monsieur TERRENEUVE, une télé !

Vous en connaissez d'autres, vous, qui auraient fait tout ça ?

Et vous, vous ne jetez même pas un regard à tout cela, vous nous montrez votre éternelle posture de chien battu, d'enfant puni !

Ça ne vous fait pas plaisir de vous trouver dans une chambre propre, qui sent bon, avec des draps frais, des rideaux fleuris, des meubles sans tâches de vomis, un placard bien rangé ?

Regardez dans le placard, Monsieur TERRENEUVE, prenez note : de la literie de rechange, des serviettes de toilette, des chemises, du linge et tout ce qu'il faut, de quoi vous vêtir pour sortir, hiver comme été, deux paires de chaussures, et tout cela propre et de bonne qualité !

Ça ne vous touche pas qu'on se soit occupé de vous comme d'un parent, qu'on ait pensé à tout, qu'on ait tout fait pour que vous vous sentiez bien à votre retour ?

Ce n'est pas grave, Monsieur TERRENEUVE.

Ce n'est pas grave.

Vous savez, dans le social, on a l'habitude de l'ingratitude !

Ce n'est pas tous les jours que l'on récolte des sourires et des remerciements !

Après tout, on ne fait que notre travail, n'est-ce pas ?

Et nous sommes payés à la fin du mois !

Alors, de quoi se plaint-on, hein, je vous le demande !

Alors, vous avez raison, Monsieur TERRENEUVE. Ne nous remerciez pas, on n'est pas là pour ça. On est là pour faire notre métier, point barre.
Vous avez raison.
Je fais mon travail.
Et je vais le faire jusqu'au bout, mon travail.
Et mon travail, Monsieur TERRENEUVE, consiste aussi à vous mettre en garde.
Solennellement !
Et je le fais devant témoin.
Marie-Françoise est là.
Elle pourra témoigner que vous avez été mis officiellement au courant.
Alors, ouvrez bien vos oreilles, Monsieur TERRENEUVE, je ne vous le répéterai pas.
Désormais, étant donné vos antécédents et la conduite scandaleuse qui nous a amenés à intervenir, vous serez suivi au jour le jour par notre structure d'accompagnement social.
Désormais, ce lieu est assorti de règles de vie que vous devrez respecter à la lettre.
Ce local, que nous vous louons à un tarif à la mesure de vos faibles ressources financières, vous est remis ce jour dans un état parfait.
Tout y est propre, neuf, en état de marche.
Il vous est fait obligation de maintenir cet état de propreté.
Aucune dégradation ne sera tolérée.
Aucun laisser-aller non plus.
Le ménage sera fait quotidiennement.
Il y a un local poubelle dans la cour. Vous y déposerez chaque jour vos déchets.
De même pour la vaisselle.
Lavée, séchée, rangée.
Nous ne tolérerons aucun relâchement dans ce programme.
Et j'en viens au principal.
Aucune consommation de boissons alcooliques ne vous sera autorisée.
Ni bière, ni vin, ni rien !
Vous entendez ?
Pas une goutte d'alcool !
De plus, aucune visite privée n'est autorisée sans nous en avoir parlé auparavant.
Et dans le cas où cette visite serait autorisée par nous, il va de soi que le règlement sur la consommation alcoolique sera observé y compris par la personne invitée.
Afin de vous aider à trouver vos marques dans ce nouveau schéma de comportements, nous avons désigné Marie-Françoise.
Cette jeune femme est un de nos meilleurs éléments.
Elle est humaine, à l'écoute, disponible.
Mais c'est une professionnelle.
Elle ne laissera rien passer.
Je lui ai donné des consignes strictes.
Tout ce qui lui semblera de l'ordre de la négligence, du laisser-aller ou de l'inobservance du règlement de votre part me sera rapporté par Marie-Françoise.
Je prendrai immédiatement les décisions qui s'imposent.
Dans les premiers temps, Marie-Françoise passera chez vous deux fois par jour, un peu avant l'heure des repas.

Elle vous aidera à préparer ceux-ci, vous accompagnera pour faire vos achats quotidiens, vos lessives etc.... etc....etc....

Elle n'est pas votre boniche, sachez-le, elle est là pour vous réapprendre les gestes de la vie d'un homme civilisé.

Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous vous adressez à elle, elle transmettra.

Je vous souhaite de tout cœur de bien vous entendre avec elle.

C'est votre dernière chance de vous en sortir.

Evidemment, aucune agression à son endroit ne sera tolérée.

Ni verbale ni physique !

Si j'apprends que vous vous êtes autorisé quelque dérapage que ce soit, mon verdict sera sans pitié et sans appel.

J'espère m'être bien faite comprendre, Monsieur TERRENEUVE.

Sur ce, je vous souhaite bonne chance.

Vous nous remercirez plus tard.

-6-

(Toujours le même manège de Marie-Françoise entre la chambre et la cuisine, soliloquant face à un monsieur TERRENEUVE muet.)

Marie-Françoise C'est pas un reproche, Monsieur TERRENEUVE, mais vous n'êtes pas très gentil avec moi.
Vous pourriez m'adresser la parole.
Chais pas, moi, oui ou non ou...merde !
Un mot, quoi !
Chuis désolée de vous dire ça, mais j'ai l'impression de parler à un fantôme !
J'causerais au mur ou à la porte, ça s'rait du pareil au même !
J'connais même pas le son de votre voix !
Jamais j'veus ai entendu ! Pas une fois !
Vous trouvez ça normal, vous ?
Vous l'savez p'tet' pas, mais dans la vie, les gens, on leur parle, aux gens !
Même quand on a rien à dire, on leur parle aux gens.
C'est comme ça !
A la seconde où j'veus parle, M'sieur TERRENEUVE, vous êtes pas tout seul dans votre logement.
Y a quelqu'un avec vous, y a quelqu'un là, qui vous prépare la cuisine ! Qui vous fait votre purée !
Y a quelqu'un qui s'appelle Marie-Françoise et qui s'met en quatre pour que tout aille bien !
Vous pourriez au moins faire comme si j'étais là, comme si vous vous aperceviez de ma présence !
Désolée, on a oublié de reprendre de l'ail. Dommage pour le rôti...
Vous auriez pu le dire, pendant les courses : « -Y a plus d'ail, faudrait en prendre...»
Ah mais non ! P'tet' que vous l'saviez, mais vous l'avez pas dit.
Pasque vous avez décidé une bonne fois pour toutes de pas m'adresser la parole.
Plutôt manquer de quelque chose que de me parler !
Qu'est-ce qui vous plait pas, chez moi ?
J'veus ai fait du mal, moi ?
J'veus ai manqué de respect ?
J'veus ai dit des choses qu'y fallait pas ?
Dites-le c'qui va pas, chez moi !
Chuis pas susceptible, vous savez, on peut me dire les choses, moi, chuis pas parano !
Bon, et puis y a plus de jus de fruits non plus ! Décidément, on a tout faux, aujourd'hui !
Vous voulez pas me le dire ? Vous avez quelque-chose à me reprocher ?
Chuis pas gentille avec vous ?
Tous les jours, je viens.
J'veus ai jamais oublié, depuis un mois que je m'occupe de vous.
C'est vrai ou c'est pas vrai ?
Le matin, le soir, tous les jours !
Vous m'en voulez pas pour le dimanche, quand-même ?
C'est normal, ça, le dimanche, on vient pas !

Pas pasque c'est vous !
Chez personne, vous savez, on va, le dimanche !
C'est... c'est... syndical ! Vous comprenez, personne travaille, le dimanche... enfin, chez nous, c'est comme ça.
Et puis, j'ai ma petite, mon mari, vous l'avez, ça, j'vous l'ai raconté.
Ils ont besoin de moi, eux aussi... Enfin... Chais pas pourquoi j'vous dis tout ça... j'ai pas à m'excuser de pas venir le dimanche !
C'est ma vie...
J'ai coupé le rôti en tranches, ce sera plus facile pour vous...
Vous savez, la p'tite, elle est en deuxième année de danse.
C'est sérieux, pour elle ! Ca lui donne tellement de bonheur ! Si vous la voyiez !
Elle rayonne, quand elle sort des cours !
On est fier d'elle, vous savez !
Mon mari le montre pas trop, vous savez comment sont les hommes, mais chais bien que...
Chais pas si j'vais continuer.
A m'occuper de vous.
Si ça doit continuer comme ça...
Si y doit jamais rien se passer...
Si vous devez jamais m'adresser la parole...
Si ça doit toujours être comme ça, ... moi qui parle et vous qui...vous qui...
Chais même pas si vous m'entendez !
Et si vous m'entendez, chais même pas si vous me comprenez !
Si vous comprenez mes mots !
J'ai beau être qu'une... qu'une... accompagnatrice...
Ça a beau être que mon travail... Ca me rend malade, vous entendez, ça me rend malade !
On peut pas faire comme si quelqu'un existait pas !
Ça me détruit, Monsieur TERRENEUVE, ça me détruit !
Vous comprenez, Monsieur TERRENEUVE, vous comprenez ce que je vous dis ?
J'vais pas pouvoir continuer !
Je suis un être vivant, Monsieur TERRENEUVE, un être HUMAIN !
Humain !
Vous n'avez pas le droit de faire comme si j'existais pas !
Comme si j'étais pas là.
Comme si j'étais rien !
Peut-être que vous me faites payer pour c'que vous a dit ma patronne.
Peut-être que vous avez pas aimé sa façon de parler.
Ca, faut dire, elle prend pas de gants !
Au moins, ça a le mérite d'être clair.
Elle dit c'qu'elle pense.
Ca passe, ça passe pas, c'est chacun qui voit midi à sa porte.
N'empêche, elle prend pas les gens en traitre !
Avec elle, noir c'est noir, blanc c'est blanc, elle est recta, la fille !
Alors, p'tet' que vous pensez que chuis qu'une espionne, que chuis là juste pour rapporter tout ce que vous allez me dire ou quoi ou qu'est-ce ?
P'tet' que vous me prenez pour un maton ?
C'est ça ?

Chuis qu'une matonne qui est là pour vous dénoncer et vous empêcher de chais pas quoi ?
Bien sûr que si y avait des choses qui se passaient chez vous et qui allaient pas, j'en parlerais ouvertement avec vous.

Pas pour vous casser ou vous juger ! Mais parce que c'est mon boulot d'éduc', d'accompagnatrice !

Mais justement, chuis là pour écouter, pour entendre, tout entendre, vous savez !

Mais si on me parle pas, si vous me parlez pas, qu'est-ce que je peux faire, moi ?

A quoi je sers, moi ?

Qu'est-ce que je suis, moi, pour vous ?

Si je suis rien pour vous, Monsieur TERRENEUVE, si je suis rien, qu'une boniche qui épluche trois patates et qui vous repasse vos chemises, dites-le moi franchement, juste ces trois mots-là, et j'insisterai pas, j'vous emmerderai plus, j'vous dérangerai plus.

J'vous laisserai dans votre solitude.

Puisque vous avez l'air d'aimer ça, la solitude.

Sans personne pour vous enquiquiner avec des conversations sans intérêt.

C'est prêt.

J'vous laisse manger, Monsieur TERRENEUVE.

Bon appétit.

A ce soir.

Comme d'habitude.

Si j'vous dérange pas trop.

-7-

Chœur Ouvrage poétique de Julien TERRENEUVE, « DES HOMMES SONT VENUS », extraits.

*L'arbre.
Ainsi le nomme t-on
dans le langage
des hommes
car il est l'arbre.
Plus qu'arbre
l'arbre
celui-ci
celui qui,
lui.*

*Pas exprès,
sans le savoir
par la nature des choses
il griffe le ciel
enroule
nonchalamment
les nuages gris
ou blancs
ou autres
à l'hérissément
de ses épines
hautes.*

*Car il s'élève
le bougre
de toute sa sève
de toute sa fluidité conique
de tout son élan fibreux
jusqu'au bout
du grandir clair
du grandir libre
du grandir élégant
et léger.*

*Car il respire loin
car il respire droit
car il respire
au souffle pur
des brises d'altitude,
car il caresse*

*là-haut
le ventre duveteux
des anges
et gluant
des chimères
qui rient
et se pâment
et font semblant
d'exister
juste
juste
pour lui faire plaisir
et l'étourdir
de jeux.*

*Pailleux
grésilleux
irisé
aéré
éaporé
gribouillé
gracile
en son sommet
en ses extrémités
solubles
aux atomes
du vent
l'arbre,
lui,
celui que l'on appelle ainsi
dans le langage
des hommes
surgit du sein
du monde
colonne
inexpugnable
d'un bois
basaltique
granitique
imputrescible
indifférent
à la hargne
du temps
et aux voracités
xylophages.*

Massif

*énorme
planté,
la ronde de cent hommes
n'en ferait pas le tour ;
ses racines
vrilleuses
fouilleuses
noueuses
s'ancrent
profondément
âprement
aux masses sourdes
et insoulevables
des tréfonds
et des strates
oubliées.*

*Jour après jour
nuit après nuit
lunaison
après lunaison
la tige
frêle
transparente
douceâtre
balbutiante
-chanceuse aussi-
téméraire
innocente,
s'est tendue
opiniâtre
crédule,
de toute sa jeunesse
vers l'origine
du monde,
s'est épaissie
endurcie
densifiée
rigidifiée
carapaçonnée,
s'est hissée
s'est vissée
au ventre mou
et fluide
des courants d'air,
s'est érigée*

*par dessus les plaines
fauves
entraînant
à des hauteurs
inespérées
une grouillitude
jusque-là
rampante
glaiseuse
presque embourbée
de toutes sortes
d'agrégats viables
d'agrégats vivants*

*Haut et loin
érigé
bandant dru,
lui,
celui-ci
celui qui,
l'arbre
comme on dit
dans le langage
des hommes,
poursuit son temps
à digérer
goulu
les arabesques
des vents fous,
à se lessiver
aux pénétrantes
et indiscreètes
saucées automnales,
à gicler
tous azimuts
d'extravagantes
infusions
de pollen
suffoquant
et charmeur.*

-8-

Marie-Françoise J'ai peur, madame GILBERTE. J'ai peur.
Mais non, pas pour moi, vous pensez, c'est à peine si j'existe...
Pour lui.
J'ai peur pour lui.
J'ai peur qu'un jour, quand j'arrive...
Non.
Toujours pas.
Pas un mot.
Chuis sûre maintenant qu'y m'en veut pas.
Qu'c'est pas contre moi.
Je préfère ça, j'vous l'dis tout d'suite !
C'est aut' chose, plus profond, plus...
Juste pour tenir le coup, une tomate à midi, une sardine.
Le soir, un peu de soupe... un yaourt...
Des fois rien... Pas souvent... Le week-end... Quand chuis pas là pour le houspiller...
Non, pour ça, y s'tient propre, faut dire qu'je pousse à la roue...
J'crois que quelque part, y veut montrer qu'y s'respecte...
Ça, il a retrouvé, je crois...
Faut pas lâcher, bien sûr, ça l'aide, faut rien lâcher...
J'crois qu'il a peut-être honte de... de ce qu'il a montré... de c'qu'il est devenu avant, avant
qu'on soit là...
Y nous en veut peut-être mais... mais y sait qu'ça l'a aidé, quelque part...
Ça, c'est acquis, je crois... ça, oui...
C'est pour ça, faut pas tout noircir, faut pas tout...
Et c'est pas c'que j'fais, hein ! Faut pas croire que...
J'ai peur, juste j'ai peur...
Faut qu'j'vous dise...
Y... Y s'est mis à dessiner...
Enfin, dessiner...
C'est pas vraiment l'mot...
Si c'était ça...
Si ça pouvait être ça !
Y s'est mis...
Vous savez que j'lui laisse le journal tous les jours, comme on fait pour tous...
Pas décrocher du monde... rester dans la vie, la société... avoir des repères, même indirects...
Au début, y jetait le journal... lu ou pas, j'en sais rien... enfin y le jetait.
Maintenant plus.
Y les garde. Y les utilise.
Depuis quelques jours...
Chais pas comment expliquer.
Y coupe les feuilles en quatre, en six, chais pas trop, il en a des tas...
Dessus, y gribouille, dessus... Y...

Au feutre... les feutres qui sont fournis au départ, vous savez...Ça fait partie du...
Mais pas des dessins, c'est ça, surtout qui...
Vraiment du gribouillis !
Non non, pas comme un enfant à l'école !
Comme un enfant avant l'école !
Comme... Comme un bébé ! Comme un bébé !
Chais pas... Vous mettez un bébé de six mois devant un mur avec un feutre dans la main !
Pareil !
Chcruiiick chcruiiik chcruiiik ! Dans tous les sens !
Des dizaines, il en a gribouillés comme ça, des dizaines...
Ceux qu'il garde, il les dépose sur l'étagère, en tas, avec un bol dessus, pour pas qu'ça s'envole, je pense...
J'en trouve plein à la poubelle, en boules...
Ceux qui lui plaisent pas...
Dans ceux qu'il garde, y en a des déchirés...
Dans la violence du geste, j'imagine...
Non.
Y m'a laissée les regarder.
J'lui ai demandé.
« -Je peux ? », j'lui ai demandé.
Y m'a regardée en coin, il a eu... Un petit rictus au coin de la bouche. Pis il a baissé les yeux en soupirant.
Quand y fait ça, ça veut dire :
« - Si j'dis non, ça vous empêchera ? Et vous croyez que vous allez comprendre quelque chose à mon cas ? Faites ce que vous voulez, moi, chuis pas là ! »
Enfin, c'est c'que j'crois comprendre...
Avec lui, faut tout deviner,... tout...
Décrypter, oui, c'est ça.
Décrypter.
Enfin, bon, j'ai pris le tas de feuilles et j'me suis assise à la table, à côté de lui.
Puis je les ai regardées, une par une.
J'm'attendais à voir des dessins, chais pas, moi, des fleurs, des visages, des moustaches sur les photos d'hommes politiques ou des stars...
Mais non, comme j'vous ai dit... des gribouillis ! Y a pas d'autres mots !
Des avec qu'une couleur, des avec du rouge et du bleu mélangés...
Des avec des sortes de mouvements circulaires, des avec juste des traits tirés droit VROUUUFFFFFF VROUUUFFFFFF VROUUUFFFFFF ! Comme pour rayer, pour annuler, pour...
Ah oui, et puis les dernières, celles du dessus du tas, c'est juste des suites de petits traits debout les uns à côté des autres, comme des rangées de petits soldats au garde-à-vous...Des centaines de petits traits presque tous pareils, tout simples, sans rien qui dépasse... et celles-là, de feuilles, elles sont écrites des deux côtés... enfin quand je dis écrites...
J'ai essayé de plaisanter, faire celle qui était pas impressionnée...
« -Ha ! Vous apurez votre style ! » j'ai dit, en regardant celles avec les petites rangées de traits.
Si vous aviez vu le regard triste qu'il a posé sur moi !

Si vous aviez vu...

J'en suis encore toute...

C'est ça aussi qui m'a fait peur.

Ce regard... de détresse ! Vous voyez ce que je veux dire...

Comme quelqu'un de perdu... de...

J'ai essayé de faire comme si...

Alors, j'ai respiré bien fort, et j'ai sorti mon plus beau sourire... chais pas comment j'ai fait...

« -C'est bien, j'ai dit, faut continuer, Monsieur TERRENEUVE, ça me fait plaisir que vous ayez trouvé... enfin, que vous essayiez de... vraiment, ça me fait plaisir... »

J'ai tout remis en place sur l'étagère, avec le bol par dessus.

Et puis chuis partie, j'l'ai laissé avec ses gribouillis qui ressemblent plus à des taillades, des... scarifications, que...

J'vous avoue que j'en suis malade, quand je pense à ces...

J'me dis : « -Qu'est-ce qu'y doit souffrir, ce pauvre homme, pour sortir ça... pour sortir QUE ça ! »

J'arrête pas d'y réfléchir, depuis, ça revient tout le temps...

J'ai peur que...

Y a une idée qui m'est v'nue, à force...

Chais pas c'que vous en pensez, vous me dites si vous êtes d'accord ou pas, madame GILBERTE, mais p't'et' qu'y'a quelque chose à approfondir, de ce côté ? P't'et' qu'y faut l'aider à ... que c'est trop dur pour lui, s'il se sent tout seul...

Il cherche à communiquer comme ça, en gribouillant sur du papier journal, avec ce qu'il a sous la main. Mais ça doit être infernal, frustrant...

Alors, j'me disais qu'avec du vrai papier, des vrais crayons, chais pas, moi, des feutres, des marqueurs, de la peinture...

Vous pensez pas que ?

Vous savez, mon mari, y travaille aux Galeries, on a plein de trucs comme ça, qu'y ramène pasque c'est un peu abimé, alors, pour la petite, vous comprenez...

Si j'lui en donnais un peu, un petit stock, vous croyez pas que ?

Bien sûr, vous avez raison, j'ferai comme si de rien n'était, sans montrer qu'on y accorde de l'importance...

Oui oui, j'lui dirai, chais pas, que ça me débarrasse, que j'fais le grand vide chez moi, que s'il en veut pas, ça partira à la poubelle !

Ca marche toujours quand on dit ça, qu'on va jeter les trucs à la poubelle.

Surtout avec les gens d'un certain âge.

Ils aiment pas ça, qu'on jette les trucs !

Chuis sûre que...

Bien sûr, y dira pas oui, j'attends pas de miracle... mais y laissera faire.

Moi, je s'rai rassurée de savoir qu'il a compris que j'ai compris.

J'aurai moins peur pour lui.

J'aurai moins peur...

Qu'y fasse ...

Une bêtise...

-9-

Chœur « DES HOMMES SONT VENUS », extraits.

*Pelotonnées
l'hiver
agglutinées
soudées par grappes
respirant à peine
et d'un même rythme lent
quelques gouttes
d'air fade
sous une couette
de feuilles sèches
aux creux
des branches,
des tribus
de petites boules de poils
s'agitent
miraculeusement
aux premiers rayons
printaniers.*

*Ça sort
comme pour
la première fois
le nez
hors du nid,
ça s'éclate les yeux
de lumières
kaléidoscopiques
et la fourrure
de brise coquine,
ça sent
comme une brûlure
au plus profond
du ventre,
ça détecte soudain
des filets ondoyants
de lourds parfums
musqués
et tout ce monde
chavire alors
en un gigantesque
tourbillon*

*de poursuites
effrénées,
de manèges
vertigineux,
de chevauchées
perforantes,
de rencontres
déchirantes
mordantes,
de chutes
échappatoires,
de remontées
fulgurantes,
de reniflages
inquisiteurs,
de roulés-boulés
cascadants,
d'acceptations
de pénétrations
furieuses et
libératrices.*

*Les ventres douillets
se referment
enfin
dans lesquels
les vivantes
lactances
se donnent
à fusionner
en d'autres
et d'autres encore
petites boules de poils
dormeuses
ou frénétiques.*

-10-

Marie-Françoise Sur le coup...
J'ai cru...
Mon dieu...
J'ai cru qu'il...
Pis non.
A un moment, il a dû sentir ma présence.
Il s'est relevé d'une masse.
Dans sa robe de chambre et ses cheveux hirsutes...
Et son visage...
Il m'a regardée...
Non, pas comme un enfant pris en faute, non, pas comme ça...
Plutôt...
Comme un animal...
Comme une bête... oui... oui... une bête surprise dans sa tanière, dans son sommeil...
Qui se sent prise au piège...
Perdue...
Il a passé sa main dans ses cheveux, les yeux complètement affolés...
Il a saisi le papier sur la table derrière lui, en le froissant.
Ça a été rapide mais j'ai eu le temps de voir...
Des barbouillis de traits au feutre, du noir et du rouge, du jaune, aussi, il me semble...
Mais délavé, comme si on avait renversé du liquide dessus, vous voyez...
J'ai pensé qu'il avait renversé sa tisane ...
Mais le visage...
C'est là que j'ai compris.
Son visage tout taché lui aussi...
Et ses yeux si tristes et si apeurés...
C'était pas la tisane, non, pas la tisane.
Il a pleuré, j'en suis sûre, il a pleuré sur son papier, sur son dessin.
Et y s'est endormi dessus...
Et ça s'est tout mélangé sur la feuille et sur sa peau.
Il est parti vite dans la salle de bain.
Quand il est ressorti au moins une demi-heure après, il avait fait sa toilette, y s'était habillé.
J'ai eu peur pendant tout ce temps, vous pouvez pas savoir...
Mais j'ai fait comme si...
J'ai mis la radio, une station où ça diffuse des vieux trucs...
Piaf et tout ça...
Qu'y s' sente pas dépaysé...
Il est sorti calmement, coiffé même...
Y avait presque plus de traces sur ses joues et sur ses mains.
Il était là, pantelant, gêné presque, immobile devant la porte de la salle d'eau. Le regard baissé, à regarder ses pieds.
En chaussures. Ça m'a surprise.

D'habitude, il est toujours en pantoufles, chez lui.
« -Votre café est prêt, j'ai dit. J'ai fait trois biscottes, si vous en voulez d'autres... »
« Merci » qu'y m'a dit.
Et il est allé s'asseoir à la table, devant son p'tit dej'.
Et moi, et moi, j'étais là, comme une ...
Comme une conne... s'cusez-moi, comme une...
Heureusement, à c'moment-là, y z'ont mis Fernand Reynaud, « Chuis l'plombier ! », vous savez... le...
Ça m'a sauvée, chais pas c'qu'y fallait faire, ou pas faire...
« Ah ! çui-là, c'en était un fameux ! On n'en voit plus, des comme ça ! » j'ai dit.
Et j'ai filé à la cuisine.
Moi aussi, j'ai pleuré.
Comme si...
Comme si...
C'est la première fois que j'entends sa voix !
En six semaines.
La première fois.
Une jolie voix.
Faible, triste, bien sûr...
Mais une belle voix, chuis sûre...
Comme c'était vendredi, le jour des courses, j'me suis habillée pour sortir.
« -Vous v'nez avec moi ? Y fait beau, vous savez... »
Des fois y vient, des fois non. Ça dépend.
Chais pas de quoi mais ça dépend.
Là, oui.
Il a enfilé sa veste et on a pris l'escalier.
Pour descendre, y préfère l'escalier.
« -On va où, aujourd'hui, Marché ou Discount? ».
Il a pris à gauche.
Discount.
C'est toujours lui qui choisit.
Pour moi, c'est du pareil au même. Question distance...
Pour les achats, c'est moi. J'fais celle qui lui demande s'il est d'accord ou pas, mais comme y dit jamais ni oui ni non...
J'ai vite compris c'qu'il aime ou pas, j'ai juste à voir s'il a touché au repas ou non !
En six semaines, il a jamais exprimé une envie ! Rien, ni en bouffe ni...
Alors, j'essaie de savoir pour lui, l'autre jour, j'lui ai pris des chaussettes à pas cher, vous savez, cinq euros les six paires... Ça tient c'que ça tient... Quand on a pas les moyens...
« -Z'avez plus rien à vous mettre, pour les pieds ! Sont toutes trouées, vos chaussettes. Regardez celles-là, elles sont pas chères et y'en a de votre taille ! On prend ? »
Ni oui ni non.
Hop ! Je prends.
Vendredi, pareil. Deux polos pour cinq euros.
Un blanc un noir.

« -Vu l'état des vôtres après seulement deux lessives, ça s'rait pas du luxe. Pis à c'prix-là, demain, y'en a plus ! ».

« -Bon, maint'nant, on arrête les frais, on a qu'vingt euros pour les courses, alors... » j'ui dit. Alors, au lieu de me suivre jusqu'aux caisses, comme d'habitude, y se dirige vers le rayon journaux. Y'avait un présentoir plein de revues de mots fléchés, vous savez les jeux pour les vacances... Il en a pris un et l'a déposé dans le chariot.

« -C'est combien ? » j'ai dit.

J'ai regretté tout de suite.

J'l'ai regardé.

Il a fait comme s'il avait pas entendu.

Il a pris la direction des caisses.

J'ai suivi.

En rentrant, j'ai préparé du boudin avec une pomme à l'ognon.

Chuis allée aux toilettes.

Vous savez, les intuitions...

Depuis le matin, qu'il avait fait sa toilette, j'y pensais.

Dans le panier de linge sale, j'ai trouvé.

En boule.

Encore tout mouillé de larmes.

Des tâches bizarres, ça faisait, à cause du mouillé, je dis pas, mais au départ, comme quelque chose d'arraché, d'écorché, de disséqué...

Du rouge, du noir, du jaune orange...

Pis des gribouillis en plus petit, comme des mots qu'il aurait voulu écrire et qu'il aurait pas pu...

Comme j'ai compris pourquoi il avait pleuré là-dessus.

Tout ce poids qu'il doit avoir en lui... Et ces mots... qu'il arrive même pas à écrire...

J'ai remis le papier en boule au milieu des chemises.

Pour pas que...

Quand chuis repassée pour la visite du soir, j'lai retrouvé en robe de chambre, assis sur sa chaise.

J'ai l'impression qu'il a dormi tout l'après-midi.

Y devait être exténué de sa nuit.

Ça m'a embêtée de le laisser tout seul tout le W.E.

En plus ça tombait mal, on était de mariage...

J'lui ai dit : « -Ca va aller, monsieur TERRENEUVE ? Vous savez que j'viens pas demain !

On est de mariage, du côté de mon mari... La p'tite est ravie ! Vous pensez, un mariage ! A c't'âge-là... Vous avez vu qu'y'a tout c'qui vous faut !

Et vous oubliez pas le flan aux pruneaux dans le frigo ! C'est le premier que j'vous fais. Vous m'en direz des nouvelles, lundi ! »

Là, y m'tarde de l'retrouver.

J'espère que...

Bien sûr, j'vous appelle, y'a pas d'problème.

A tout à l'heure.

A tout à l'heure.

-11-

Marie-Françoise Qu'est-ce vous croyez, Monsieur TERRENEUVE... Monsieur Julien TERRENEUVE...

Pas par curiosité malsaine, que je vous demande cette faveur de me montrer votre travail, chuis pas une débile... Me mêler de ce qui me regarde pas...

C'est pas mon genre, vous le savez bien !

Vous avez appris à me connaître non!

Vous avez pas confiance en moi ?

J'ai p't'et' pas le droit de dire ce que je vais vous dire, mais c'est comme ça.

C'que j'voudrais, c'est qu'vous m'regardiez plus comme une « travailleuse sociale »...

Comme une « espionne », une « balance », p't'et' même !

C'qui m'f'rait vraiment plaisir, vous voyez, c'est qu'entre nous, ça soit différent.

Que vous me considérez comme une... une amie... une confidente... quelqu'un en qui vous avez confiance... à qui vous avez pas peur de tout dire... de tout exprimer.

Chuis pas Psy, moi, chuis pas là pour vous juger, pour vous...

Pas plus que chuis une boniche !

Ça commence par là, d'ailleurs !

J'en ai marre de vous faire la cuisine pendant que vous restez à rien faire assis sur votre chaise.

Vous pourriez au moins mettre les mains à la pâte.

Vous allez pas m'dire que vous savez pas éplucher une pomme de terre, à votre âge !

La vérité, c'est qu'vous me prenez pour une ennemie, pour votre ennemie ! Et que vous me le faites payer par cette froideur, par cette... par ce... ce mépris !

Voilà ! C'est du mépris !

Quand je pense à votre comportement à mon égard, à ce ... à ce putain de silence que vous m'opposez en permanence, ça me révolte !

Ça me blesse, au plus profond de moi !

Vous comprenez ce que je vous dis ?

Je me sens blessée par vous, au plus profond de mon Humanité.

Pire que si j'étais un chien des rues !

Si ça se trouve, il aurait droit à une caresse, à un os, le chien des rues.

Moi, j'ai eu droit à un « Merci », une fois.

Un mot en trois mois.

« MER-CI ».

Et encore, je suis même pas sûre de savoir pourquoi.

Au début, quand j'vous ai rencontré dans les circonstances que... que...

J'me suis dit : « -Ce monsieur, il a souffert, il souffre encore beaucoup, mais ça a l'air d'un monsieur bien... ça va être super de l'aider à sortir de là... de lui redonner le goût de... le goût de... ».

J'étais heureuse, vous savez, heureuse comme tout, le matin et le soir, de venir mettre un peu de vie dans cette solitude crasseuse qui vous englobe en permanence.

J' me disais « -Y va être content, j'lui ramène sa belle chemise jaune bien repassée... ou bien le livre sur les chats pasque j'avais remarqué que vous regardiez les chats dans la rue avec un air... ».

Chais pas, moi, j'étais contente pasque j'avais mis ma belle robe avec les fleurs saumon et que ça mettrait un peu de soleil dans votre vie, enfin que j' me disais...

Et chaque fois, vous faites comme si rien... comme si...

Au début, j' me disais : « -Il ose pas, ou, il a pas l'habitude, ou... chais pas... il est encore enfermé dans son monde, son monde passé qui l'a tant fait souffrir, qui l'a détruit, démolé... Mais ça va changer, j' me disais, d'ici quelques semaines, bientôt, il va en sortir, y va reflleurir, comme les plantes au printemps, c'est obligé, c'est la vie, c'est la vie ! Elle gagne toujours, la vie, elle finit toujours par reprendre le dessus ! C'est même ça qui fait que c'est la vie ! »

La VIE !

Vous m'entendez, Monsieur TERRENEUVE, la VIE !

Elle est là, que vous le vouliez ou non, elle est là ! Autour de vous !

Je suis la VIE, moi, je suis la VIE, moi aussi, et vous avez pas le droit, vous entendez, je vous interdis de me considérer comme... comme RIEN !

J'vous l'ai déjà dit ! Et j'vous l'répète !

C'est injuste, c'est inhumain ! C'est pas bien !

« -Ça va changer, j' me disais, y'a pas longtemps encore, il va s'ouvrir, se confier, me laisser entrer dans sa vie, me faire une petite place de... chais pas, moi, de... sa grande fille... une complice... une super- copine qu'on emmène au cinéma, aux expos, chais pas, moi... à qui on parle, au moins, à qui on dit les choses, les belles et les merdes, c'est pas grave, chuis plus une gamine, chuis quelqu'un à qui on peut tout dire sans penser à l'institution et savoir si c'est bien ou si c'est mal qu'est-ce j'en ai à foutre moi si c'est bien ou si c'est mal, la morale et les anathèmes ça suffit merde ! »

Pis non.

A un moment j'ai cru que... pis non.

J'ai pas réussi.

Vous m'avez pas ouvert la porte.

Chuis restée la travailleuse sociale qui vient pour les courses et la cuisine.

La bonne femme qui vous matonne trois heures par jour et qui va répéter vos faits et gestes à la cheftaine.

Je viens plus avec plaisir, Monsieur TERRENEUVE, je viens plus avec enthousiasme, depuis quelques jours.

Je viens pasqu'y faut, pasque c'est comme ça, obligé, pour le boulot.

Je sais que j'aurai jamais droit à un sourire, un bonjour, un...

Je sais qu' je viens dans une maison triste voir un monsieur vide...

Un homme qui m' considère pas comme une femme normale, comme une amie...

Vous m'faites du mal, monsieur Julien, vous m'faites énormément de mal.

Dans la vie, on peut peindre les choses couleur soleil ou les jeter dans la nuit.

Vous me jetez dans une sale nuit froide, Monsieur TERRENEUVE.

Ça me détruit, j' me sens honteuse... j' me sens... salie...

Bientôt, j'pourrai plus regarder ma fille et mon mari en face.

J'ai l'impression de devenir une femme... indigne.

Vous n'avez pas le droit, Monsieur, vous n'avez pas le droit...

M. Terreneuve Pardon...

Pardon... Si je vous ai...

Vous êtes...

Quelqu'un... de très bien...

Marie-Françoise...

De... très bien...

C'est juste moi qui... qui...

C'est juste que...

S'il vous plait...

Ne me laissez pas...

S'il vous plait...

Je vais essayer...

Je suis si loin... si profond...

Je... Je....

Vous avez raison pour la nuit...

Sale endroit, la nuit...

Sale endroit.

Ça happe, ça dévore.

On ne réchappe pas de la nuit des hommes.

Marie-Françoise. On peut s'en échapper, Monsieur Julien, y suffit d'une simple braise, et c'n'est plus la nuit.

Chuis avec vous, Monsieur Julien, j'vous promets, j'vous abandonnerai pas.

J'vous promets.

-12-

Chœur « DES HOMMES SONT VENUS », extraits.

*Sur un petit mamelon,
barbu d'une herbe sèche,
un petit garçon
tout nu, assis,
une feuille de papier
sur les genoux,
un crayon multicolore
dans la main.
Il dessine.
Une petite fille,
nue aussi,
tournicote
autour de lui
comme une mouche
agaçante.*

« - *Qu'est-ce que tu dessines ?*

- *Ben, je dessine la fête,
là-bas
et le gros arbre au milieu.*

- *Je peux regarder ?*

- *Pas encore, j'ai pas fini.*

- *Y'a quoi, sur ton dessin ?*

- *Ben, y'a l'arbre, je t'ai dit,
y monte jusqu'au ciel
il est bleu, le ciel
il est vert, l'arbre.*

Tout en bas de l'arbre

*y'a les papas
et les mamans
et tous les gens.*

- *Qu'est-ce- qu'y font
tous les gens
les papas, les mamans ?*

- *Ben, y sont là,
en bas de l'arbre,
y dansent
y chantent
y crient.*

- *C'est tout c'qu'y'a,
sur ton dessin ?*

- Non, y'a aussi
des écureuils
des oiseaux
de toutes les couleurs
et des scarabées
et des fourmis !
Y sont tous dans l'arbre
et y regardent la fête ! »

Bien sûr,
de son petit mamelon
barbu d'herbe sèche
il ne peut voir les écureuils
les oiseaux, les fourmis, les scarabées,
mais il est venu tant de fois
jouer à l'ombre
fraîche du monstre,
mais son grand-père
lui a tant raconté
le monde de l'arbre
qu'il n'a pas besoin
de voir l'écureuil
l'oiseau, la fourmi
le scarabée
pour les dessiner,
de son crayon
multicolore,
volants
cabriolants
rampants
tiraillant de lourdes brindilles.
Il les sait,
il les dessine
avec son cœur.

La petite fille toute nue
s'immobilise devant lui,
interposée juste
entre le dessin et l'arbre,
déhanchée,
tête inclinée,
tout sourire.

« - Je peux le voir
ton dessin, dis ?
- Pousse-toi,
tu me caches...

*Hé ! regarde !
L'arbre ! Y danse !
Regarde, l'arbre
Y s'approche !
Y s'approche ! »*

*La petite fille se retourne
frémit
serre sa tête
entre ses mains crispées
et hurle
et poignarde
l'espace
de son cri
qui n'en finit plus.*

*Alors
comme échappé
des fondations du monde
un craquement lugubre
déchirant
sinistre,
chapelet de mille et mille
gémissements infernaux
arrachés à mille et mille
fibres torturées vives
au cœur de l'être
qui valse
quelques instants,
comme incertain,
qui s'abandonne
qui fléchit
qui ploie
qui s'affale enfin
de tout son poids
de toute sa mort
sur la masse hagarde
paralysée
pétrifiée
d'un peuple,
du peuple
qui l'a vaincu.*

*Explosant
dans sa chute
le géant
fauche de ses éclats tièdes*

*et tranchants
les hommes
par centaines
par milliers,
ceux-là même qui jouaient,
enfants,
à son ombre
crissante de cigales,
qui faisaient l'amour,
immortels,
au creux des racines puissantes
de son érection,
qui, dans le secret
des nuits brumeuses,
s'imprégnaient
de ses ondes bénéfiques
et priaient et pleuraient
à vous en fendre l'âme
pour des bonheurs
fugaces.*

*Des files harassées d'hommes
de femmes, d'enfants
éberlués
voûtés de détresse
de douleur
de fatigue
de désespoir
reprennent lentement
les chemins poussiéreux
des villages lointains.*

*Chahutée
par une brise vespérale,
une feuille de papier
s'élève
et plane
dans l'air violet,
offrant au vide spatial
l'image d'un peuple dansant
autour d'un arbre
d'un écureuil
d'un oiseau
d'un scarabée
d'une fourmi,
le dessin
qu'aurait voulu offrir*

*un petit garçon nu
à une petite fille nue
taquine
déhanchée
la tête légèrement penchée
et au sourire
moqueur.*

-13-

(Au mur, exposés anarchiquement, des dessins sombres, hachés, hachurés, bousculés, sinistres, griffonnés pour certains de phrases hallucinantes de désespoir.)

M. Terreneuve Excusez-moi.

Je les enlèverai.

Je les ai mis juste pour...

Vous montrer...

Que finalement, vaut mieux que je les cache.

En vrac.

A la poubelle.

Marie-Françoise Quelle idée !

Ça aurait servi à quoi de faire... de faire... cela... si c'est pour le jeter à la poubelle ?

Ça mérite d'être vu, je vous assure...

M. Terreneuve Ça ne mérite rien.

Ce ne sont pas des œuvres d'art ! N'allez pas croire...

Ça ne viendrait à l'idée de personne de penser que...

Et pas à vous.

Je vous connais.

Et encore moins à moi.

Marie-Françoise Est-ce qu'on sait ce qu'est une œuvre d'art ?

Moi, j'en sais rien !

On me montre des trucs, ça me plait ou pas, point barre.

M. Terreneuve Il n'y a rien d'artistique là dedans.

Ça, c'est des radiographies. De mon âme.

Comme à l'hosto avec les torsos ou les bras cassés, exposés à la lumière froide des néons!

Radiographies d'une âme fracassée !

Ce ne sont pas des dessins ! Vous voyez bien la gueule que ça a!

C'est de l'impossibilité de dessins.

Ce ne sont pas des phrases, des vers, ce sont des fœtus morts de mots avortés d'un homme dont on a cautérisé la voix...

Des lambeaux de douleur...

Que je ne sais plus...

Jusqu'à la perspective d'un trait fini...

D'une phrase complète....

Je ne puis imaginer...

De finir...

Je suis pris de vertige...

J'ai peur...

J'ai peur...

Marie-Françoise Ne vous désespérez pas, Monsieur Julien, vous avez tellement progressé ! Rappelez-vous, au début...

M. Terreneuve J'ai juste accepté, décidé, de vous faire confiance, de ne pas vous perdre. Pour vous, surtout.

Marie-Françoise Comment ça, pour moi ? Par pitié pour la pauvre petite travailleuse qui se sent pas appréciée dans son travail, peut-être ?
La confiance, ça se donne pas par charité ...

M. Terreneuve Mais je ne dis pas ça ! Ce n'est pas cela que je dis !
Je veux juste dire que...
Que vous sachiez que...
Que ça ne soit pas une torture pour vous de venir ici...
Comme vous m'avez avoué un jour.
Alors oui, je vous fais confiance...
Alors oui, je vous dis que je ne veux pas vous perdre !
Parce que ça vous aide à exister, à vous sentir exister. A vous conforter dans l'idée que vous servez à quelque-chose de bien... que votre vie a un sens
Je n'ai strictement aucun pouvoir sur quoi que ce soit dans ce monde, mais ça, oui, je peux le faire.
Vous ouvrir ma porte le matin et vous dire que ça me fait plaisir de vous recevoir.
De vous permettre de vous sentir utile en organisant la vie d'un vieil homme qui ne sait plus faire cela.
Parce qu'il est mort !
Il est mort !
Il est mort !
Il est mort !

Et ce n'est pas un acte de charité...
Ce n'est pas un cadeau que je vous fais en acceptant votre intervention quotidienne !
Je sais que je vous ferai plus verser de larmes que fleurir votre beau sourire !
Je suis malade à l'avance de savoir qu'inéluctablement...
Fatalement... ce soir, demain ou dans un mois...
Vous rentrerez chez vous...
Fracassée de la douleur d'un sentiment... d'échec ... d'impuissance...
Je ne puis rien vous promettre...
Les morts ne promettent rien...
Ne peuvent rien.
Même revêtus encore des oripeaux menteurs d'une apparence humaine.

Marie-Françoise. Encore cette histoire de mort-vivant !
De corps inhabité !
Chuis peut-être débile, mais je sais faire la différence entre un cadavre et un bonhomme qui respire et qui prend son petit déjeuner en sirotant bruyamment son café au lait !
Chais encore faire la différence, cher monsieur, entre un squelette enfermé dans sa boîte en sapin et un Papi légèrement ventripotent qui essaie une chemise devant la glace de la cabine au supermarché !

C'est quand-même pas les pissenlits par la racine que vous mangez pour vos repas, mais les p'tits plats mijotés et les flans au chocolat que vous a préparés, non pas un croque-mort au fond d'une crypte glaciale, mais la bonne petite Marie-Françoise qui chantonne gentiment des chansons à l'eau de rose au fond de la cuisine pleine d'odeurs appétissantes !

Alors, le coup du mort-vivant, du fantôme, de la loque qui se traîne vidée d'son âme et de dieu sait quoi encore, basta !

Moi, j'veux bien comprendre c'qu'on veut !

J'veux bien qu'y ait des situations un peu compliquées à raconter.

J'veux bien qu'y ait des gens qui savent plus vraiment qui y sont et où y z'habitent !

J'veux bien qu'on soit déstabilisé au point de plus s'reconnaître dans un miroir !

Vous voyez, ça va loin, j'peux avoir les idées larges !

J'veux bien tout c'qu'on veut !

Mais faut quand-même qu'ça tienne debout !

On m'a pas confié à veiller un cadavre dans une chambre mortuaire mais à aider dans son quotidien un certain Monsieur TERRENEUVE, Monsieur Julien TERRENEUVE, soixante-deux ans et que des difficultés sociales et peut-être psycho-machin ont poussé à adopter un comportement asocial et autodestructeur...

M. Terreneuve Traitez-moi de malade mental, tant que vous y êtes !

Marie-Françoise J'vous traite de rien du tout ! J'me permettrai pas et chuis pas là pour ça et c'est pas mon genre !

J'vous expose juste la situation qui m'fait penser, comprendre et vous exposer que j'n'ai pas la charge d'un mort annihilé à tout jamais de la surface de la Terre, mais d'une personne vivante ! VIVANTE !

Qui a peut-être le sentiment de plus exister, mais que j'peux aider, que j'VEUX aider, à retrouver le sens de sa vie !

C'est peut-être des grands mots, j'm'en excuse, mais c'est c'que j'pense et c'est comme ça que j'vois mon rapport à vous.

M. Terreneuve Mais qui êtes vous, à la fin, pour décider...de ...

De qui est vivant et de qui est mort !

Savez-vous de quoi vous parlez ?

Vous êtes vraiment primaire, vous !

Vous regardez un bonhomme solitaire dans sa chambre grise et qui porte une cuillerée de soupe à sa bouche et vous dites :

« -Celui-ci est vivant ! »

Vous en voyez un autre, tout raide, tout bleu, dans son drap blanc, une rose à la main et deux femmes en larmes à son chevet et vous décidez :

« -Celui-là est mort ! »

Comme ça, d'un simple coup d'œil !

L'un est vivant, évidemment, et l'autre est mort, bien entendu !

Comme si c'était si simple !

Qu'est-ce que vous savez de la mort ?

Qu'est-ce que les gens savent de la mort ?

On passe son temps à assassiner les gens et l'on voudrait qu'ils se croient vivants ?

Ouvrez les yeux, ma petite fille, on n'est pas dans Pimprenelle et Nicolas ! Bonne nuit, les petits, dormez, je le veux !

Ouvrez les yeux !

Le Monde est peuplé de morts !

Le Monde est un gigantesque champ de cadavres...

Qui portent pourtant leur cuillerée de soupe à leur bouche... Comme des Zombies !

Et qui couchent, tant qu'ils en ont la force, les mots raides et les couleurs glauques de leur désespoir sur le lit spongieux du vil papier qu'ils déchiquettent ensuite ou jettent rageusement froissé dans la poubelle de la parole interdite.

Puisqu'ils sont morts et qu'ils n'ont pas le droit de DIRE.

-14-

Chœur Poème de Julien TERRENEUVE.

*Abandonne tes larmes d'homme
déchiré
aux mille vents du Monde
Hombre
il est tant de fournaises
à éteindre.*

*Demain la Mer
vidée de toute vie
mêlera
son sel au tien
puisque les hommes
aux tripes débordantes
préfèrent le gain du jour
à l'eau vive
de demain.*

*Dis tes mots
Hombre
sans chercher à savoir
si ta craie grince aigre
au noir du tableau.
Il sera bien temps
de te taire
et de te recueillir
quand passera
fantomatique
le train lugubre
des hécatombes.*

*Tu devais écrire
Hombre
les cris des voix muettes,
que le vent fasse son œuvre
avec tes mots
comme il joue,
farceur,
à glisser,
irritant,
le grain de sable
sous la langue assoiffée
du voyageur.*

-15-

(Murs nus, à nouveau)

Marie-Françoise Vous les avez pas jetés, au moins ?

M. Terreneuve Non.
Pas le courage. Trop lâche.
Si j'ai quelque-chose à balancer...

Marie-Françoise C'est une bêtise, m'engueulez pas, que j'veais dire : Ca fait plus clair, comme ça.
Vous auriez une pièce spéciale, je dis pas, mais là, dans la pièce à vivre...

M. Terreneuve C'est toujours plus clair, quand le malheur se cache.

Marie-Françoise Je ne porte aucun jugement de valeur sur votre travail ! Je vous l'ai déjà dit et promis !

M. Terreneuve C'est pas du travail...
Des larmes...
Tout juste... du désespoir...
Du jus de corps démantibulé...

Marie-Françoise C'est ce qu'on dit des plus grands artistes, et de leurs œuvres, vous savez !

M. Terreneuve Les grands artistes, au moins, savent peindre... exercent des techniques... peignent, écrivent de leur brillante cervelle !
Moi, je n'ai plus rien, plus de techniques, plus d'envies, plus de mots, plus d'impulsions, plus de cervelle !
C'est comme si...
Comme si...
On m'avait coupé les mains !
Vous entendez ?
On m'a coupé les mains !
Comment un homme peut-il se battre
Se débattre, sans ses mains
Dépossédé de ses outils d'homme
De sa fougue d'homme ?

Marie-Françoise S'il vous plait, monsieur Julien, s'il vous plait, par pitié, ne vous montez pas contre moi...
Aidez-moi, hein, aidez-moi à comprendre...
Vous me dites « -Je n'ai plus de mains, on m'a coupé les mains... »... et je vois bien, moi, que vous n'êtes pas manchot, que vous passez des heures à étendre de vos mains des couleurs et des mots sur du papier !
Même si ça vous est difficile à cause du mal que ça vous fait, je vois bien, moi, que...

M. Terreneuve Vous vous trompez, Mademoiselle...

Marie-Françoise Madame, Monsieur Julien, Madame !

M. Terreneuve Madame, évidemment, Madame....

Comme tout le monde...

Comme tout le monde...

Qu'est-ce que je disais ?

Marie-Françoise « -Vous vous trompez, Madame... » C'est ça que vous disiez, au sujet de vos mains que je persiste à voir...

M. Terreneuve Mes mains.... Qu'est-ce qu'on a à parler de mes mains...

Mes mains... Peut-on appeler ça des mains ?

De la chair et... de l'os...

Des battoirs, peut-être...

Des arrache-clous...

Des gratte-oreilles...

Pour rester poli...

Voilà ce que vous voyez !

Voilà ce que tout le monde voit !

Voilà ce qui doit être montré et vu !

Des mains arrache-clous

Des mains battoirs

Des mains outils

Des mains de force

Des mains de bête

Des mains de forçat

D'homme de peines...

Des mains sans...

Sans...

Sans âme !

Mais je ne les reconnais pas, moi, ces mains de glaise !

Ce ne sont pas elles qui ont éclos dans le ventre de ma mère,

Jeunes et subtiles

Fines et sensibles,

Ce ne sont pas elles

Que mon âme d'enfant pur

A mis à bourgeonner

A l'envergure de ses membres,

A l'extrême frontière de son corps et du monde !

Ce ne sont pas ces espèces de pattes grossières,

Ces espèces de fourches, de pinces

D'arrachoirs !

Que j'ai désirées et confiées à l'alchimie vivifiante de la Conscience Universelle !

Les mains que mon âme offrait à ma famille d'Humanité,

Que je désirais donner en partage pour...

Pour faire avancer, à ma place et à ma mesure,
la grande et unique Fraternité dans la voie de la lumière et de la Conscience,
Ces mains-là, croyez-moi, madame, ces mains-là...
Si l'on avait voulu...
Si l'on m'avait seulement... Permis !
Oh ! C'est facile, savez-vous, de détruire un homme !
D'éteindre la flamme d'un homme.
C'est si facile...
Et si indispensable !

-16-

Chœur Poème de Julien TERRENEUVE

*Il ne sera pas dit
que je n'aurai pas écrit
que ce soit
de rien
ou du reste
le sang
me bouillonne
à l'idée des mots
couchés
et ton image
sans cesse
présente
depuis des jours
me presse
en ce long soir
sans but
dans les retranchements
de mes résistances
intimes
avant que de sombrer
dans mes lourds
sommeils
d'homme
perdu.*

*Il ne sera pas dit
que je n'aurai pas
écrit
et pourtant,
lourds
comme autant
de gluantes
gouttes
de mélasse
les mots
-que dis-je-
les idées
les sensations
d'engourdissement
lascif
me scellent au seuil de*

l'inconscience.

*C'est
tellement
difficile
de dire*

*C'est
tellement
difficile
de dire*

*C'est
tellement
difficile...*

*Et pourtant
Hé Hé !
Et pourtant !*

*Il ne
faudrait pas
grand-chose,
comme ce grain de
sel
comme cette pincée
de levain matinal
comme ce hold-up
d'une caresse
esquissée
sur le velours
léger
de tes cheveux
distillés
pour évanouir
comme un cauchemar
sublimé
l'absence
des jours
vécus
et des nuits
irrémédiables.*

*Et pourtant
dans le vibrillonnement
glacial
des cristaux
nocturnes
l'imaginaire*

*vagabond
n'oserait-il prétendre
à de volcaniques
rencontres,
à d'incommensurables
excès ?*

*Et si
demain
existait
et Nous
avec ?*

*Et si
Tu
existais
et Moi
avec ?*

*Et si
J'existais
Et Toi
avec ?*

*Tout est
tellement
mystérieux
tout est
tellement
surréaliste
que l'ombre même
de l'ombre
étend son voile
tiède
sur l'intime
conviction du
néant .*

*To be
or not to be,
là
n'est plus
la question
puisque tes yeux
sont bleus
et les miens
éperdus.*

*Tout étant toujours
à refaire
tu me pardonneras
ces mots
qui croient remuer
dans les eaux
mortes
de mes regrets
des vagues
semblables
aux vagues,
distiller
des rêves
pareils
à des vies
oubliées.*

*Il se trouvera toujours
-Fut-ce hasard
ou entourloupe-
quelque vent du large
aux senteurs
exhaussées
pour éveiller
à saccades
soutenues
le cil d'un songe
éteint
aux côtes
d'une mer
brune.*

*Il est des
vents
d'automne
à foutre
les pieds en l'air
au chêne enraciné
au roc
de la mort ;
il est des
vents
d'automne
acides
exaspérants
à faire rosir
les joues*

*des marbres de
Camille.*

*Il se trouvera toujours
au sein
du creuset
alchimique
quelque atome
d'or
miraculeux
qu'une main de Père-Noël
hilare
saupoudre à
l'emporte-espoirs,
à
l'emporte-rêves*

*Et le temps
et le temps
souffle
si fort ici
que je crains
chaque instant
la tempête
dernière,
celle-là même
qui froisse,
comme on ferait
d'un rien,
la tôle d'un navire
en Mer
de la Fécondité.*

*Et le temps,
et le temps
souffle
si dur ici
que des blocs de mots
s'échappent et
se fracassent
sur le granit
de l'Arche
de l'attente
éternelle et
désespérée.*

*Dans les miettes
de possible*

*et gravats
d'utopie,
dans les rejets d'éclats
de rires,
dans le duvet
détrempé
des anges
à plumes caduques,
je trouverai pourtant
la trace
estompée mais vive
de l'ancien et
du nouveau monde
sans dieux ni maîtres,
l'empreinte vomie
exécree et
iconoclaste
de la Liberté,
celle-là même
qu'on se sirote,
assis
beaux
main dans la main,
au zinc secret mais
surpeuplé
de chez
la « Jeanne »
du copain d'abord.*

*Dans l'infusion
de nos regards
nous diluerons du
temps
en poudre,
à satiété et
jusqu'à plus soif,
que nous inondent et
nous animent
les sources
fraîches
de
la
vie.*

-17-

M. Terreneuve Tuer un homme de l'intérieur, c'est simple.
C'est le crime le plus parfait qui puisse être perpétré.
Il suffit de l'ignorer.
Même avec les bêtes, ça marche.
Alors, avec les humains, vous pensez !
Prenez n'importe quel enfant, n'importe quel ado, n'importe quel adulte qui... qui fait quelque-chose qu'il pense le valoriser aux yeux des autres.
Un art, surtout.
Il s'efforce de faire bien, de progresser, de maîtriser, de personnaliser sa création.
Il se montre heureux, en osmose avec son art.
Même si c'est balbutiant, même si c'est timide, perfectible, maladroit, tout ce qu'on veut, le seul fait d'être regardé, accepté, identifié, comme l'auteur de ceci ou de cela, le seul fait d'être soutenu, accompagné, permet à l'âme de s'embraser et de jeter les feux qu'elle a à jeter.
Cela dure ce que ça dure, il est des feux de paille, il est d'éternels volcans... Ceci est une autre histoire...
Le regard offert, l'écoute généreuse, la porte toujours ouverte !
C'est le terreau même de la confiance en soi de l'artiste.
On ne se reconnaît, on ne s'aime que dans le regard des autres !
C'est ainsi que se construit un humain. Et d'autant plus un humain qui a pris sur ses épaules sa part du « DIRE » et du « BRASIER de la CONSCIENCE ».
Je vous ennuie, Marie-Françoise, avec mes... mes... divagations de... vieux singe philosophe, non ?

Marie-Françoise Dites pas ça, monsieur Julien ! Ça m'ennuie pas du tout !
Si ça vous fait pas trop mal de parler de ça, au contraire, j'ai envie de savoir... comment... qui... c'qu'on pourrait...
Excusez-moi, chuis désolée, mais là, faut que j'm'en aille, là... La sortie de l'école...
Si j'venais un peu plus tôt, demain après-midi, j'aurais le temps de mettre une tarte en route et vous pourriez...
Si vous voulez, bien sûr...

M. Terreneuve Va pour la tarte, « Madame » Marie-Françoise, va pour la tarte...

-18-

Mme Gilberte Vous m'entendez ? Ce n'est pas au mur que je m'adresse, c'est à vous.

Demain matin !

Je repasse demain matin !

S'il reste un papier, une cochonnerie, une tache par terre, c'est la porte, Monsieur TERRENEUVE !

Vous avez signé un contrat, je vous le rappelle, Monsieur TERRENEUVE !

Et ce contrat est clair, net et précis :

Les locaux doivent rester propres, être quotidiennement entretenus.

Il n'est prévu nulle part qu'ils puissent être transformés en foutoir !

Car c'est redevenu un foutoir, ici !

Vous avez à peine tenu trois mois.

Et ça recommence !

Ça dégénère !

On ne sait plus où mettre les pieds !

C'est redevenu une écurie !

Vous en êtes conscient, au moins ?

Vous vous en rendez compte ?

M. Terreneuve Ceci, Madame, est un atelier...

Un ATELIER d'ARTISTE !

Un ATELIER d'ARTISTE !

Pas une chambre d'hôpital... Pas une salle d'opération !

C'est un peu anarchique, l'art, vous savez...

Mme Gilberte Vous êtes hébergé dans un appartement thérapeutique, Monsieur TERRENEUVE, pas dans un LOFT de Bobo du Marais ou de Saint Germain des Prés !

J'ai pour mission de vous réapprendre la gestion du quotidien, les gestes simples de la vie d'un homme normal !

Je suis là pour vous réapprendre à vous laver, à manger proprement dans une assiette, avec des couverts et à boire dans un verre !

Je suis là pour veiller à ce que vous portiez des habits des slips et des chaussettes propres, sans traces de merde et de vomi !

Je suis payée pour surveiller vos progrès, pour les solliciter et les hâter, au besoin !

Que cela vous plaise ou non, cela m'est complètement égal !

Je n'aurai, à votre endroit, aucun état d'âme !

Vous m'avez comprise ?

M. Terreneuve Je comprends que vous êtes une conne, « Madame » GILBERTE

Une conne doublée d'une fasciste !

Mme Gilberte Attention à ce que vous dites, Monsieur TERRENEUVE !

Marie-Françoise Monsieur Julien, Monsieur Julien, non ! Non !

M. Terreneuve Je comprends que vous non plus, comme toute votre société aseptisée de bouffeurs de savonnets, vous n'avez aucune idée de ce qu'est un être HUMAIN !
Un Humain, je dis bien un HUMAIN !
Je ne suis pas un meuble qu'on cire et qu'on astique bien face à la fenêtre pour faire beau dans le décor !
Je ne suis pas un bibelot précieux exposé à l'abri de la poussière dans une cloche de cristal !
Je ne suis pas une belle poupée blonde à qui l'on apprend à faire la révérence devant les grandes dames !
Entre parenthèses, si vous saviez ce qui passe par la tête des petites poupées blondes et ce que cherchent à voir leurs yeux de jade !
Je ne suis pas un chimpanzé en tutu qui montre sur le sable de la piste du cirque comme il a bien appris le maniement du plumeau et de la trompette pour toucher la récompense d'un bonbon à la banane et des applaudissements du public !
Je ne suis pas un de vos merdeux de petits commerciaux cravatus qui considèrent leurs contemporains pour des tirelires à pattes ! Vos ablatés de la conscience !
Propres et ripolinés comme des poules de luxe mais pourris de l'âme comme des poires oubliées au soleil d'orage !
Je ne suis pas...

Mme Gilberte Je ne sais pas ce que vous n'êtes pas, mais je sais ce que vous êtes !

Marie-Françoise Madame GILBERTE... s'il vous plait...

M. Terreneuve Allez-y, espèce de crétine Nazie...
Regardez un homme en face et jetez-lui votre mépris à la figure...
Si tant est que j'aie une figure...
Comme on dit des humains qu'ils ont une figure quand on leur accorde le statut d'Humain authentifié !

Marie-Françoise N'en rajoutez pas, Monsieur TERRENEUVE ! Est-ce que vous savez ce qui va arriver ?

(Mme GILBERTE s'assure que la porte donnant sur l'extérieur est bien fermée)

M. Terreneuve Vous avez peur des oreilles indiscretes ?
Vous vous apprêtez à sortir des horreurs ?
Et votre petite collègue, elle est priée de se boucher les écoutilles ?
Ça parle, des fois, les subordonnés, vous savez, ça témoigne... et pas toujours dans le bon sens !

Mme Gilberte Des comme vous, mon pauvre Monsieur TERRENEUVE, des types dans votre genre, infoutus de travailler pour gagner leur pitance, trop paresseux, trop fainéants, trop imbus de leur personne pour consentir à tenir un balai ou pousser une brouette, qui méprisent les simples gens assez cons pour se lever tous les matins à cinq heures pour nourrir leur famille, des gens de votre acabit, qui préfèrent gémir sur leur sort, pleurer à tous les guichets de l'assistance sociale au lieu de se lever le cul, de se prendre en main et de retrousser leurs manches, qui passent leur temps - et Dieu sait que vous en avez !- à cracher sur une société qui leur fournit tout, de la bouffe aux fringues en passant par le papier-cul et

sans oublier, bien entendu les litrons de pinard et de Pastis, des comme vous que, comme il n'y a pas longtemps, j'espère que vous vous en souvenez, on retrouve à moitié bouffés par la vermine tellement ils ont transformé leur chambre en bauge à cochons, traînant lamentablement dans leur pisser et leur excréments, des « casocs » pareils, je m'en tape dix par jour !

Et tous le même discours, et toujours la même rengaine : victimes de la société, victimes des patrons, ces monstres mangeurs d'enfants, tous victimes de leur mère, de leur femme, de leurs enfants ou de Dieu sait qui !

Victimes !

Victimes !

Victimes !

Comme on dit maintenant : des « Accidentés de la vie » !

Des milliers, des millions d'accidentés de la vie !

Des hordes de handicapés sociaux qu'il faut tenir par la main du matin au soir et du soir au matin!

Et qui ne s'en sortiront jamais pour la bonne raison qu'ils refusent de faire quelque effort que ce soit pour cela!

Je ne vous méprise pas, Monsieur TERRENEUVE, je ne méprise personne.

Je vous dis juste ce que je vois quand je vous regarde !

Vous et vos congénères.

M. Terreneuve Pourquoi ne pas dire le mot ? ... Un parasite... C'est bien cela... Je suis un parasite, nous ne sommes tous que des parasites ?

Mme Gilberte Demain matin, Monsieur TERRENEUVE, demain matin !

Je vous le laisse, Marie-Françoise.

Faites pour le mieux. Je compte sur vous pour...

-19-

Chœur Monologue d'Odile la « SDF » parlant à son ours en peluche, dans la pièce
« LIGNES DE FUITE »

*Pov' gars, keskil'y comprend, hein ?
Trop bas, kil est, tout au fond d'sa boutanche
L'a pas les yeux pour voir
Des beaux yeux frais comme nous
T'sais Kiki, chuis sûre ki regarde jamais là-haut
Ki lève jamais la tête en l'air
Vers c'tes étoiles toute brillantes
Vers la Grande Ourse... La Grande Ourse....
C'est ton pays, hein
C'est d'là k'tes v'nu
Pour m'cajoler
Pour m'consoler
Pour m'tenir bien chaud, bien doux...
C'est dur, tu sais
D'êt'toute seule
A même pas avoir un vrai coin pour s' blottir
Quand y fait froid
Quand y pleut
Quand c'est tout triste au fond,
Quand y'a les mots des autres
Ki t'mordent avec leurs dents toute pointues
Et ki t'lâchent pas
Et ki s'éloignent comme si tu pues
Comme si t'as la gale...
C'est pas ma faute, moi
Si chuis par terre
Avec mes cartons, mon chariot
Mes fringues toute moches
Toute qui puent
Pourtant j'les lave des fois, tu m'as vue,
Mais l'eau toute seule,
Quand t'as pas le savon, les produits, les trucs k'y faut...
C'est pas ma faute
Si chuis là toute seule
Si Maman l'est morte
Si elle est partie comme ça
Sans rien m'laisser
Même pas sa maison
Ki z'ont donnée à l'aut' méchant
K' toutes nos affaires*

*Y les ont mis à la poubelle
Ou k'y z'ont pris pour chais pas ki...
Trouvent ça normal, les aut'
La fille de l'ancienne concierge ?
Ah ben l'est là, dehors, sous la flotte
A dormir sur son carton !
L'a pas d'maison
Mais c'est normal
Sa mère, l'avait ka pas...
Pis, c'est elle qui veut bien,
L'a une place toute prête...
A l'asile !
Chez les dingues !
Chez les dingues ?
Non, mais, pour ki k'y m'prennent ?
Chuis pas plus maboule k'leur pomme
K'y s'prennent la tête
Pour tout un tas d'trucs, un tas d' machins
Y savent même pas quoi
Y z'en ont jamais assez
Y trouvent k'y'a trop d'gens sur Terre
K'y faut en foutre à la poubelle !
K't'es toujours trop ci
K't'es toujours trop ça
Ou t'es trop Noir, ou t'es trop Beur, ou t'es trop Blanc
Ou t'es trop Jaune, ou t'es trop Rouge, Vert, Bleu...
Y peuvent pas voir kelk'un ki leur ressemble pas
Sans avoir envie d'le mouliner
Et c'est moi k'est dingue
K'a sa place à l'asile !
Mais on ira pas là-bas, hein, mon Kiki à moi
On ira pas derrière leurs vilains murs tout noirs
Derrière leurs f'nêt'es toute sales
Pleines de grillage
K'on voit même pas les étoiles à travers
K'tu peux même pas avoir une plante verte,
K'elle crève tout'd'suite
Tellement k'y'a pas d'lumière qui passe
Ke c'est toujours tout gris
Avec des gens k'ont plus leur tête
Ki crient toute la journée
Ou alors ki dorment en bavant
Tellement k'on les bourre de cachets
De piqûres....
Mais pas les piqûres, hein, Kiki
Pas les piqûres !*

*Y peuvent s'les garder, leurs piqûres
Z 'ont k'à s'les mettre où j'pense
On en a pas besoin d'leurs piqûres
On est pas malades, nous, hein, Kiki ?
Nous, on d'mande rien,
On d'mande rien à personne,
Juste k'on nous foute la paix,
K'on nous laisse tranquille sur not' carton
A regarder les étoiles
A écouter c'k'elles nous disent
Pas'k'elles nous parlent, les étoiles
Elles nous parlent et surtout
Elles nous chantent, hein, Kiki, hein,
Elles nous chantent au creux de l'oreille
Des mots tout chauds, des mots tout doux
Et toi aussi tu les entends, hein,
Tu les entends
Les chansons des étoiles...*

-20-

Chœur « Cher Monsieur TERRENEUVE.

Nous avons bien reçu le manuscrit de votre pièce de théâtre « TROIS P'TITS COQUELICOTS ».

Votre travail nous a paru très intéressant mais nous sommes malheureusement au regret de ne pouvoir répondre favorablement à votre demande de la voir publiée dans une de nos collections.

Notre Maison d'Édition est très sollicitée et nous n'avons hélas pas la possibilité, actuellement, de présenter de nouveaux auteurs.

Veillez croire, cher monsieur... »

« Monsieur TERRENEUVE.

Par la présente, je vous confirme que nous avons bien reçu le manuscrit de votre pièce pour jeunes acteurs « COL DE LA BICHE » qui a retenu toute notre attention.

Nous vous remercions d'avoir pensé à notre Maison d'Édition pour la publier.

Cependant, malgré tous nos efforts pour faire surgir le maximum de nouveaux textes et les porter à la connaissance du public, nous sommes contraints de nous limiter à un certain nombre de nouveautés annuelles.

Nos possibilités pour les deux prochaines années étant d'ores et déjà dépassées, nous sommes au regret de ne pouvoir donner suite...

Veillez agréer, cher Monsieur TERRENEUVE... »

« Madame.

Ecrivain de Théâtre, de poésie, de contes philosophiques, facteur de livres artisanaux et Livres d'artiste, je suis installé dans la région depuis presque deux ans et à la recherche de lieux où présenter mes travaux d'écriture.

Je suis présent depuis plusieurs années déjà au Festival de Théâtre Contemporain de Châtillon-sur-Chalaronne où certains de mes textes ont été lus publiquement, je présente chaque dimanche matin mes ouvrages sur le Marché de la Création à Lyon, une de mes pièces a été lue dans le cadre des activités littéraires du Café-Lecture et mon dernier ouvrage poétique au Théâtre du CARRE 30, à Lyon toujours, je participe régulièrement aux émissions poétiques de Radio-Pluriel à St-Priest, mais j'aimerais, comme tout auteur désireux de rencontrer des publics en quête d' « Écrit », être présent dans des manifestations comme la vôtre qui ont à cœur de permettre ces échanges.

Certes ma démarche d'autonomie et d'originalité quant à la réalisation de mes ouvrages me montre un peu en marge du « Monde de la Chaîne du Livre » mais il fallait bien, à un moment, que je réagisse constructivement face à l'hermétisme de ce milieu et que je mette au point les outils de mon « Droit de Dire », si je voulais continuer à exposer ma vision du monde et la philosophie qui la sous-tend.

Je pense que mes œuvres, tant dans leur contenu que dans leur présentation, ont toutes les qualités requises pour figurer sans dépareiller aux côtés des centaines d'ouvrages que vous accueillez et qui font la richesse du "Printemps du Livre de".

Bien entendu, je suis prêt à venir vous présenter mes ouvrages si cela doit ouvrir des perspectives positives quant à votre décision.

Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mon profond respect... »

« Monsieur,

Je vous remercie de l'intérêt que vous portez au Printemps du livre de

Malheureusement je ne peux répondre positivement à votre proposition d'intervention. En effet, la programmation des rencontres de cette édition est déjà "bouclée" et nous n'accueillons pas d'auteur simplement pour des signatures.

Je vous souhaite bonne chance dans vos démarches.

Cordialement »

Madame,

Suite à nos deux contacts téléphoniques et un premier courrier qui semble s'être égaré, je me permets de vous envoyer ces quelques éléments qui vous donneront la possibilité de vous faire une idée du travail que je produis et que je défends. Comme vous pourrez le constater, ma production littéraire est assez originale dans son fond et dans sa forme. Certes, les auteurs patentés dont les livres se trouvent sur tous les présentoirs des librairies et Salons de France et de Navarre sauront trouver une place dans votre manifestation qui promeut l'ECRIT. Mais est-il possible qu'il ne reste pas un coin de 2 m2 dans Saint-..... pour présenter les œuvres d'un auteur "sans nom" et qui sont condamnées à l'inexistence dans le confinement de quatre boîtes à chaussures pour cause d'hermétisme du Milieu du Livre?

Je sais bien que vous et votre équipe êtes "sur le grill" pour que se déroule bien cette rencontre culturelle d'importance mais je vous assure que ma présence ne serait en rien un poids supplémentaire pour votre organisation et, bien au contraire, qu'elle saurait apporter la petite touche ensoleillée et acidulée qui jaillit, Dieu sait pourquoi, de l'âme des poètes.

Ceci est une bouteille à la mer, plaise au destin qu'elle vous parvienne.

Bien à vous... »

Madame,

...Vous serait-il pourtant possible de m'accorder un entretien afin de faire connaissance plus intimement avec un travail d'écriture et des thématiques qui ne sont pas étrangères à vos préoccupations de diffusion d'une certaine parole?

Je vous en remercie par avance.

Bien à vous.

Julien TERRENEUVE »

« Bonjour,

Merci pour votre courrier. Malheureusement la Fête du Livre Jeunesse est une Fête du Livre thématique qui invite, chaque année, des auteurs et illustrateurs, sur le thème, susceptibles d'intervenir en milieu scolaire autour de leur ouvrage. Cette année, le thème est "Et toi ton toit ? ».

Par ailleurs, toute la programmation des spectacles est déjà terminée. Des Fêtes du Livre comme celle Saint-....., sans thématique précise, sont très demandeuses.

Bien à vous... »

« Monsieur,

Je suis passé il y a environ six semaines pour vous présenter mon travail d'écriture poétique et envisager avec vous la possibilité d'une édition de mes textes et de ma participation dans les différentes manifestations que vous organisez dans la région Lyonnaise avec votre structure associative. A cette occasion, j'ai eu le plaisir de vous montrer un de ces ouvrages que je fabrique artisanalement en attendant qu'un éditeur s'empare de mes textes et les porte à la connaissance du public.

Je serais heureux si vous pouviez me dire si vous avez étudié ma demande avec vos collaborateurs et si je puis espérer une réponse favorable.

Veillez agréer... »

« Cher Monsieur TERRENEUVE

Je suis au regret de vous informer que, malgré la qualité de votre travail, l'association n'a pas retenu l'éventualité de vous inclure dans notre programmation, bien modeste par ailleurs, étant donné les moyens limités qui sont les siens.

Nous serons cependant heureux de votre visite lors des manifestations programmées pour cette année 200.....

Veillez agréer.... »

« Monsieur,

Je prends note avec amertume de votre refus de prendre en charge l'édition de mes textes poétiques et votre fin de non recevoir à ma demande d'être invité à présenter ceux-ci lors des manifestations dont vous faites état et qui me semblent drainer un public amoureux des mots et de la Poésie. Par les temps qui courent, il n'est pas évident de rencontrer des personnes sensibles à cet art et vous comprendrez qu'un poète isolé dans la vie sociale cherche à s'épanouir, lui et son œuvre, auprès de publics qui seraient sans doute intéressés et touchés par son écriture.

Si vous deviez ne pas revenir sur votre décision de tenir mon travail à l'écart du milieu de la Poésie en Rhône-Alpes, je vous serais gré de bien vouloir m'indiquer les raisons de ce choix négatif et les tares irrémédiables qui, apparemment, l'entachent de médiocrité.

Je vous prie, Monsieur... »

« Monsieur TERRENEUVE

Pour répondre de façon définitive à votre demande et à votre courrier à la limite de la correction, je vous répondrai juste que les Maisons d'Édition sont contraintes quotidiennement à faire des choix drastiques entre de très nombreuses sollicitations et que, malheureusement, un certain nombre d'auteurs, dont le talent n'est pas mis en doute pour autant, se voient opposer un refus bien frustrant, je le reconnais volontiers.

Heureusement, notre région compte un grand nombre d'éditeurs et je vous souhaite bonne chance dans votre recherche.

Veillez agréer, Monsieur..... »

« Monsieur,

Nous accusons réception de votre courrier et de votre manuscrit.

Malheureusement, en tant qu'Éditeurs de pièces de théâtre, nous ne prenons en charge que les textes ayant été joués par, au moins, deux troupes professionnelles.

Ceci est un critère incontournable et qui, nous le pensons, offre une garantie de qualité au travail que nous diffusons auprès de nos lecteurs.

Je vous prie, Monsieur... »

« Monsieur,

La troupe professionnelle « La Parole du Vent » a reçu avec intérêt votre manuscrit de pièce de théâtre.

Malheureusement, depuis des années, afin de garantir à notre public des spectacles de qualité, nous avons pour politique de ne mettre en scène et de ne jouer que des textes qui sont passés par le filtre des Editions spécialisées dans l'écriture théâtrale.

Nous vous conseillons donc de prendre contact avec celles-ci afin de voir, dans un premier temps, vos textes édités et diffusés auprès du public et des troupes.

Nous vous souhaitons, cher Monsieur.... »

-21-

M. Terreneuve « -Tu seras plombier, mon Fils !

Tu seras couvreur-zingueur !

Tu seras pilote de chasse !

Mécano ! Super, ça, mécano !

Avec toutes ces bagnoles qu'on vend à tous ces cons !

Tu seras boulanger- pâtissier, pâtissier, surtout !

Un peu de génoise, trois fruits, un peu de crème anglaise, millionnaire, t'es !

Prof !

Ça, c'est un métier !

Prof !

De c'que tu veux, y'a que l'embarras du choix !

Toutes les vacances scolaires ! A vie !

Carrière rectiligne, tu finis Inspecteur, Palmes Académiques !

Respect.

Toutes les portes te sont ouvertes, politiques, artistiques, médiatiques, toutes !

Commercial !

C'est à la mode, ça, Commercial !

Pis là aussi, y'aura toujours du boulot !

Y se passe pas un jour sans qu'on invente une connerie électronique à vendre aux gogos !

Z'ont des ronds, z'en ont pas, t'en as rien à foutre, mon Fils, si c'est pas eux qui paient, c'est les assurances ! Tu joues sur du velours !

Pis la bouffe !

Ah, ça ! La bouffe !

Tu vends d'la bouffe !

Du Bio aux Bobos

Du crado aux prolos !

Faites-vous péter la panse, moi j'ramasse la monnaie !

Et à qui le beau 4X4 ?

La belle maison de campagne ?

A Môssieur l'honnête épicier, pardi ! Et à sa p'tite famille !

Ça, c'est un noble métier, Commerçant !

Pilier essentiel d'une société civilisée et prospère !

Journaliste !

Mais un vrai, hein !

Qui signe ses trucs dans les grands journaux ou...

A la Télé !

A la Télé !

Mon Fils !

A la Télé !

Ouais, M'sieur !

Mon Fils, vous vous rappelez le petit Serge, celui qui vous piquait vos cerises et jetait des cailloux sur vos chats !

Y travaille à la Télé !

Pour le moment il est dans les bureaux, on l'voit pas encore, mais dans quelques mois...

Regardez bien les infos !

Un d'ces jours, vous aurez une sacrée surprise !

C'est moi qui vous l'dit !

Et ça touche, ça, journaliste !

Mieux qu'un Président !

J'vous jure !

Enfin, bon, faut pas trop rêver, journaliste, c'est bien, mais faut pas partir de trop bas non plus.... Sinon...

Tandis que plombier... Pâtissier...

T'as pas les années et les années d'études...

Et tu touches !

Tu fais des grands sourires, t'es sympa avec la cliente... et c'est dans la poche, mon Fils ! »

Ça, c'est des métiers ! Honnêtes, reconnus de tous !

Ça, c'est du vrai citoyen !

C'est pas du parasite, ça !

Ça vit pas de la charité publique, dans la crasse et la misère !

Marie-Françoise Par pitié !

Vous allez pas me prendre la tête comme ça jusqu'à midi ?

Tous les jours. Tous les jours. Tous les jours !

J'la connais par cœur, votre chanson !

Vous avez pas autre chose, à raconter ?

M. Terreneuve Vous, vous avez peut-être des choses rigolotes à dire, vous êtes vivante, vous, il vous arrive je ne sais quoi, moi, dans votre vie, votre famille, votre boulot, vos amis...

Marie-Françoise Et alors, c'est pas normal, d'avoir une famille et des amis ?

M. Terreneuve Certainement, c'est normal... Faut croire, puisque tout le monde ne vise que ça : fonder une famille ! S'entourer d'amis ! Et faire la fête !

La Teuf ! Comme on dit maintenant. La TEUF ! On a fait la TEUF !

Marie-Françoise Et alors ? Ça vous gêne, que les gens s'amuse, soient heureux entre amis ? Chuis jeune, moi, j'ai envie de vivre, moi, de profiter tant que je le peux ! C'est pas quand chrai vieille et toute tordue ...

J'veux être heureuse, vous pouvez comprendre ça ? J'ai un mari auquel je tiens, j'ai une gamine en or ! Vous entendez, en OR ! Je f'rai tout pour qu'elle aussi... Y'a des moments, c'est pas facile, comme tout le monde, mais jamais j'laisserai rien voir ! Y'a pas d'ombre chez nous, y'a pas de nuages ! C'est le soleil en permanence ! Je veux qu'ça soit comme ça ! Et j'ai pas l'impression de tricher avec la vie !

Le bonheur, ça se construit tous les jours, en serrant les dents parfois, mais c'est une question de volonté !

J'veux que mon mari soit heureux.

J'veux que notre couple soit heureux.

J'veux que ma fille soit heureuse.

J'veux être heureuse !

M. Terreneuve « -Je veux être heureuse... Que ma famille soit heureuse... »
L'Humanité est sans dessus-dessous, engluée dans sa préhistoire, elle n'arrive pas à sortir de l' « Age du Crime », il y a un Monde à construire ! Le monde est à construire ! Et qu'est-ce qu'elle veut, qu'est-ce qu'ils ont tous pour rêve d'une vie ? Être heureux en famille ! Je veux être heureuse et faire la teuf ! Mais dans quelle peuplade décérébrée suis-je tombé ?

Marie-Françoise « -Un monde à bâtir » ! Vous m'faites bien rigoler ! On a déjà tous du mal à gérer nos petites vies, alors votre Monde à construire ! Si vous croyez que l'matin en s'levant les gens pensent « -Qu'est-ce que j'veis faire aujourd'hui pour construire le Monde ? », vous vous foutez l'doigt dans l'œil ! Déjà pas mal si y'a pas d'grève des bus, si le p'tit a plus de fièvre, si la maitresse de l'école est pas malade !

Et si tout va à peu près bien, si y'a rien pour les faire trop chier, excusez l'expression, et ben les gens, y sont heureux ! Tout simplement, tout connement, heureux !

Vous pouvez comprendre ça, du haut de votre philosophie ?

Ça devrait comprendre ça, un philosophe, que les gens soient heureux de vivre tranquilles au milieu de leur famille ! C'est honteux ? C'est pas bien ? Y faut nous guillotiner peut-être ?

M. Terreneuve Mais c'est très bien, ça, de vouloir le bonheur de sa famille, de ses proches, son propre bonheur ! Est-ce que j'ai dit le contraire ? C'est déjà un début... Je l'espère, en tout cas...

Ce que j'ai de la peine à croire, c'est que le « Bonheur », comme vous dites, soit une affaire de volonté ! « -Je veux être heureux ! » et HOP ! Bonheur à tous les étages ! Quelle que soit la gueule du Monde où je vis, j'ai décidé d'être heureux et Youpee ! Viva la vida !

S'il suffisait de vouloir être heureux pour l'être malgré tout, ça se saurait, depuis le temps ! Et ce serait immoral !

Marie-Françoise Le bonheur des gens est peut-être immoral, mon envie d'être bien, d'être heureuse avec ma petite famille, c'est peut-être immoral à vos yeux qui savent pas voir le soleil, mais ça existe et c'est respectable, et c'est bon à vivre !

Je discuterai pas avec vous dans quel état est la Société, chuis pas assez savante pour ça, mais c'qui est sûr, c'est que c'est pas en remâchant éternellement ses déceptions, ses frustrations, ses rancœurs, qu'on risque de se sentir bien, apaisé. J'ai pas dit heureux, vous avez remarqué, j'ai dit : apaisé, ça, oui, on peut y arriver.

Vous pouvez y arriver !

Mais y faut le vouloir ! Le vouloir !

M. Terreneuve Un Mort social ne peut rien vouloir !

Je vous l'ai déjà dit !

Marie-Françoise Merde ! Avec votre histoire de Mort-vivant !

J'en ai jusque-là, de cette histoire de Mort !

Vous allez arrêter de me prendre pour une conne ?

Un mort, ça s'plaint pas du matin au soir !

Acceptez d'être un homme vivant ! Une bonne fois pour toutes !

Malheureux, désespéré, blessé... chais pas, moi... tout c'que vous voulez, martyrisé... Mais vivant, merde, VIVANT !

Un homme écrabouillé, en pièces, effondré, on peut l'aider, le tirer de là, l'épauler, lui faire retrouver la force, la flamme, tant qu'il est vivant !

C'est jamais perdu, c'est jamais foutu, c'est jamais désespéré !

Des hommes et des femmes à terre, errant, démunis comme des chiens des rues, rongés de gangrène et de cet horrible sentiment d'abandon, j'en ai connus quelques-uns, depuis dix ans que j'fais ce boulot !

Et bien, vous savez quoi ?

Vous savez quoi ?

La plupart, je dis bien la plupart ! ont retrouvé un sens à la vie.

A leur vie !

J'dis pas qu'y a pas de séquelles, pour certains. J'dis pas qu'y a pas besoin d'accompagnement et qu'y a pas, de temps en temps des rechutes vers les vieux démons...

On sort jamais entièrement indemne de tels parcours.

Mais des qui s'acharnent à se dire, à se proclamer, à se revendiquer MORT, j'en ai jamais vus !

Les morts que j'ai tenus dans mes bras, c'est les malheureux qui ont pas pu résister plus longtemps au froid, à la maladie... Des qui ont pris un mauvais coup, parfois. Certains aussi qui ont décidé d'arrêter...

Je sais, j'ai compris, malgré mes airs de jeune conne « écervelée », n'est-ce pas, que la misère est une guerre et que ça finit comme un champ de bataille, avec ses éclopés et ses cadavres !

Chuis pas débile !

J'ai les yeux ouverts !

Malgré c'que vous pensez de moi !

M. Terreneuve Vous avez peut-être les yeux ouverts et vous n'êtes certainement pas trop débile...

Marie-Françoise Monsieur est trop bon !

M. Terreneuve ... mais vous n'appréhendez pas toutes les dimensions de la réalité humaine et sociale, excusez-moi de vous le dire, vous êtes trop « normale », votre vision, votre sensation du monde est trop « normalisée », superficielle !

Marie-Françoise J'me disais aussi...

M. Terreneuve Mais vous n'êtes pas loin, rassurez-vous, il ne faudrait pas grand-chose, pour que l'on puisse se comprendre, tous les deux...

Marie-Françoise Faudra t-il, pour comprendre Monsieur, que je m'arrange pour apprendre le langage des « Morts-vivants » ?

M. Terreneuve Il faudra surtout vous arranger pour changer de point de vue sur le fonctionnement de la société humaine !

Vous ne parlez pas de la vie comme quelqu'un qui l'a observée, intimement et au fond des yeux, au fond des tripes, mais comme quelqu'un qui récite son catéchisme !

Le Monde-Paradis, ouvert à tous et où chacun réussit à sa mesure, selon ses capacités ou ses tares !

Avec les bonnes âmes qui tendent une main charitable et bienveillante aux fragiles, aux faibles de caractère, aux mal-finis, aux asociaux qu'on ne peut, cependant, laisser à la traîne.

Alléluia !

Et ce Jardin d'Eden ! Où chacun peut cueillir sa pitance, à la seule condition d'être un enfant bien sage et de bien travailler dans un vrai travail!

Où chacun reçoit la juste récompense de ses efforts et de ses talents !

C'est bien comme cela, n'est-ce-pas, que vous pensez qu'il faut voir le Monde des Hommes ?

Et vous pensez, évidemment, que les fameux « accidentés de la vie » ne sont en fait que les victimes de leur propre refus de suivre la Loi Divine établie pour assurer le bonheur de tous !

C'est de leur propre faute !

Mais tout peut s'arranger pour eux, s'ils consentent au moins à rentrer dans le droit chemin de la Grande NORMALITE!

Marie- Françoise D'abord, j'vous interdis de m'prêter des pensées débiles qui n'sont pas les miennes !

Ensuite, je conduis ma vie comme je veux, ça vous regarde pas !

J'ai pas à recevoir d'leçons d'morale de quelqu'un qui...

De quelqu'un qui...

M. Terreneuve D'un clochard !

D'un « parasite » ! D'un soi-disant Poète qui a gâché les plus belles années de sa vie à essayer de faire l' « Artiste » au lieu de travailler normalement, comme tout le monde, d'exercer un vrai métier qui nourrit son homme et lui permet d'avoir sa place dans la société ! D'y être heureux !

Marie-Françoise Mais j'ai jamais dit ça, putain de merde ! J'ai jamais pensé ça !

Mais pour qui vous me prenez, à la fin ?

M. Terreneuve Je vous prends pour une petite dame bien gentille, bien propre sur elle, et qui croit connaître la vie parce qu'elle a su se « caser », épouser un Mōssieur vachement sympa, marrant et travailleur, parce qu'ils ont fait ensemble une enfant adorable, qu'elle a sa petite maison bien mimi bien proprette et un boulot qui en plus, lui permet d'avoir une belle conscience de « Sainte Patronnesse » !

Marie-Françoise C'est dégueulasse, c'est écœurant, c'que vous dites ! Vous avez pas le droit !

M. Terreneuve Et moi, c'est pas dégueulasse, ce qu'on m'a fait ? On avait le droit, de me jeter à la poubelle ?

On est tous obligés d'être aussi bouchés que vous qui croyez que c'est ça, la vie ? Que c'est cela, le destin des hommes ? De bosser comme des esclaves anonymes, de pondre des gosses et de s'enfermer chacun dans sa bulle bien confortable ?

Vous vous contentez de cette existence débile, programmée et aseptisée de la naissance à la mort, vous êtes des potiches, des soldats de plomb, des nains de jardins ! Vous vous tenez où l'on vous pose, vous faites ce qu'on vous dit, comme on vous dit, vous n'avez plus de regard,

vous êtes un troupeau qui se laisse guider aveuglément pourvu qu'on lui donne sa ration de bonheur quotidienne et égocentrée !

Sachez qu'il y a des gens qui ont besoin de respirer un autre oxygène, qui ont besoin de baigner leur visage au vrai Soleil, d'ouvrir les yeux sur des horizons dont vous n'imaginez même pas la profondeur, de s'abreuver à des sources jaillissantes de Conscience qui n'ont rien de commun avec vos flaques d'eau boueuse.

Sachez qu'il est des gens qui transpercent de leur regard les apparences trompeuses du Monde et qui ne trouvent comme sens à leur vie que d'observer, de décrypter, de comprendre, d'apprendre et de DIRE, de dire, de dire, de dire... de révéler à la vue de tous les rouages de la « Machine à décerveler » et la magnificence des autres Mondes possibles.

Mais votre société n'en a que faire, de ces énergomènes !

Entre le boulanger, le plombier, le curé, le serreur de boulons, le médecin et l'architecte, la D.R.H. et le trader, Ha Ha Ha ! Le Trader ! quelle place voulez-vous qu'une société sérieuse accorde à des gambergeurs de l'utopie et de l'inaccessible? Hein ? Je vous le demande !

Oh, bien sûr, vous êtes pas des sauvages, des incultes ! Vous en avez quelques-uns, des vrais artistes, des officiels! Mais dans ce milieu-là, il faut le SESAME. Vous l'avez, vous, Monsieur Julien TERRENEUVE, le Sésame ? Non ? Alors, vous êtes pas près d'y mettre les pieds, dans le « Milieu », mon pauvre petit bonhomme ! Non, mais pour qui ça se prend ? Je vous le demande !

Artiste !

Artiste !

Ouarf Ouarf ! ouarf ! J'me marre !

Et pourquoi pas Pape, ou Président de la République ?

-22-

Chœur Extrait de « COL DE LA BICHE », pièce qui met en scène quatre gamines un peu perdues dans la vie et un Educ' spécialisé. On attend que passe une comète dans la nuit et l'on parle de choses et d'autres...

Delphine *(Tout en touillant le thé trop chaud) Quand t'es minote, t'as toujours envie de dire les trucs que tu ressens à quelqu'un, tout ce qui te passe dans la tête. T'as toujours envie de partager, de poser des questions: pourquoi ci, pourquoi ça, t'as toujours envie qu'on te réponde, même si les réponses, t'en as rien à faire, que tu les comprends pas. Ce qui compte, c'est que la grande personne elle t'a écoutée et qu'elle t'a répondu, comme si toi aussi t'étais une grande personne comme elle, quelqu'un d'important, la personne la plus importante du monde.*

Moi, j'avais personne, personne pour répondre à mes questions, pour les écouter, pour m'écouter. Comme si j'existais pas, en tout cas, comme si j'avais pas d'importance.

Ma mère, elle m'adorait, elle vivait que pour moi, mais elle était presque jamais là, elle travaillait tout le temps. Alors, pour se faire pardonner, elle m'achetait des jouets, des tas. Des poupées, j'en avais de tous les coins du monde, des peluches, des girafes, des rennes, des kangourous, des machins chavais même pas que ça existait.

Elle m'avait mise à la petite école mais j'avais trop peur. Tous ces gamins qui courraient, qui me battaient, tous ces grands qui criaient... Alors, je pleurais, je pleurais, tout le temps. Alors, y z'ont dit qu'on me voulait plus, que j'empêchais les autres de chais pas quoi, alors j'ai été chez une Nounou qui m'aimait pas, elle me collait devant la télé toute la journée, y fallait pas que je sorte de la pièce de la télé pour pas que je salisse, même qu'un jour elle m'avait battue parce que j'avais écrit sur un mur.

Pis voilà, j' me suis mise à passer mes journées sous une couverture, dans un coin, avec mes nounours et mes poupées. Fallait pas qu' y traînent, alors je les serrais bien contre moi, sous la couverture et je leur parlais pendant tout le temps. Et eux, y me répondaient, chuis sûre qu'y me parlaient, tu peux toujours rigoler, Nadia, et toi aussi, y m'écoutaient et y me regardaient gentiment avec leurs grands yeux, plus que l'autre avec ses sales yeux de sorcière.

Puis un jour, des gens sont venus, y z' ont dit que maman reviendrait pas me chercher tout de suite, plus tard, qu'elle viendrait, qu'en attendant on allait me mettre chez d'autres gens, avec d'autres enfants. Alors, j'ai été dans des familles, dans des Centres, j' parlais presque à personne, qu'à mes poupées, mes nounours, enfin, ceux qu'on me laissait parce qu'y paraît que j'en avais trop, que ça encombrait, qu'y fallait que je grandisse, que je les oublie. Tout le temps, on me disait ça.

Quand je parlais aux gens, c'était toujours pour demander quand maman elle viendrait me chercher, que je voulais la voir. Alors, un jour, une femme chez qui j'étais avec d'autres, elle m'a répondu: "Comment, tu sais pas, y te l'ont jamais dit? Elle est morte, ta mère, ça fait longtemps.."

(Delphine s'effondre en sanglots, les deux autres filles se précipitent vers elle pour la consoler, Marina la serre dans ses bras.)

Marina *Delphine, Fifine, pleure pas, on est là , Fifine, t'as des copines, maintenant, t'es plus toute seule, tu le sais, hein, tu le sais?*

Nadia *J'te demande pardon, pour tout à l'heure, chuis conne, des fois...*

Vlacic *Ne dis pas ça, Nadia. Des fois, on parle sans réfléchir. C'est bien de te rendre compte que tes mots ont pu blesser ta copine. C'est bien!*

Delphine *(Se reprenant) De toutes mes poupées et mes ours, y m'ont laissé que Prosper. J'ai jamais voulu qu'on me le prenne. Y me reste que lui de ma mère. J' lui dis tout ce que je fais, je l'emmène partout, jamais y pourront nous séparer. Y'a toute ma vie dans ses yeux à lui. Les trucs biens, les conneries, tout ce que j'ai pu faire pour croire que j'existais.*

La femme, celle qui m'a appris la mort de ma mère, chais pas si c'est pour me consoler ou quoi, elle m'a dit après: " Y'en a qui disent que les gens qui meurent, y vont sur les étoiles et qu'ils nous attendent; chais pas si c'est vrai, qu'elle m'a dit, mais est-ce qu'on sait jamais tout?"

Vous pouvez pas savoir, cette nuit-là et plein d'autres après, les heures et les heures que j'ai passées avec Prosper à regarder si je la voyais pas, là-haut... Je l'ai jamais vue, je m'endors toujours avant. Et je me fais engueuler que je suis débile de dormir comme ça sur une chaise devant la fenêtre alors que j'ai un lit bien chaud, comme tout le monde...

Marina *Peut-être qu'elle sera sur celle qui va passer cette nuit?*

Delphine *Peut-être. C'est un peu, beaucoup, pour ça que j'ai voulu venir ce soir...*

-23-

Marie-Françoise Pour Noël, j'lui ai offert un grand bloc de papier dessin, du beau papier, imitation toile, et des fusains. De plusieurs sortes.

On a des prix, avec mon mari qui travaille chez...

« -Tu ne devrais, pas, qu'il m'a dit d'ailleurs, c'est pas ton boulot de faire des cadeaux à tes patients, c'est pas toi qui leur doit quelque-chose, ce serait plutôt le contraire !

Et puis pourquoi lui et pas les autres ? »

« -C'est pas vrai, les autres aussi, je leur offre un présent ! j'y ai répondu. »

« -Tu parles ! Les autres, ils ont droit à une boîte de chocolats ! Ça n'a rien à voir ! »

Il a pas tort.

Les autres, ils sont heureux d'une boîte de chocolats !

Ça veut dire quelque-chose, pour les autres, pour nous tous, une boîte de chocolats ! Le geste d'une boîte de chocolats !

Lui, ça n'a rien à voir.

Si j'lui offre ça, y m'regarderait comme pour dire « -Un Mort-vivant, ça n'a pas besoin de chocolat pour avoir l'air d'être vivant ! Un Mort-vivant, c'est mort, point à la ligne ! ».

Toujours le même refrain.

Lui, y lui faut quelque-chose qui le mette au pied du mur. Qui fasse « TILT » quelque part en lui.

Malade, j'en suis.

Six mois de bagarre, six mois à se prendre le bec !

Je l'emmerde à le pousser à se reconnaître un homme parmi les hommes !

Je l'emmerde à le pousser à sortir de sa tombe !

Y s'y accroche de tous ses ongles à son trou noir.

Y me l'impose, il nous l'impose, y l'expose à la vue de tous, y nous le jette à la figure !

Un peu, si j'peux me permettre, comme le Jésus, dans les églises, qu'a l'air de tirer derrière lui cette croix d'infamie, qui laisse s'échapper de ses plaies ce sang qui n'en finit jamais de ruisseler sur sa peau d'ivoire, qui semble accuser l'humanité entière de l'avoir cloué à jamais à l'immondice de la vie matérielle !

Mais ses yeux à lui diffusent le « Pardon », on sent qu'il en veut à personne, malgré tout, y semble dire « -Vous avez fait ça, vous m'avez fait cela, mais ce n'est qu'un passage obligé, ensemble, nous irons plus loin, et l'on oubliera, puisqu'on aura, ensemble, trouvé la voie... ».

Monsieur Julien, lui, nous montre, nous inflige sa Mort comme une faute irrémédiable que nous avons commise envers lui, que le Monde a commise. Et qui ne sera jamais pardonnée parce que lui, Monsieur Julien TERRENEUVE, ne se relèvera jamais de ce crime-là !

Car y se sait, y se croit fini. Définitivement rayé de la carte du Vivant !

Six mois que j'le retrouve chaque matin inerte sur sa chaise comme l'agneau égorgé sur la pierre du sacrifice.

Avec le même regard vitreux légèrement troublé de la surprise naïve de la mort non méritée qui frappe l'innocence.

Je sais qu'y s'est battu, qu'y s'bat encore, parfois, pour retrouver au plus profond de lui, son esprit et les mains volubiles du jeune homme qu'il a été.

Les tas de feuilles froissées, déchirées de colère, du désespoir de plus pouvoir...

Rien ne sort plus de ses mains...

De ses mains qu'il me dit gelées, entravées de Dieu sait quels liens indénouables !

« -Si vous saviez, si vous aviez vu... si vous aviez pu lire... » me chuchote t-il, la voix brisée de sanglots de vieil homme, ou d'enfant, je ne sais...

« -Vous vous rappelez pas un poème, quelques vers, juste pour moi, parce que j'en ai envie... » j'ai parfois demandé.

« -Je n'sais plus... je n'sais plus... de toute façon, c'était trop triste pour une jeune femme vivante comme vous... ».

« -J'ai pas peur des choses tristes, vous savez ! Chuis pas en sucre ! J'connais la vie ! » j'ai répondu.

Alors y me regarde avec une espèce de sourire en coin. « -Vous seriez bien la seule ! » qu'y me rétorque. Et y rajoute « -La tristesse est la maladie la plus honteuse du monde ! Tout le monde sait cela... ».

J'ai compris qu'y fallait surtout pas lui passer un livre d'art, ou un recueil de poésie, ou lui proposer une expo, un concert, un spectacle.

Rien de tout ça !

Surtout, rien de tout ça !

Ça le plonge...

Dans des crises de... de désespoir terribles.

Evoquer devant lui la vie artistique, c'est... chais pas comment dire... c'est comme l'insulter... lui jeter son inexistence à la figure !

C'est pas de la jalousie, j'crois pas, c'est de la ... de la blessure... une immense amertume... la révélation d'une insupportable injustice...

« -Pourquoi n'ai-je pas eu ma place dans ce Monde-là ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Je sens cette interrogation furieuse vibrer dans tout son être.

« -Pourquoi ma poésie... pourquoi mon théâtre... pourquoi mes mots, mes idées, mes visions, n'ont-ils pas eu le droit de citer ?

Pourquoi les avoir ensevelis sous la masse insoulevable de la négation ?

De l'indifférence ?

Du mépris ?

Du silence ?

N'étais-je pas un homme parmi les hommes ?

N'étais-je pas une voix parmi les voix ?

Y a t-il des voix possibles et des voix interdites de diffusion et d'écoute ?

Qui choisit ?

Selon quels critères ?

Pourquoi celui-ci plutôt que celle-là ?

Qui peut expliquer, justifier, cette ligne infranchissable entre le monde ensoleillé de ceux qui OUI et le cul- de- basse- fosse où pourrissent ceux qui NON ? ».

Que répondre à ça ???

Est-ce que je sais ?

Y a t-il vraiment des responsables ?

Et si y en a, ont-ils conscience du mal qu'ils font... à des Monsieur Julien TERRENEUVE en refusant de publier leur parole ?

En ne les reconnaissant pas comme des gens qui peuvent dire des choses...

Et ces choses, qu'écrivent les Monsieur TERRENEUVE, sont-elles plus bêtes, plus débiles, moins intéressantes, moins émouvantes, que ce qu'on nous impose dans les revues ou les livres qui ont droit, eux, à être lus par les gens?

Ses dessins d'avant, ses textes d'avant, chais pas c'que c'était, c'que ça disait, c'que ça montrait.

Y lui reste plus rien de tout ça. Le peu qu'il avait gardé, qu'il avait réussi à sauvegarder de ses errances, quelques dessins, quelques livres qu'y faisait lui-même avec du papier et d'la ficelle, tout est parti dans les sacs poubelles, le jour où... Quand on a...

« -C'était plein de tâches de vinasse, de vomi, et ça grouillait de vermine ! » m'a répondu Madame GILBERTE quand j'ai demandé ce que tout cela était devenu.

« -On n'allait pas garder ça ! S'il est si poète que ça, il n'a qu'à en récrire, de sa poésie, ça lui passera le temps et ça nous fera des vacances ! Mais surtout, qu'il ne s'amuse pas à recouvrir les murs propres de sa pièce avec ses gribouillis infâmes qui laissent des traces partout, comme la dernière fois ! Parce que là, je vous jure que... ! ».

Avec le bloc de papier et les fusains, j'ai rajouté un carton à dessins et une bombe de fixatif.

Histoire de limiter les dégâts...

Et s'il ne retrouvait plus ses mots... ses envies de dire ses mots ?

Et s'il ne retrouvait plus ses mains ?

Ça me fait peur, si vous saviez comme ça me fait peur...

-24-

Chœur Extraits du Conte « VIVE POUSSIÈRE »

La Vie est un immense Pays de menthe et de soleil.

Boire piquant, s'enivrer de fraîches odeurs, mordre au cœur des pommes au sucre, s'encoller le bout du nez et de la langue aux moellosités de la barbabapa.

Plonger en hurlant dans les glaciales embrassades d'une chute d'eau vive, filer, transpercée de vibrations rayonnantes, à la folle course de la moto de papa, cramponnée à pleines mains au cuir fauve, tournebouler, pattes et jambes empêlemelées, avec le gros chien noir sur la pente d'un talus d'herbe grasse, riant, jappant comme des possédés, oublier avec application l'existence du temps, des minutes qui voudraient épingler chaque rire, chaque larme, chaque respiration dans un sinistre écrin de bois noir...

Découvrir le monde, l'ouvrir de tous ses yeux, de tous ses sens, y plonger à pleines mains, malgré la trouille, malgré les répulsions, soulever chaque lourde pierre au bord du chemin, y renifler des traces de passages anciens, de présences mystérieuses...

Et si... Et si...

Que savent-ils du monde, les grands, puisqu'ils ne sont pas restés enfants assez longtemps! C'est qu'il en faut, des vies et des vies d'enfant, pour ouvrir toutes les portes!

Le vrai monde, avec ses continents inconnus, insoupçonnés même, avec ses personnages terribles et féériques, avec ses larmes de diamants et ses sourires d'or fin, avec ses océans rugissants qui happent de leurs bras liquides les étoiles trop proches et trop naïves, le vrai monde, avec ses oiseaux de pur esprit et ses serpents ensorceleurs, avec ses tribus de petits hommes dispensés des lourdeurs ordinaires, le vrai monde ouvre grand ses portes aux enfants clairvoyants.

Chœur Et, toujours du même texte, ces lignes encore, qui nous disent qui est cette petite Marie...

« -C'est pas juste, c'est dégueulasse! ».

C'est son mot. Son « Stop! », son « Ça suffit! » à elle. En malpoli, en sauvageonne, en vulgaire, en insupportable bébé grognonne, en infréquentable, en ingérable, comme on se plait à la définir. Par exemple sa maîtresse de l'école:

« -Qu'est-ce qu'elle est malpolie, cette gamine! Ça promet pour plus tard! Si elle parle comme ça devant un patron... ».

« -C'est pas juste, c'est dégueulasse! ». Tout ce qui la blesse, tout ce qui la froisse. Tout! Et ça en fait, du pas juste et du dégueulasse!

Elle en voit partout. Chez les adultes, chez les enfants, ses camarades, mille fois par jour à l'école. Rien ne passe, à croire qu'on fait exprès pour l'écœurer, pour la faire pleurer. Ils savent pas quoi inventer pour pourrir le monde! Pour le rendre laid, imbécile, débile!

Elle supporte rien, pas qu'on se moque des qui pleurent, des qui jouent gentiment à la poupée, des qui sont drôlement habillés, des qui embrassent leur maman avant de rentrer à l'école, des qui dessinent des petits cœurs pour leur maîtresse avec écrit « je t'aime, métrèsse »

autour, des qui ont qu'un parent l'autre on sait pas où qu'il est et alors... des qui font bien attention à leurs belles chaussures neuves et tu vas voir si on va pas t'les rayer, pov' pomme... des qui arrosent les fleurs dans le petit jardin de l'école « - Hé, patate! L'herbe, ça s'arrose pas, ça s'fume! y t'a pas appris ça ton vieux? C'est vrai qu'lui, c'est la petite...»... des qui savent leur leçon, qu'ont fait un super exposé et qu'on traite de lavette, de serpillé à bonnes notes, des qui ont apporté leur petit paquet de riz ou de spaguett' pour l'opération de Noël de la Banque Alimentaire, des qui ont soi-disant un tout petit kiki et qui faut leur baisser le pantalon pour voir... des qui ont du mal à prononcer les mots « -Hé! on dit pas gnagnagni gnagnagna, recrache ton dentifrice, t'arriveras mieux à parler! »... des qui des qui des qui...

Faut pas non plus qu'on touche aux bêtes, aux plantes. Les escargots qu'on brûle au briquet, les vers de terre qui gigotent impuissants dans les flaques de pluie et qu'on découpe avec un petit bâton de peur de se salir! Le petit rat mourant caché derrière une planche et qu'on canarde de caillasses et de mottes de terre, la grosse mouche qu'on a réussi à piéger dans une boîte d'allumettes et à laquelle on arrache tout ce qui dépasse en poussant de grands cris d'effroi d'horreur et de plaisir pervers, les calices de tulipe qu'on attrape d'une ferme poignée et qu'on balance comme une volée de confettis, la branche du petit prunier sauvage qu'on casse, qu'on déchire, pour lui voler ses fruits verts, parfaits projectiles pour le jeu de « lance-patates ».

Alors elle s'emporte, elle insulte, elle frappe, elle balance des coups de pied, des baffes, des mots de granit, des mots de ronces, des mots de cœur outré, révolté.

Et s'abattent les blâmes, les punitions, les lignes cent et cent, les rappels au Règlement, les menaces, les menaces de menaces...

Et elle se blinde, la petite, et elle se redresse, et elle les regarde de toute sa fierté, et elle refuse de baisser les yeux, jusqu'à ce qu'ils brûlent, alors les larmes lui viennent, de brûlure bien sûr, mais aussi de détresse, d'incompréhension, d'écœurement. Et elle y va, dans le coin, comme on le lui ordonne. En maugréant, en serrant les dents, en griffant l'univers de sa révolte :

« -C'est pas juste! C'est dégueulasse! ».

Chœur Quelques lignes, dans « VIVE POUSSIÈRE » toujours, de ce qu'il pense être l'essence-même de l'HUMAIN...

Dans le sein structuré, organisé, de la matière vivante, la dimension de conscience sourd en lave épaisse, compacte, bitumeuse. Ça rougeoie dans les ténèbres du froid universel, des bulles à l'épiderme pachydermique crèvent par endroit, laissant échapper de lourdes fumeroles orangées qui s'étendent par nappes au dessus de lacs d'eau salée et les ensemencent d'espoir germinatif. Comme animée d'un pouls serein, infatigable, comme dotée d'un cœur suscitant de calmes marées d'énergie au long cours, la Nature étend son empire bleu et vert, suçant à pleines racines, à pleines ventrées, les richesses minérales de la matière. Dans les ressorts secrets de ses cellules, la matière vivante désincarcère la dimension de conscience de l'agrégat des autres dimensions et la fait surgir au monde en un prodigieux appétit d'être, de sentir, de s'étendre, de se prolonger, de se tester, de conquérir, de s'amalgamer, de fusionner, de rebondir, de se libérer, de durer, de s'adapter, de vaincre, de dépasser, de se dépasser. Toute l'histoire de l'évolution des espèces procède de cette énergie

libérée du cœur de la matière qui, à force de patience et d'opiniâtreté a réussi à extirper le vol majestueux du goéland à la glaise originelle!

Dans l'espèce humaine, même si la « conscience d'être » s'est fourvoyée dans le labyrinthe nombriliste de la « conscience de soi », la dimension de conscience, plus finement raffinée, passe du rougeoiement de lave visqueuse au crépitement capiteux de poudre sèche, à la projection d'étincelles vives, à l'embrasement brûlant d'arcs électriques, au tissage de fils de pures lumières, à l'affleurement léger de vagues irisées.

Chez l'humain, la dimension de conscience, endormie de toute éternité dans les cristaux et les sels des cellules, s'éveille, se distille, éclot, se déploie, irradie en ondes vibrillonnantes. Les émotions, l'amour, la musique, la poésie, l'art, le sens de la justice, de la dignité, brûlent de ces feux-là.

-25-

Chœur « Monsieur TERRENEUVE, nous sommes désolés de ne pouvoir répondre positivement à votre demande. »
« En effet, le Salon du Livre de »
« Des éditions mondialement connues... »
« Des auteurs dont l'œuvre internationalement respectée..... »
« Nord-américains... grands poètes africains et d'Amérique du sud... »
« Des textes à portée universelle seront lus par de grands acteurs et interprètes Français... »
« Non pas que nous méprisions les petits auteurs locaux... »
« Quand vous serez édité... »
« Nous vous suggérons de vous rapprocher des petits Salons de Livres de votre région... »
« Vous devez comprendre que nous recevons mensuellement des centaines de manuscrits... »
« Nous vous conseillons... »
« Seule la patience et un travail opiniâtre... »
« Peut-être votre travail d'écriture mérite t-il de votre part... »
« Pour des raisons commerciales bien compréhensibles... »
« Nous sommes au regret... »
« Les thématiques que vous abordez... »
« La littérature pour la jeunesse nous impose d'être attentif... »
« Nous vous conseillons de vous documenter sur ces problématiques... »
« Veuillez croire que nous sommes désolés... »
« Voyons, Julien, tu ne peux pas nous en vouloir... »
« Tu sais que la patience... »
« Ton tour viendra... »
« Je ne comprends pas cette colère... »
« Décidément, tu fais toi-même beaucoup de tord à ton travail par cette attitude... »
« Tu dois comprendre que nous concentrons nos efforts pour des auteurs reconnus qui... »
« Ce n'est pas juste de nous reprocher... »
« Mais hélas, la programmation est déjà bouclée... »
« Invité spécial au Festival de.... je serais heureux de te compter parmi les auditeurs de ma nouvelle pièce qui sera lue. Et toi, cher Julien, toujours rien de neuf ? »
« Il y a longtemps que nous ne t'avons pas entendu... »
« Vous ne remplissez pas les conditions permettant de profiter d'un séjour de résidence d'auteurs... »
« Mais mon pauvre Monsieur, des comme vous, si vous saviez combien ... »
« Il est absolument obligatoire d'avoir au moins deux livres édités et non à compte d'auteur... »
« Malheureusement, nous ne pouvons donner une réponse positive... »
« Par soucis de qualité de notre programmation, ne sont lus dans le cadre de nos manifestations que des œuvres éditées à compte d'éditeur... Si tel devenait le cas pour vos textes, nous serions heureux alors... »

« En ma qualité de Directeur de la Médiathèque de... je ne puis être tenu pour responsable des décisions du Comité de lecture qui a cru devoir donner un avis défavorable à votre demande... »

« Les personnes composant le Comité de sélection ont toutes été choisies pour leurs qualités et talents incontestables et il ne saurait être question de... »

« Nous vous invitons à présenter un nouveau dossier lors de la prochaine sélection et nous vous souhaitons... »

« Monsieur... m'assure que votre manuscrit a bien été diffusé auprès des membres du Comité... Il vous faut bien comprendre que nous sommes submergés par les sollicitations et qu'il ne nous est pas possible... »

« Dès son origine, notre maison d'édition s'est donné un certain nombre de critères de choix de textes et malheureusement... »

« Vos propositions d'atelier théâtre et d'écriture nous ont paru intéressantes, cependant, nous avons préféré, pour cette année, inviter une troupe professionnelle en résidence... »

« Malgré l'intérêt évident de votre atelier *Fabrication de Livres Artisanaux*, nous avons décidé de ne pas donner suite à votre proposition... »

« Nous sommes désolés, Julien, de ne pouvoir être présents à ta lecture... »

« Connaitrais-tu, parmi tes relations ou amis poètes, un auteur de textes plutôt gais... »

« Nous vous interdisons, Monsieur TERRENEUVE, de faire allusion publiquement à l'atelier *Réalisation d'un Livre d'Artistes* que vous avez animé dans notre école dont l'image ne saurait être ternie par le genre de textes que vous diffusez par ailleurs... »

« Vous trouverez ci-joint la liste des auteurs poètes que nous avons retenus pour cette édition du Printemps des Poètes... »

« Malheureusement nous sommes contraints à une sélection et nous vous prions de nous excuser... »

« Cette année, nous avons voulu porter l'éclairage sur une poésie jeune... »

« Nous sommes heureux de vous informer que cette année sera consacrée à l'écriture féminine... »

« Le style de votre écriture ne nous a pas paru devoir intéresser notre public... »

« Peut-être devriez-vous envisager d'adopter des rythmes de phrases plus... »

« Le nouveau livre de vient de sortir dans notre collection.... Vous trouverez ci-joint un bon de commande.... »

« Nous désirons rendre hommage à Poète reconnu et unanimement respecté dans notre ville et nous serions heureux que vous assistiez.... »

« Vous aimez la poésie comme nombre de nos adhérents et amis. Aussi, est-ce avec plaisir que nous vous invitons à assister à la lecture-dédicace du nouveau recueil de mademoiselle.... dont le talent prometteur... »

« Nous ne pouvons hélas pas répondre favorablement à votre demande... »

« Dans un souci de qualité dû à notre public, nous avons pris la décision de n'ouvrir notre scène qu'à des auteurs reconnus dans le milieu... »

« Nous ne pouvons, hélas, pas donner suite à votre demande mais nous vous informons qu'en deuxième partie de soirée la scène est ouverte aux *Auteurs en Herbe* qui désirent... »

« Cela aurait été un plaisir de vous permettre de dire quelques textes en public mais nous avons décidé de mettre en avant une jeune romancière originaire de notre village et vous comprendrez, nous en sommes persuadés, que... »

-26-

(Au mur, trois ou quatre beaux dessins, mêlés d'écritures, en sous-verre. Ils ont de la force mais ne présentent plus le côté compulsif des gribouillis du début. Marie-Françoise debout, la main sur l'épaule de Monsieur TERRENEUVE assis proche de la table où sont déposés une brioche, deux verres et une bouteille de jus de pommes. Monsieur TERRENEUVE a dénoué le cordon frisoté qui entourait un paquet en papier kraft qui s'ouvre sur ses genoux. Il tient un livre dans les mains, une dizaine d'autres sont empilés en un tas maladroit sur le coin de la table.)

M. Terreneuve Où avez-vous trouvé cela ? C'est... il n'en manque pas un !

Marie-Françoise Ça, faut dire... On a eu de la chance !

M. Terreneuve Mais vous êtes une sorcière !... enfin, une magicienne, je veux dire...

Marie-Françoise Oh, vous savez, de nos jours, les miracles, c'est pas sorcier !

M. Terreneuve C'était... chez des gens... que.... qui...

Marie-Françoise Des gens qui... des gens qui ont Internet, comme moi... Y suffit de passer des annonces, vous voyez, c'est tout simple !

M. Terreneuve Et c'était tout chez... la même personne ?

Marie-Françoise Non, pas tout. Mais au moins cinq, faut que j'regarde exactement... Un vieux monsieur, vers Aix- en -Provence... dans le Sud.... Il avait des milliers de livres... c'est ses enfants qui...

M. Terreneuve Jacques est mort ?

Marie-Françoise Jacques, oui... je crois bien qu'c'est ça... Il avait une petite boutique, à ce qu'y m'ont écrit... des caisses et des caisses... y peuvent pas les garder, bien sûr, alors...

M. Terreneuve Pauvre vieux Jacques ! Si je les connais, ses caisses de bouquins ! Les marchés de Manosque et de Forcalquier ! Vous le connaissez pas, vous, le marché de Forcalquier !

Le plus beau du monde... Je vous assure ! Ca vous plairait à voir, ça ! Et à votre petite ! Il avait son stand, juste en face de la cathédrale... Je le vois encore ! Tout grand, avec sa tête de vieil ado, ses vieilles lunettes en métal gris, toute rayées, et sa clope... ses doigts jaunes... Des milliers de livres qu'il avait tous lus... et il y puisait à tout bout de champ des citations et des anecdotes... Vieux Jacques... J'vais te les vendre, tes livres, me disait-il... J'ai plein de gens qui aiment la poésie, le théâtre...

Marie-Françoise Et vous, vous faisiez quoi sur le marché de ...

M. Terreneuve Forcalquier ! Alpes de Hautes Provence, Pays de Giono, de Magnan... Moi, j'avais une espèce de chariot et je présentais mes livres, ceux-là que vous avez retrouvés ! Et des cartes poétiques, aussi ! J'avais tout inventé là-bas, au fond d'une cave

noire comme une mine, fraîche comme un cellier ! Comment on fait des bouquins avec une vieille imprimante, une perceuse électrique et de la ficelle !
Je n'en reviens pas que vous... Mes livres ! Mes livres !
Et les autres, des gens d'où ?

Marie-Françoise D'un peu partout... Une dame belge qui donnait toute sa collection de poésie !

Ils sont en bon état, dans l'ensemble, vous avez vu ?

M. Terreneuve C'est vrai, j'ai l'impression que je viens juste de finir de les coudre ! Peut-être qu'on en a pris soin... peut-être qu'on ne les a pas lus...

Marie-Françoise Ah non ! Pas d'idées négatives aujourd'hui !
Pourquoi on vous les aurait pris, si c'était pour pas les lire ? Ce s'rait idiot !

M. Terreneuve Excusez-moi... C'est vrai que parfois...

Si vous saviez....

Merci, Marie-Françoise...

Si vous saviez...

Je ne sais pas comment... vous dire...

Marie-Françoise Alors, dites rien, Monsieur Julien, j'avais juste envie de vous faire plaisir, c'est tout.

M. Terreneuve Vous êtes une fille bien Marie-Françoise...

Une fille bien...

Marie-Françoise Allez, HOP ! On découpe la brioche ! Un verre de jus de pomme, Monsieur Julien ?

M. Terreneuve Et... vous... vous en avez lu un peu, avant de...

Marie-Françoise J'les ai lus... j'les ai tous lus, Monsieur Julien. Tous !

-27-

M. Terreneuve Ces livres...

Ces livres, aux couvertures de papier peint collé, illustrées maladroitement à la main, cousus de raphia ou de corde de maçon... qui ont demandé des heures et des heures de travail, au fond de ma cave de Forcalquier puis dans la petite chambre du Foyer... ces livres sont un aveu d'échec, déchirant aveu d'échec...

L'échec d'un homme seul, face au Monde des autres hommes, face à leur Monde... L'échec d'un homme qui n'a jamais réussi à se faire ouvrir les portes de sa propre fratrie, de sa propre famille.

Dans les basses-cours, on voit comme ça des poussins-poules ou des poussins-canards que leurs propres mère et frères chassent de l'aire de nourriture et qui se débrouillent à se nourrir et à pousser dans leur coin, se cachant pour ingurgiter quelques graines à l'abri des regards inquisiteurs. Et il faut que ce soit le petit garçon ou la petite fille de la ferme qui s'émeuve et prenne un soin particulier de lui.

Comme s'il y avait plus de fraternité entre lui et le petit humain qu'avec ses congénères. L'humain rejeté, lui, de la société des hommes, l'homme ou la femme, interdit de trouver sa place dans la grande organisation sociale, ne peut rêver d'une main extérieure protectrice et secourable !

Le Monde est une machine à broyer les individus jusqu'au clair de l'âme. Et les artistes, alors !...

Pour un artiste dont on décide que son œuvre a le droit à la Lumière, des centaines sont jetés au fond du gouffre. Et piétinés jusqu'à ce qu'ils renoncent à leur prétention à la parole !

La PAROLE, la Parole audible, officiellement admise à circuler, est une denrée gérée de façon drastique !

Il n'est pas donné à tout le monde de posséder en soi le miracle de la VISION et le talent de l'exprimer.

Sur les milliards d'individus humains qui tissent la trame soyeuse de la matière consciente, combien ont, greffée au cœur, la braise mystérieuse de l'Artiste ?

Pas tant que cela, en vérité, peu, même, en proportion.

Et pourtant chacun ne trouvera pas son espace de DIRE, son espace de MONTRER !

Parce que l'espace social du DIRE et de l'expression artistique est accaparé, rapacisé, par des élites politiques et culturelles qui ont fait main-basse, depuis la nuit des temps, sur toutes les activités valorisantes de la société.

Les cimaises des galeries, les rayons des librairies, les scènes musicales, sont encombrés des élucubrations et gesticulations bredouillantes des élites et rejetons d'élites.

Perdus dans ce magma de pâles étoiles pédantes, combien arrivent à briller de vrais soleils ?

Il s'en suicide tous les jours, on en enferme en urgence dans les hôpitaux psychiatriques, on en encamisole chimiquement et pour toujours, il s'en détruit, lentement mais sûrement, dans les fonds glauques des bistrots, il s'en désespère à grands cris muets dans des chambres sordides, des vrais soleils de la Poésie, de la Peinture, de la Musique !

Pendant que de ridicules ignares, de pédants versificateurs, d'imbuables coloristes, se pavanent sur les scènes ou dans les salons, se donnent à admirer et à applaudir par des masses

incultivées, dépourvues de repères, ignorantes de l'évolution et de l'envergure potentielle de la Conscience Universelle qui ne demande pourtant qu'à éclore et briller en elles.

Avec la complicité passive d'un peuple vautré dans sa paresse morale, dans sa paresse intellectuelle, dans sa lâche propension à se satisfaire de couleurs clinquantes et de rimaileries rigolotes et mièvres, les accapareurs des Arts, les violeurs du DROIT de DIRE, les Thénardier du monde de l'intelligence et de la Conscience éclairée escamotent d'immenses œuvres et leurs auteurs, les noient dans les flaques bourbeuses et noires des culs-de-basse-fosse de l'indifférence pour faire place nette à la grande pitrerie de la Culture officielle.

Et un homme... pendant des années... hargneux, serrant les dents... un homme qui sait qu'il voit juste! ... qui sait qu'il sait le Monde... qui sait qu'il a compris et qu'il doit dire, témoigner, alerter, enthousiasmer, convaincre... un homme qui respire dans l'océan des mots comme un papillon chatoie à chaque perle joueuse des rayons du soleil... un homme, pendant des années, a écrit du sang de ses plaies vives, de ses larmes arrachées par des visions d'Apocalypse... un homme a coulé ses mots de douleur, souvent, et d'espoir, parfois, au blanc innocent des feuilles de papier... Cet homme, à qui l'on a refusé de prendre en charge la parole pour la porter à la connaissance de la Fratrie, cet homme a réinventé le Livre ancestral de papier et de ficelle.

Et, poussant sa cariole de livres, sa cariole de mots, il a arpenté. Sous le soleil et sous la pluie.

Et il a arpenté... arpenté...

S'entêtant.

Comme un animal, ou un enfant, qui ne sait pas lâcher prise.

Chœur Peut-être le texte le plus tragique de Julien TERRENEUVE, « SILICIUM ». Extrait du chapitre « Ventres ».

Dans un remuement incessant, déboussolant, harassant, c'est une continuelle lutte de ventres. L'autre, les autres, tout n'est que mâchoires, estomacs, sphincters. Tout est prédateur, tout est proie. C'est le monde de l'arrache, du pillage, de la fringale, du désossement, de l'étripation, de la mastication, de la digéritude, de l'éventrement, de la hachisation, de la moulinettisation, du regard affamé, de l'éradication de l'autre, de la cramisation du vulgus, de la digestion de ses propres enfants ; petits, moyens, grands, tout le monde bouffe tout le monde, des hordes se forment, additionnant les forces isolées pour en faire des machines de guerre, des machines à détruire, à broyer ; la danse des corps, envoûtante au cœur de la vague noire est une invitation au massacre et aux égorgements, les chants les plus mélodieux appellent à mots masqués à des saint Barthélemy et des crimes sans nom ; il n'est pas un regard qui ne vous dépouille et se fasse à l'avance un festin de vous, toutes les innocences sont dévoyées à des appétits écœurants ; des milliards d'animalcules, frayant au cœur des flots, synthétisent à la louche des poisons foudroyants dont ils inondent à l'envi des bancs entiers d'alevins, un peu pour s'en gaver, beaucoup pour la beauté du geste et la hargne du monde.

Dans le déferlement de la vague gigantesque, le petit homme arraché à son pieu et délivré de sa corde se voit jeté en pâture aux appétits du monde. Lui qui s'imaginait orchestrer les créations et abrutissait de discours moralistes les crevettes de la flaque, se débat aux remous des irrésistibles courants, essaie en vain d'échapper aux morsures accablantes, aux harcèlements des protecteurs à gages. Il n'a d'emprise sur rien, en fuite perpétuelle. Il comprend bien que la sauvegarde, la survie, dépendent des appétences, des rages à bouffer les autres, prédatoriser tout et même ce qui se voudrait donner, mais ses dents se sont trop usées à mâcher du sable, il a trop tourné en rond dans sa petite flaque, il n'a pas l'habitude des raids au long cours, il n'est musclé ni de corps ni d'esprit, il s'est tellement peu nourri de sang que le goût du sang ne lui vient pas, ce goût du sang qui vous pose un peu là son « Roi de la Création », qui vous désigne comme l'objet de toutes les terreurs et de toutes les vénération. Neptune a toutes ses dents, qu'il lime chaque jour aux os de dauphins blancs. Il assiste, notre homme, impuissant au déroulement de la grande spirale. Homme de mots, de phrases, de discours, il ouvre la bouche pour dire, hurler, appeler, l'eau le pénètre, grouillante de choses sordides qui lui mordent la langue. Il aperçoit bien dans le trouble des luttes pour la survie d'autres « soi » qui gigotent, il essaie bien de former avec certains d'entre eux, au hasard des catas, des bancs hétéroclites de défense commune, mais le grand appétit déploie là aussi son influence universelle et le frère mange le frère, et le sang rougit jusqu'au sein des amours. La « dévore-attitude » est à ce point ancrée dans le sens de chaque vie qu'après avoir déchiré à pleine gueule toute flore et toute faune, on s'attaque rageusement à sa propre chair, torturé par la faim qui fait tourner le monde, on s'arrache soi-même par lambeaux, on se désaltère à son propre sang.. On voit des êtres, ivres de douleur, attirés par des vertiges macabres, s'empaler passionnément et sachant y pouvoir crever, aux dards empoisonnés des chevaliers de la mort.

Comme il faut bien renouveler en permanence la matière à nourrir ces ingestions de puits sans fond, on se féconde à pleines tripes, conjuguant l'ardeur des pénétrations à celles des égorgements. Tout le monde y va de son coït furtif, zyeutant du fond de son trou, l'ombre de sa prochaine proie. Déjà on se refait les dents en mordant au sang celui ou celle qui s'est donné à vous. Des poissons pirates attendent que les mères partent en chasse en abandonnant leur nid pour y faire des razzias d'œufs et de larves. Il faut sans fin renouveler le cheptel, on crée de la vie à tour de bras pour que la mort s'empiffre.

Notre petit homme, brassé au tourbillon de la vague, n'en croit pas ses yeux. Il est lâche, indubitablement lâche. Il a peur, il crève de trouille au milieu du champ de bataille. Il est lâche, se terre dans des trous obscurs, ne participe pas aux égorgements, se met à l'abri des morsures et des arrachements. Il reste insensible aux rythmes saccadés des appels de la vie, il ne sait pas se déguiser en ogre, il ne sait pas arracher sa pitance à même le corps de la bête, il ne sait pas attacher des enfants à des buissons épineux et empoisonnés, ça ne lui viendrait même pas à l'idée. Il n'a absolument pas la carrure ni l'âme des grands prédateurs, il est un étranger au monde de la vague, il traîne derrière lui le poids de sa lâcheté, on se détourne de lui comme d'une espèce de bête puante, c'est le putois des mers, la fadeur de son être le tient à l'écart des convoitises et des élans reproductifs. Quelle femelle aurait l'idée de se faire féconder par un être raplapla pareil ? Qu'est-ce que ça donnerait, des enfants de ça, au cœur des tourmentes sanglantes, des chevauchées conquérantes ? Y aurait-il un sens de faire des enfants avec quelqu'un qui ne rêve pas de bouffer le monde ? Qui ne prend même pas la peine de se déguiser en guerrier, en Attila de pacotille ?

La vague grouillante n'avait pas besoin de s'encombrer d'un organisme encore moins vindicatif qu'un mollusque. C'était même dangereux pour la dynamique propre qui la projetait aux confins des univers. Ne pouvant le digérer, par une espèce de répugnance pour son abjecte lâcheté, n'ayant pu le convertir même à de saintes croisades, elle résolut de s'en débarrasser et le cracha, au loin, s'en ressentit allégée, apurée, vivifiée.

-29-

Marie-Françoise Vous savez, c'que j'ai préféré, c'est vos pièces pour les enfants et pour les ados.

M. Terreneuve Comme tout le monde...

Marie-Françoise Celle avec le singe qui en est pas un... Sa façon, à la fin, de pardonner à son bourreau, les deux gamines qui... qui...

M. Terreneuve Qui ne tombent pas dans le piège de penser que tout est normal ! Qui s'indignent ! Qui se révoltent...

Marie-Françoise C'est ça, elles acceptent pas de voir... elles ont envie de... Dans toutes vos pièces pour les jeunes, c'est un peu pareil... Ça tourne pas rond, y'a des choses pas justes... on intervient, on fait tout pour que...
Le coup des « Perles rouges », j'ai beaucoup aimé ! Ça a été joué ?

M. Terreneuve Oui, à un moment, il y en a quelques unes qui... des ateliers pour enfants, une ou deux classes... Il y a longtemps que je n'ai plus de nouvelles de tout ça... Je n'ai plus de lien avec rien, vous le savez bien...

Marie-Françoise Faut qu'j'vous fasse une confidence... Je ... Je vous ai pas dit... j'pensais pas que... vous savez, avant d'avoir ma fille... je... je jouais, dans une troupe ! En amateur, hein, vous savez... mais quand-même... j'ai joué pas mal de choses... on tournait dans la région, un peu dehors, aussi ! Des auteurs modernes surtout, Miñana, Durringer, Alègre, Siméon, Visniec... plein d'autres... Ca a été vraiment de grands moments de bonheur, vous savez... Bien sûr, vous savez... puisque...

M. Terreneuve Je vous comprends... qui n'a pas vécu cela ne peut pas... moi-même...

Marie-Françoise Vous avez joué, aussi ? Vous avez connu ça ?

M. Terreneuve Un peu... oui...

Marie-Françoise Vous aussi, vous aviez peur, avant de rentrer ?... Moi, j'en étais malade ! Les boyaux ! Une vraie pelote de corde à nœuds ! Et la gorge ! Douleuruse comme pour une angine...
Et puis, dès que... Hop ! Tout donner... Plus que le personnage, plus que le texte, les partenaires... Prise comme dans une sorte de...

M. Terreneuve ... d'ivresse, de vertige...

Marie-Françoise Foncer tête la première... Faut qu'ça passe ! Faut qu'ça passe ! Et le pire, c'est qu'ça passe, même quand ça coince !

M. Terreneuve ... la chute dans le vide... se récupérer aux branches... retomber sur ses pieds... ni vu ni connu...

Marie-Françoise ... j't'embrouille ! Ah ! Ça m'en rappelle ! Si j'vous racontais...

-30-

M. Terreneuve A un moment, ça a penché plus du côté de l'écriture que... Je faisais du dessin, de la peinture, vous savez ! De la vraie ! Des grandes toiles, des... des collages aussi... Un peu pour amuser mon gamin, les collages...

Marie-Françoise Vous avez un fils, Monsieur Julien ?

M. Terreneuve Je n'ai pas trop envie de...

Marie-Françoise Excusez-moi... je voulais pas... Quel genre de peinture ? Vraiment des grands trucs ?

M. Terreneuve Des grands trucs ! Des grands trucs, oui, et des petits aussi. Les petits, plutôt genre B.D.

Pour les grands, un peu comme mes textes, tristes, cyniques, parfois. Surtout les collages ! J'avais un humour mordant, à l'époque ! ... Il ne m'en reste pas lourd, n'est-ce pas ? Quand on me voit maintenant, on a du mal à croire que...

Marie-Françoise Ça reviendra, peut-être... Si...

M. Terreneuve S'il y a bien une chose sûre au Monde, c'est que jamais je ne retrouverai la « Flamme » ! Il a assez plu sur la braise pour que...

Marie-Françoise J'ai rien dit ! J'ai rien dit ! Et alors, pourquoi plus l'écriture que la peinture ? Par préférence, ça vous était plus facile...

M. Terreneuve Je ne sais pas trop, à vrai dire... L'opportunité, déjà, quand Guy-Charles m'a demandé des petits textes pour sa troupe de jeunes...

Marie-Françoise Génial, ça !

M. Terreneuve Et puis, peut-être, une illusion d'optique, une erreur d'appréciation de l'état intellectuel de mon Pays... J'ai cru, à un moment, que l'écrit passait bien, qu'il y avait une vraie curiosité pour le texte, les échanges d'idées... Je vivais à l'époque dans un milieu d'artistes assez curieux de la poésie, des mots... J'ai dû me tromper en croyant que le reste de la société respirait de cet oxygène-là...

J'ai pris énormément de plaisir à écrire mes pièces pour ados, d'en voir deux-trois jouées... Superbement jouées, même ! Des moments inoubliables !

Alors, je me suis dit que ça y était, que bientôt, ce travail se ferait connaître, qu'on me demanderait d'en écrire d'autres, encore et encore...

Quel naïf j'étais !

Marie-Françoise Pourquoi vous dites ça ?

M. Terreneuve Parce que dans ce monde aussi, j'allais dire SURTOUT, tout est piégé, tapissé d'arrière-pensées et creusé de chausse-trappe. Il n'était pas prévu de mettre en avant l'écriture et les messages d'un auteur, mais de valoriser les savoir-faire d'un metteur en scène !

On a même été jusqu'à jouer mes pièces sans indiquer mon nom et le titre de l'œuvre !

Marie-Françoise Ça existe, ça ? Je sais bien que dans ce milieu... mais ça !

M. Terreneuve Si vous saviez ce à quoi j'ai assisté, niveau respect du travail de l'auteur ! Il y a des gens qui confondent pièce de théâtre et motte de pâte à modeler !

Le pire, dans l'histoire, c'est que les spectateurs croient que vous avez écrit ce qu'ils ont vu !
« - Excusez-moi, c'est vous l'auteur de cette pièce ? – Oui, pourquoi, elle ne vous a pas plu ?
– Ben, à vrai dire, je n'ai rien compris, excusez-moi... - Et bien moi non plus, je n'ai rien compris à ce que j'ai vu ! ».

Alors, je me suis un peu fâché... avec l'un, avec l'autre... Et puis ... peu à peu... Mais ça n'a plus d'importance, vous savez, ce n'est pas grave...

Remarquez, heureusement, je n'ai pas vécu que des...

Il y a même eu de sacrés moments... A pleurer de joie, si vous saviez !

Marie-Françoise Racontez-moi !

M. Terreneuve Par exemple, j'avais une amie, Colette, qui lisait très bien à haute voix. Très bien ! Très vivante... Et surtout, qui aimait partager des idées, leur donner une chance d'exister au Monde ! Alors, de temps en temps, quand une rare occasion se présentait, nous vivions le bonheur de lire un des textes devant du public. Oh ! Des petits publics, n'est-ce pas, trente, quarante personnes... Mais quelles soirées inoubliables ! Les seuls moments de ma vie d'auteur où j'ai eu le sentiment de ne pas écrire sur le sable du désert, de semer enfin de la Parole !

Marie-Françoise Vous l'avez revue, cette... Colette ? Vous savez où elle est ?

M. Terreneuve Vous savez bien que je n'ai plus... Quand j'ai... Enfin, quand... j'ai lâché prise... Je n'ai plus vu personne. Par ma faute, hein ! C'est moi qui... J'ai juste arrêté de donner des nouvelles, j'ai juste tout arrêté, je n'ai plus répondu aux courriers... aux... Ni elle, ni les autres... Personne... Ils doivent tous se demander si...

Marie-Françoise Vous aviez beaucoup d'amis, des gens qui s'intéressaient à vos livres, à vos... ?

M. Terreneuve Amis... non ! Très très peu, en fait... Des femmes, en majorité, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi... Une plus grande ouverture d'esprit, peut-être, plus de sensibilité... Des artistes, surtout, une espèce de reconnaissance mutuelle... Ca m'a beaucoup manqué, après... Les mots gentils, les encouragements, les petits clin d'œil... Beaucoup manqué...

Marie-Françoise S'excusez-moi, chuis indiscrete, hein... Y'en avait une qui était votre ... votre... « Copine »...

M. Terreneuve Vous m'faites rire, vous ! Une « Copine » ! Bien sûr que non. Personne. Il y a des années et des années que.... Vous savez, un bonhomme toujours triste... toujours.... Les femmes...elles préfèrent quelqu'un qui...

Marie-Françoise Et alors, dites-moi, je saute du coq à l'âne, là... Et toutes vos pièces, tous les autres textes, c'étaient des commandes, aussi ?

M. Terreneuve Bien sûr que non ! Comment vous expliquer... Vous, vous respirez ? Et bien, répondez ! Vous respirez !

Marie-Françoise Ben oui, quelle question !

M. Terreneuve Vous respirez ! Comme les gens normaux. Et bien moi, ma petite, moi, et puis d'autres, hein, je ne suis pas tout seul dans ce cas, moi, je ne respirais pas ! Vous m'entendez ! Je ne respirais pas ! J'écrivais ! C'est comme je vous le dis : j'écrivais ! Voilà ! Quand ça me prenait, que je ne pouvais plus rien retenir sans exploser, vite, vite ! Un crayon, du papier ! Et vas-y mon bonhomme, tout ce qu'avaient vu mes yeux, tout ce qu'il m'était impossible de digérer de leur Monde sans queue ni tête, tout ce que me susurraient les petits diables de personnages qui peuplaient mon cerveau en vadrouille : tout cela se déversait en vers ou en répliques de théâtre ! Plus de nuits, plus de jours, le bon Julien dans sa cambuse, à gribouiller des pages et des pages de son jus de cervelle ! Et après, advenue que pourra ! Ils prennent, ils ne prennent pas, il fallait que les choses soient dites, elles l'étaient ! Point à la ligne !

Bien sûr, vous avez raison, il est arrivé, quelques fois, qu'on me commande un texte. De théâtre, en particulier Ce n'est pas si simple, vous savez, d'écrire du théâtre... Généralement, quand je rendais ma copie, ça avait le don de ne pas plaire à ceux qui m'avaient commandé l'œuvre !

Les gens ont souvent le défaut de croire que tout se ressemble dans ce bas-monde et qu'il suffit de demander tel ou tel style d' « objet-écriture ».

Manque de chance, moi, j'avais ma musique propre, mon regard propre, et souvent, ça avait du mal à coller !

« -On aurait aimé à la manière de... »

« -Et bien, demandez-lui, à cet auteur, qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? Je ne suis pas une photocopieuse ou le clone de je ne sais qui ! »

Marie-Françoise Lesquelles, par exemple, vous avez écrit et que ça a pas...

M. Terreneuve Par exemple, « COL DE LA BICHE »... « TROIS P'TITS COQUELICOTS »... « LIGNES DE FUITE »... « LE MARIAGE D'ARLEQUIN »...

Marie-Françoise « LIGNES DE FUITE » ? Ça leur a pas plu ? Odile, la SDF, Kavichy, le vieux facho, Samy, le poète, Marco, le super-pote qui doit le suivre au bout du Monde et les autres, tous les autres, Cassy, la belle Cassy, qui repeint les murs gris de la Cité de toutes les couleurs ? Ça leur a pas plu ?

M. Terreneuve Faut même croire que ça ne plaît à personne puisque cette pièce n'a jamais été jouée. Par personne. Nulle part ! Enfin, à ce que j'en sais... Et ce n'est pourtant pas les troupes avec des ados qui manquent !

Marie-Françoise « TROIS P'TITS COQUELICOTS », j'ai beaucoup aimé aussi... Deux beaux personnages de femmes. Chais pas laquelle j'aurais préféré jouer...

M. Terreneuve Les deux, peut-être... Avec un bon metteur en scène... En tout cas, Marie-Hélène, sans aucun doute !

Marie-Françoise La pauvre... Les lettres déchirantes qu'elle écrit à sa Maman... La pauvre fille... On a tellement envie de l'aimer....

M. Terreneuve C'est ce que fait si bien Bûchette... Trop tard, hélas...

Marie-Françoise Ça vous est venu comment, l'idée de cette histoire ?

M. Terreneuve La vie, Marie-Françoise, la vie... A force d'en voir et d'en entendre... Après, il n'y a plus qu'à....

Marie-Françoise On dirait que vous aimez vos personnages... ça se sent... la façon de les faire parler...

M. Terreneuve Je les aime, ma belle, je les aime..... Je les retrouve comme on retrouve des amis... Vivants pour moi... vivants, pour moi.... Parce que pour le Monde, pour qui je les ai pourtant fait surgir, à qui je les offrais, fraternellement, ils n'ont quasiment jamais eu d'existence. Des Zombies, comme leur créateur... Des morts-vivants, eux aussi... tous autant qu'ils sont.... De l'encre sans vie sur du papier mort.

Marie-Françoise AH ! Monsieur Julien, s'il vous plait, Monsieur Julien...

M. Terreneuve Excusez-moi, ma petite... Cela est si douloureux... si triste... si ...

Marie-Françoise ...si... si injuste, je l'sais bien Monsieur Julien... Je l'sais bien...

-31-

M. Terreneuve Comme une eau noire, âcre, envahissante, sournoise. Inéluctable. Irréversible. L'Homme est un animal de conviction, de proposition, de construction, de combat. Le combat d'un homme pour ce qu'il offre en richesse au Monde est son honneur, sa dignité. Tout humain doit pouvoir poser sa pierre à la construction de la maison commune. Quand ma pierre et ta pierre se ressemblent comme deux gouttes d'espoir en des jours bleus, pourquoi, pourquoi ma pierre ne pourrait côtoyer la tienne, pourquoi la mienne ne saurait trouver sa place de force et de cohésion dans la structure de l'édifice ? Pourquoi ?

Quand, rangée après rangée, se haussent les murs jusqu'au vertige des nuées, quand la fête bat son plein de ceux qui ont déposé de leurs mains leur offrande de granit, quand le vin de la fraternité unit dans l'allégresse le peuple des maçons et des charpentiers, qu'est-ce que je deviens, moi, avec ma pierre reniée et que j'avais pourtant savamment et amoureuxment taillée ? Que deviennent-ils, tous ceux que l'on a éconduits au-delà du chantier, avec les chiens et les maraudeurs ?

Quand dix fois, cent fois, mille fois, l'homme s'est heurté au refus des contremaitres et de leurs sbires, quand dix fois, cent fois, mille fois, il s'est vu repoussé à l'embourbement des fossés d'indignité, l'homme, abasourdi de détresse et de désespoir, hagard, se tient longtemps debout, sous la pluie d'orage, les bras ballants, le regard happé encore par la vision de cette construction qui se fait sans lui.

Et tandis que les treuils élèvent au ciel de lourdes et géométriques pierres taillées jaunes ou roses, tandis qu'on les jointe de mortier clair et solidarise d'agrafes d'acier bleu, le petit homme sent monter en lui le fleuve noir des eaux croupies de la mort. Fleuve lent, lourd, grumeleux, chargé d'excréments insidieux, de restes décomposés d'utopies et de rêves mort-nés. L'eau noire, âcre, submerge jusqu'à l'asphyxie cet homme indésiré. Le poison des eaux noires dilue jour après jour les liens d'appartenance.

Rien ne rattache plus cet être à la vie commune. Rien ne rattache plus ce rejeté à l'acte de vie dans la Fraternité humaine. Et cette douleur de l'exil, cette plaie vive du reniement, cette injuste et inexplicable amputation, cet arrachement au corps social, le petit homme, dont on a refusé la pierre, les vivra comme une nouvelle identité. Il n'est plus Homme, il est douleur. Il n'est plus Homme parmi les Hommes, il est plaie ouverte à la face du Monde. A la face de LEUR Monde.

Et c'en est bien fini pour lui du rire clair des enfants qui jouent, des regards malicieux qui tricotent à mailles multicolores des souvenirs indélébiles, c'en est bien fini des projets de maison grand-ouverte aux vents de soleil blond et d'amitiés vagabondes. C'en est bien fini.

Je suis la pierre refusée.

Je suis la pierre qui n'a pas eu sa place dans le dessin des architectes.

Je suis la pierre abandonnée vive à la boue du chemin.

Car l'homme et sa pierre ne font qu'un.

Il n'est pas de pierre taillée sans les mains de l'homme. Sans l'amour de l'homme.

L'homme ne peut être pris sans son offrande de pierre ciselée.

Car l'homme et sa pierre ne font qu'un.

Qui refuse la pierre de l'homme dénie à l'homme son Humanité.

-32-

Chœur « RAS LES COUETTES ». Pièce pour jeunes ados. Monsieur Constantin, l'animateur de l'Atelier Théâtre, au début de l'histoire.

Constantin *Mais vous êtes toutes folles, aujourd'hui ! Pourquoi veux-tu que je t'apprenne à pleurer ? Vous n'avez pas assez de vos petits malheurs de jeunes filles dans la vie de tous les jours ? On est là pour s'amuser, pour distraire les gens, leur donner du plaisir !*

Mais bon Dieu de bon Dieu ! Ça pleure partout dans ce monde maudit. On ne voit que ça, du sang et des larmes ! Du malheur et encore du malheur ! Vous croyez vraiment que notre public vient dans ce lieu sympathique et convivial pour voir pleurer des petites filles sur scène ? Il veut rire, le public, il veut se distraire, oublier la rudesse de la vie du dehors. C'est ça qui fait la grandeur de notre métier.

Chœur « RAS LES COUETTES ». Monsieur Constantin, dernière scène.

Constantin *Excusez-moi, les enfants, excusez-moi, cher public, mais il s'est passé quelque chose ce soir. Je viens de le comprendre.*

Dans le fond, malgré, comment dirai-je, l'empirisme de leur démarche, je crois que ce sont ces jeunes personnes qui ont raison.

Voyez-vous, mes petites, avant d'être accueilli dans votre beau pays, j'ai vécu, si on peut dire, dans un monde où les portes qui se ferment ne se rouvrent jamais. J'étais là-bas le papa de deux gamines à peine hautes comme ça.

Elles m'ont vu partir entre les hommes en noir. Il y a si longtemps, si longtemps... Peut-être m'ont-elles oublié ? Sont-elles encore vivantes ?

Quand je suis arrivé ici, qu'on m'a confié la charge d'enseigner l'art du théâtre à des jeunes gens et jeunes filles pleins de vie et d'enthousiasme, je me suis efforcé d'éviter toute espèce de nostalgie, tout sentiment de haine dans le choix de nos textes. J'ai voulu pour eux repeindre en rose les tentures, les rideaux. J'avais si peur de transmettre mon malheur comme une maladie contagieuse...

Mais je dois reconnaître que ce soir, à travers ces quelques exercices auxquels vous vous êtes livrées, vous avez su diffuser dans tous les cœurs la ferveur de votre engagement théâtral, la force de vos jeunes convictions, de vos révoltes, de vos sentiments de jeunes filles d'aujourd'hui. Vous nous avez émus, profondément, des personnes ont pleuré des larmes qu'elles ne regretteront pas, de ces larmes qui nous rassurent sur la beauté de l'âme humaine.

Bien sûr, il existe entre certaines d'entre vous des petites tensions, des incompréhensions. Mais si on se mettait désormais à travailler sans œillères, sans tabous, dans la franchise, dans la confiance, tout cela disparaîtrait, je le crois, comme le givre au soleil du printemps.

Finalement, ce soir, je crois que nous pouvons être heureux de ne pas avoir joué notre spectacle. Veuillez nous excuser, Monsieur de la Fontaine !

Qu'on découpe les tartes ! Qu'on débouche les bouteilles !

Chœur « COL DE LA BICHE » Armandine, une des jeunes résidentes de la « Pension des Quat' Soleils » est paumée en pleine nuit dans la montagne.

Armandine *Mais pourquoi y'a jamais rien qui marche? Qu'est-ce que je leur ai fait, merde? Y'a un chemin, c'est toujours tout droit, t'as qu'à le suivre, y'a des centaines de gens qui le prennent tous les ans, tu montes le chemin, Hop! t'es en haut de la montagne; tu le descends, tu passes le pont de la rivière, tu continues, Hop! tu arrives à la route! C'est pas sorcier! Des centaines de gens y font ça, les yeux fermés et moi, pace que c'est moi, j' me retrouve au milieu des sangliers, dans les ronces, au pied de la montagne avec la rivière, ça oui, mais que tu la vois même pas, juste quand t'as mis les pieds dedans, mais y'a plus de pont, y'a plus de route, rien... J'ai les pieds trempés, chuis griffée de partout, chuis gelée, je crève de faim, j' peux même pas fumer une clope, chuis là, comme une conne, paumée au milieu de leur montagne. Et tout ça pourquoi? Pace que j'ai une mère qu'y paraît qu'elle est pas comme les autres, qu'elle m'élève pas comme y faut, qu'y z'ont décidé que je pouvais pas rester avec elle, qu'on avait pas le droit de se voir sauf quand c'est eux qui disent qu'on peut, une fois de temps en temps, quand ça les arrange à eux!*

C'est l'anniversaire de ma mère aujourd'hui. Hé! C'est l'anniversaire de ma mère! Et j'ai même pas le droit d'être avec elle, j' dois attendre le jour normal, dans deux semaines, pour la voir et je suis là, à regarder passer une étoile que j'en ai rien à faire de leur étoile!

Si ça se trouve, elle est toute seule, pour son anniversaire, toute seule, comme moi, ou alors avec son sale mec qui la pousse à faire n'importe quoi, qu'elle sait rien lui refuser..

Ça les gênait qu'on soit ensemble aujourd'hui, rien qu'aujourd'hui? C'est pas tous les jours, un anniversaire...

Qu'est-ce que j'ai faim!

Oh! La barre de chocolat de Delphine! J'l' avais oubliée!

(Elle ouvre une poche du sac à dos, en retire la friandise. Cérémonieusement, elle déchire l'enveloppe de papier qu'elle jette à terre, tient la barre verticalement, l'éclaire avec la lampe.)

Tu parles d'un gâteau d'anniversaire!

Chœur « COL DE LA BICHE » Qui sont ces gamines paumées qu'on recueille à la « Pension des Quat' Soleils » ? C'est dit dans la chanson.

Les Quat' Soleils

*Z'ont les gros yeux
Z'ont les larmouilles
Z'ont dans le cœur
D' l' amour qui s 'rouille
Z'ont des quenottes
Qui vous crabouillent
Mais c'est biscotte
S' sont tordues d' trouille*

Ref:

*Odeur de tarte, de caramel
Des grands beaux arbres, des hirondelles
T' as poussé la porte, la fenêtre*

De la pension des Quat' Soleils

*Z'étaient tout' p'tites
Tout cul qui s' mouille
T'étaient t'encore
La tite tétouille
Qu'à grands coups d' pieds
De ratatouilles
S' faisaient traiter
De casse- baisouille*

*Dans les clapiers
Dans les basses-cours
Dans la terreur
Des rats qui grouillent
Z'ont ramassé
Sur leur pov' bouille
D' la coup de pieds
D' la carambouille
Pis z'ont filé
Su' les grands routes
Trisser leur cœur
Leur jeune débrouille
Z'ont rencontré
Des fils d'arsouilles
Z'ont grivelé
A pleines patouilles*

*N'enfin brisées
N'enfin toute cuites
Sans rien d' câlins
Sans rien d' bisous
Sont t'atterries
Aux Quat' Soleils
S' refaire les pieds
Un vrai sommeil*

*Demain tout d' suite
Ou ben t'un jour
Idée sans suite
Ou pour toujours
Z'ont dans le coeur
De viv' d'amour
De bouquets d' fleurs
Et d' big bisous.*

-33-

Marie-Françoise Et celle avec le rat ! Là, j'ai été bluffée ! Ca, c'est du personnage !
Quelle gouaille, quelle...

M. Terreneuve Ah ! le rat, le « Roi des rats, le Rat des Rois ! »... Comment je l'avais
appelé, déjà ? Mince ! Ça ne me revient pas...

Marie-Françoise Croccopasti ! Le Signore Croccopasti ! Qui regarde le vieux Clock
compter ses pièces d'or dans la nuit... et qui arrive à lui en voler une ! La colère du vieux !
Quel sale type !

Chœur Croccopasti, le Rat dans la nuit, l'œil de la conscience, l'instrument de la Justice
Universelle... Il condamne le vieil avare au cœur sec à l'exil dans la fournaise et la solitude
du désert jusqu'à ce qu'il accepte de se repentir de tout le mal qu'il a fait. Avant dernière
scène du « MARIAGE D'ARLEQUIN ».

Clock N'y a-t-il plus âme qui vive, à Venise? Holà! Maître Petrolacci, Maître Guidicelli,
Dona Raphaëlla, Dona Joconda, mon bon Maître Rafino, où êtes-vous? Où êtes-vous? Où
sont vos échoppes, vos boutiques?

Une Voix Venise n'existe plus pour toi, Maître Clock... Tu habites le néant de toi-même...

Clock La nuit est glaciale sous ce ciel aux étoiles mortes! Comment me réchauffer, pas un
morceau de bois à brûler...

Une Voix Tes pièces d'or rayonnent de mille feux, Maître Clock, n'est-ce pas suffisant pour
raviver ton sang glacé?

Clock Le vent chargé d'un sable cinglant me recouvre d'une croute de brique rouge, j'ai
peine à respirer...

Une Voix Cela ne te change guère, Maître Clock, n'étais-tu pas déjà une statue de sel aride?

Clock Le soleil implacable me frappe sans pitié et me couche comme mort au sein de la
fournaise...

Une Voix Abrite-toi à ta propre ombre, Maître Clock, puisque tu renies la fraîche
compagnie des hommes.

Clock Je n'ose mettre pied à terre! Ça grouille là-dessous de scorpions et de serpents!

Une Voix Ne crains rien, Maître Clock, ces pauvres bêtes n'ont aucune envie de
s'empoisonner en te mordant la cheville! Et puis, n'as-tu pas tué plus d'hommes qu'eux tous
réunis?

Clock Pas une oasis, pas une goutte d'eau...

Une Voix Que ne fais-tu ruisseler sur ta peau et sur ta langue la cascade de tes pièces d'or,
Maître Clock! Voilà qui te rafraîchirait!

Clock Les voix des hommes me manquent tant!

Une Voix *Il est une face de Prince ou de Duc sur chacune de tes pièces d'or, Maître Clock! Adresse-toi à eux, peut-être te répondront-ils...*

Clock *...et les chants des femmes et les rires des enfants!*

Une Voix *Quel beau chant à ton oreille, souviens-toi, Maître Clock, que celui de tes pièces dans le ventre repus de ton coffre!*

Clock *Et l'arbre dans la cour de ma maison, et les jeunes oisillons...*

Une Voix *Que sont ces babioles à côté du trésor qui te reste?*

Clock *Je meurs de ce silence! Qu'êtes-vous devenues, folles farandoles, commedia, jongleries de saltimbanques rieurs?*

Une Voix *Tu délirés, Maître Clock! Te souviens-tu avoir jamais ouvert ta porte et offert quelque collation à ces « parasites », à ces « fainéants », à ces « voleurs de poules », comme tu le disais avec tant de hargne et de mépris?*

Clock *Que faire... que faire, pour sortir de cet enfer? Je vois... Je vois ... là-haut ... se consumer la dernière braise de mon âme pure d'enfant... Le rat avait raison... Je la reconnais... Si ténue, si faible, si balbutiante... mais elle, c'est bien elle... et je veux... je veux la rejoindre... m'en imprégner tout entier... tout entier... Je suis fatigué... fatigué... Comment faire... Comment faire? Toutes ces masses noires qui m'en séparent... et qui m'effraient... Qu'on m'aide, par pitié! Qu'on m'aide! Que dois-je faire? Que dois-je faire...*

Les Voix *(s'enchaînant) ...demande pardon, Maître Clock... implore pardon... de tout ton coeur...demande pardon...sincèrement, sans arrière pensée... demande pardon... (cette litanie se poursuit en fond pendant le monologue de Clock)*

Clock *Pardon... du fond du cœur, pardon... je me repens... pour tout... pour tout... pour toute cette vie de ladrerie... d'égoïsme... de froideur d'âme... pour le malheur que j'ai semé sur mon chemin... pour les vies que j'ai brisées... Pardon, Maître Falatio, pardon, Caferlacci, pardon, Maître Capozzi, pour ta femme et tes petits, pardon, Esméralda, pour ce que j'ai fait de ta vie, pardon, Maître Rafino, pardon, Capuccinetta, pour le désespoir où je vous ai plongés... Pardon! Pardon!*

Je ne mérite pas votre pitié, je suis indigne de votre générosité, je le sais, je le reconnais. Je vous ai fait tant de tord, tant de mal... Mais je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi retrouver mon étoile, laissez-moi revenir parmi vous, laissez-moi refouler du pied le pavé de Venise... Accordez-moi la chance de devenir un homme bon au sein de la famille! Je vous en prie, je vous en supplie!

Marie-Françoise *Que j'aimerais voir un jour cette scène ! Pour des comédiens, c'est pain béni !*

M. Terreneuve *Vous savez ce qui vous reste à faire, Madame la « Théâtréuse »...*

-34-

M. Terreneuve Tout le monde a le droit d'être fatigué de la vie ! C'est même sain, de se sentir fatigué de la marche de ce Monde, de cette société !

Marie-Françoise C'est pas une raison pour assassiner un enfant ! Vous vous rendez compte du geste de votre aviateur ? C'est monstrueux !

M. Terreneuve Mais c'est un Conte... c'est symbolique ! Je ne tue pas un enfant... Je mets l'humanité en face de ce qu'elle a de monstrueux, justement, et de désespérant...

Marie-Françoise Enfin, chuis pas débile ! Je sais lire, quand-même ! C'est clair, c'est qui s'inscrit dans cette scène : l'enfant joue avec un mouton, un jeu d'enfant qui tourne mal, pour le mouton, d'accord... et l'adulte, au lieu de faire la leçon au petit, d'expliquer, chais pas, moi, qu'il n'est pas bien de faire du mal aux animaux, qu'ils souffrent comme nous, qu'on peut s'amuser gentiment... sans faire du mal... même à une bête... vot' type, l'aviateur, là, y le condamne à mort, lui fait creuser sa tombe et... à coups de pelle... à coups de pelle ! Sur la tête ! C'est pas monstrueux, ça ? Comment vous appelez ça, vous ? C'est pas un meurtre ? Comment on peut écrire des choses pareilles ? Même symboliques, comme vous dites si bien...

M. Terreneuve Vous êtes vraiment comme ces milliers d'incultes qui sortent des écoles de la République et à qui on n'a jamais appris que derrière les mots, il y avait des concepts ! Des concepts !

Marie-Françoise Merci pour mon inculture ! Chuis p't'et' inculte, vu qu'j'ai qu'un Bac plus deux, mais chais quand-même lire un texte !

M. Terreneuve La preuve que non ! Vous lisez mon Conte, je dis bien mon Conte ! Pas un fait divers dans le journal ! Vous lisez mon Conte et vous me balancez à la figure « -Vous êtes un monstre, vous appelez à la peine de mort les enfants qui ont fait une grosse bêtise ! ». Je crois rêver ! On ne vous a pas appris à extrapoler, à décrypter le sens réel des mots ? Vous avez entendu parler d'une image, d'une métaphore ? Mais peut-être faut-il aller à BAC plus quinze pour émerger un peu du premier degré...

Marie-Françoise Chuis complètement analphabète, alors ! Ou bien j'ai dû fumer la moquette avant d'ouvrir le livre ! Vous voulez que j'vous lise le passage ? On verra bien si j'ai rêvé...

M. Terreneuve Je dis pas que vous avez rêvé, je dis que vous ne savez pas lire un texte dans son essence ! Dans sa signification symbolique ! Tenez, une question toute simple... Qui croyez-vous que l'homme à l'avion détruit dans son geste ?

Marie-Françoise Ben, le petit garçon, tiens... Pour le punir d'avoir fait du mal au mouton !

M. Terreneuve Ah ! Parce que d'après vous, ça paraît logique de punir quelqu'un en le tuant ! La mort comme punition ultime ! Ça ne tient pas debout ! Une fois tué, vous n'êtes pas puni, vous êtes mort ! Punir, c'est poser un acte symbolique qui pousse le contrevenant à la Loi commune à réfléchir à l'asociabilité d'une action qui ne peut être tolérée par le groupe. Donc, si l'aviateur tue l'enfant, ce ne peut être un simple enfant à qui il veut signifier la gravité de son geste ! Je reviens donc à ma question : Qui l'aviateur a-t-il voulu supprimer ?

Marie-Françoise Ben, chais pas... Je sais plus, moi... Lui-même... l'enfant qu'il a été... Peut-être qu'y s'revoit enfant en train de... de... chais pas, moi... Peut-être qu'il a honte de quelque-chose qu'il a fait, y a longtemps... C'est... C'est plus « symbolique », ça, Monsieur TERRENEUVE, comme explication ? C'est moins « ras-les pâquerettes »...

M. Terreneuve Bon, disons que... c'est encore bien terre-à-terre... Détachez-vous de la matérialité... Effacez de votre tête que ce sont de vrais personnages... Ce sont des symboles ! Que représente l'enfant, partout dans le monde, pour tous les humains ? Si on répond déjà à cette question, le plus dur du chemin est fait ! Hein ? Alors, l'enfant, ça représente quoi ?

Marie-Françoise Ben, ça représente... la famille... une nouvelle génération... l'amour entre un homme et une femme... la raison d'être du couple... des projets... des... des... On est pas éternel, c'est eux qui reprennent le flambeau... C'est un peu ça, non ?

M. Terreneuve Et si je vous parle, moi, de l'Innocence primordiale, de l'absolue beauté de l'Univers dans sa dimension spirituelle, d'une humanité qu'aucune idée malsaine n'aurait jamais effleurée, les yeux en permanence scintillants du bonheur de la découverte du Monde, l'humain dans son état initial de bonté, de tendresse, d'émotivité sans entraves, sans retenue... la curiosité, la soif de tout voir, de tout apprendre, de tout savoir, le projet de construire du beau !

Vous me suivez, là...

Marie-Françoise Oui, enfin, ça, c'est bon quand y sont bébés, pasqu'après, quand y z'ont compris comment ça marche...

M. Terreneuve Et pourtant, la société des hommes, qui n'est jamais que le fruit du mûrissement de ces millions et millions de cœurs purs, la société des hommes se présente à la face de l'Univers comme l'enfer vrombissant de toutes les crapuleries, de toutes les ignominies, de tous les égoïsmes, de toutes les lâchetés, de toutes les infamies. Dont sont seuls capables les Humains. Il n'est pas un animal au monde qui...

Marie-Françoise Et c'est peut-être une raison pour...

M. Terreneuve Et qui est l'homme, dans ce Conte, Marie-Françoise, que représente l'« Homme à l'avion », selon vous ?

Marie-Françoise L'adulte... l'homme ou la femme qui se retourne sur ses pas... qui ne reconnaît pas l'enfant qu'il a été... qui ne croit plus à l'innocence... qui se rend compte de sa naïveté... plein de choses comme ça, qui font mal quand...

M. Terreneuve L'Aviateur, l'homme qui rejoint les autres hommes par delà les obstacles, qui fait le lien, fraternel, d'un horizon à l'autre, l'homme qui permet aux mots de toutes les langues de se mélanger, de se tisser, c'est la Conscience Universelle, celle-là même qui doit inonder de sa Musique multicolore l'entièreté de la matière et des espaces.

Le geste désespéré de l'Aviateur du Conte, c'est la révélation incontournable, insupportable, que la quête d'un Monde radieux d'Amour et de Fraternité passe par l'accomplissement des pires horreurs pour cause d'incarnation dans une humanité barbare.

Le geste de l'Aviateur, c'est un instant de doute profond. Quand l'Espoir de Beauté Universelle se heurte et se fracasse à la sauvagerie de l'être qui a pourtant mission de l'incarner.

Le geste de l'Aviateur du Conte, quand il tue l'enfant, quand il se donne lui-même la mort, c'est le constat qu'il est porteur, dans son Humanité, et malgré tout l'amour qu'il porte à la VIE, d'une infirmité irrémédiable qui empêchera à jamais l'écriture de la grande Symphonie.

Le geste de l'Aviateur du Conte, c'est l'Humain effondré qui a honte de sa propre Humanité. C'est l'Humanité, lucide enfin, qui se rend compte avec désespoir qu'elle est dans l'incapacité de porter à son terme paroxysmique le grand espoir de Paix Universelle.

Le geste de l'Aviateur du Conte, c'est le rejet d'une Humanité éternellement génératrice de violence, d'injustice et de crimes.

C'est ainsi que je vois le Monde, c'est ainsi que je le ressens, c'est de cela que je souffre depuis ma plus tendre enfance. Et je veux dire ces visions d'Apocalypse, et les mots qui me viennent, je les veux laisser en témoignage de mon éphémère et douloureuse traversée de l'aventure de la Vie. Il faut que ces mots soient dits !

On ne peut pas m'empêcher de souffrir à la vue du spectacle de la société des hommes.

On n'a pas le droit de m'interdire de me porter témoin.

On n'a pas le droit de jeter ma parole dans le gouffre noir et assassin de l'inexistence.

Marie-Françoise Mais... vous n'avez pas le droit ! On peut pas regarder les choses comme ça... avec ces yeux- là... Les dire avec ces mots-là ! C'est pas vrai, ce que vous dites, Monsieur Julien, c'est pas vrai !

La vie est belle ! La vie est belle !

M. Terreneuve On peut penser ce qu'on veut de ma vision du Monde, on peut la critiquer, la jeter en pâture aux hurlements effarouchés des bonnes consciences émasculées, mais on n'a pas le droit de lui interdire l'envergure de la PAROLE !

Est-ce que je vous empêche, moi, d'écrire que la vie est belle ?

Est-ce que je vous en empêche ? Alors-même que ces mots véhiculent une ineptie, un mensonge ! Que c'est une insulte à toute la misère qui pourrit la vie des peuples depuis la nuit des temps !

La vie est belle !

La vie est belle !

La vie est belle !

Exclus de toutes sortes

Traine-savates

Traine-misère

Rongeurs de pain sec

Buveurs de flaques

Femmes maudites
Femmes percluses
Du poids des tâches
Et des humiliations !
Esclaves en vos solitudes blessées
Enfants mis à la chaîne
Dressés à l'égorgeage
Sachez que la vie est belle !
Que la vie est belle !
Sachez-le, imbéciles aveugles,
Heureux ignorants de votre bonheur !

Marie-Françoise On peut pas passer sa vie à regarder que c'qui tourne de travers, c'qui est moche, c'qui pourrit le Monde !

C'est inhumain, c'est insupportable !

Et ça servirait à quoi, je vous l'demande, de passer son temps à pleurer sur les conneries qui s'passent partout alors qu'on y peut rien ! Vous m'entendez ? On y peut rien !

Même si j'voudrais que les guerres s'arrêtent, qu'on partage mieux les richesses et qu'y ait plus de gosses qui travaillent au lieu d'aller à l'école, vous croyez qu'ça changerait quelque-chose ?

C'est pas moi qui peux changer tout ça.

Moi, chuis là, en France, avec ma famille, mon boulot, mes « cas soc' adorés » et j'fais c'que j'peux pour qu'ça aille au mieux pour tout l'monde. Dans la mesure de mes moyens.

Oui, j'trouve que ma fille est une super petite, qu'mon homme est tout c'que j'pouvais espérer, oui, chuis heureuse dans ma vie et dans mon boulot. Oui, j'aime les gens, leurs plaisirs simples, les sorties au cinoche, les courses du samedi avec les gosses qui veulent tout c'qu'ils voient et qui hurlent quand on leur refuse un jeu ou un paquet d'bonbons, oui, j'aime les jeux débiles à la télé, dépenser des sous pour un tube de rouge ou des chaussures que j'mettrai qu'une fois ou deux, oui, j'rigole comme une conne en écoutant les histoires de blondes d'mon beau-frère - qu'il est nul, le pauvre !- oui, j'aime danser, me tortiller des soirées entières devant des mecs qui bavent comme des malades et qui prennent leur air le plus branchouille en croyant qu'on va leur tomber toute cuite dans leur plumard ! Oui, j'aime la vie, j'aime être avec les gens, j'aime me sentir vivre !

Même vous, j'vous aime bien, malgré votre regard tordu qui voit tout d'travers et qui refuse de reconnaître le soleil en plein jour !

Oui, j'trouve le Monde merveilleux ! Vous entendez ? Merveilleux !

Vous savez, on a pas beaucoup d'sous avec mon mari, mais pour faire plaisir à la p'tite, et nous, pour nous faire de jolis souvenirs pour plus tard, on a voyagé deux fois ! Deux vrais voyages. Une fois, on a été au Canada et une autre fois en Italie.

J'en ai encore des frissons, quand j'en parle ! On a vu des endroits magnifiques, des villes, des monuments... On a rencontré des gens qu'on oubliera jamais ! On avait pas assez d'yeux pour regarder tout c'qu'y a à voir ! Et on a pris l'avion ! Oui, cet avion qui pollue à tour de bras et qui est une invention diabolique ! Et j'ai pas honte d'avoir baladé mon cul dans les airs et d'avoir gaspillé des tonnes de kérosène pour vivre ça avec ma fille et son père. Je refuse de m'sentir coupable de c'bonheur-là ! De c'bonheur égoïste de privilégiée et d'inconsciente !

Vous savez pas c'que c'est, l'bonheur, c'est pour ça qu'vous l'voyez pas ! C'est pour ça qu'vous l'refusez !

Qu'vous l'niez même quand y brille de tous ses feux juste à côté de vous !

M. Terreneuve Vous ne savez pas ce que vous dites ! Vous changez d'avis d'un jour sur l'autre !

La dernière fois, vous adoriez mes pièces de théâtre, mes personnages pleins de vie et de révolte ! Vous n'allez pas me dire le contraire ?

Marie-Françoise C'est pas vos personnages attachants, que j'vous reproche, c'est pas les histoires qu'vous leur faites vivre et qui sont émouvantes, prenantes, j'reviens pas sur c'que j'ai dit. C'qui passe pas, c'qui me choque dans vos écrits, c'est votre façon de présenter l'humanité, dans son ensemble, comme quelque-chose de sale, de monstrueux, de qui on peut rien attendre de bien, qui est bonne qu'à pourrir et détruire tout c'qu'elle touche !

Moi, quand j'lis c'que vous pensez d'l'humanité, j'm'sens minable, mauvaise, responsable de tout un tas de crimes, d'horreurs...

Et c'est pas vrai ! C'est pas juste ! La plupart des gens sont des gens biens ! Des braves gens. Qui cherchent qu'à vivre tranquille, heureux, avec leurs parents, leurs proches...

Comme moi avec ... avec... Comme tout l'monde... Comme tout l'monde...

M. Terreneuve Je suis désolé de gâcher votre vision ensoleillée de votre vie, avec mes mots d'aigri...

J'ai le malheur, voyez-vous, Marie-Françoise, de voir au-delà de l'apparence simple des choses. Je sais de quelle glaise est pétri le troupeau et quels sons barbares émettent les trompes des cohortes pour émietter les piliers du Temple.

Je vis dans le désespoir de celui qui voit. Pouvez-vous comprendre cela ?

Mais cela ne m'empêche pas d'être ébloui au spectacle reconfortant des belles gens, quand il m'est donné d'en rencontrer, de pleurer au sourire d'un enfant, à la main tendue qui tisse dans ce geste les liens d'or de vraie Humanité.

Et je suis heureux, je vous jure, je suis heureux de votre bonheur, et j'aime vos yeux quand vous parlez avec tant de tendresse de votre enfant.

Je vous envie même de connaître l'eau de cette source-là !

Si vous saviez comme je vous envie !

Mais moi, je suis coincé au fond de l'ornière de la lucidité brute. C'est comme une blessure inguérissable, chaque atteinte ouvre davantage les chairs, il n'est pas d'onguent, de soulagement, même momentané. Les bonheurs innocemment étalés me font souffrir plus encore que les peines les plus insoutenables car ils voilent aux cœurs des gens heureux la vérité noire du Monde. Je vis avec ma charge d'écœurement et de nausées, mes yeux éternellement souillés d'images insoutenables.

Et voilà que les mots que je sais, que je veux en dire, me sont renforcés dans la gorge par votre société d'éberlués qui a décidé de qui peut parler et de qui doit se contenter de boire la parole des élus et des estampillés.

Et l'on m'enferme tel un veau promis à l'abattoir dans quatre murs de plâtre.... Et l'on m'enferme dans ce caveau comme un fou dans sa camisole et sa malédiction ! Et les mots que hurlent mes yeux, que hurle mon âme ouverte en deux... ouverte en deux, vous m'entendez ! s'abîment, s'écoulent sous mes pieds en flaques de désolation.

Et rien ne sort, rien n'est audible à l'extérieur de ce que dit cet homme !

Les murs sont capitonnés ! Capitonnés !
Entendez-moi !
Ecoutez-moi !
Ecoutez-moi !
J'ai quelque-chose à dire !
Quelque-chose d'important !
D'urgent ! D'URGENT A DIRE !
Laissez-moi parler !
Laissez-moi parler !

-35-

Chœur « COMME UN GOÛT DE CENDRE AU REVEIL ». Extraits.

*... Elle
qui s'offre
qui s'étale
qui s'exhibe
impudemment
mais innocemment
c'est certain
au regard du monde,
lumineuse
belle, oui,
belle
et légère,
parée
de deux paires
irisées
frissonnantes
ravissantes
d'ailes
de libellule.
Deux paires d'ailes
dont la tiédeur
transparente et
palpitante
se rit de
l'épaisseur
du bocal
et irrite
les X dimensions
de l'univers
de flammèches
multicolores.*

*t voilà
que l'humaine
échauffée aux rayons
des lumières crues
délie
lentement
ses bras pliés qui
cachaient sa poitrine,
les élève*

*par-dessus ses épaules
dans l'avalanche
d'une chevelure
elle aussi
apparue
dans la nuit,
les mains
fines
aux doigts écartés
se vautrent à
la soie légère des
ailes vaporeuses.
Elle renverse
doucement
sa tête en arrière
et suit
d'un regard
chaviré
de douceur et
de plaisir
la danse envoûtante
de ses doigts
au voile vivant
et tellement sensible
de ses ailes miraculeuses.
Tout son être ne
semble plus qu'une
longue et chaude
ondulation de bonheur.*

*De mon regard
j'essaie d'accrocher le
regard de Elle
de l'alerter et
un court instant
nos yeux se baignent
au miroitement
de ceux de l'autre,
je tends le cou pour
lui désigner au loin
les vendangeurs
mais juste elle sourit
-à moi, à elle ?-
et, jetant la
tête en arrière
reprend ses cajolations*

*emplissant entièrement son bocal
de l'étirement de
ses membres
si fins
de l'ondulation
moutonnante de
ses cheveux
du vibrillonnement aérien de
ses ailes.*

*Serait-il moins bien tenu
moins surveillé
moins ordonné
moins purifié
un tant soit peu
enraciné encore
aux errances bouillonnantes
de ses origines,
le monde s'embraserait
à ce spectacle-là
dans des feux
infernaux !*

*Elle
joue de ses ailes
comme d'une harpe.
Quelques notes pointues
Scintillantes
tentent timidement
de traverser
le verre de son bocal,
l'univers semble
frémir insensiblement,
j'en jurerais,
à l'âme vive
de ce diapason
cristallin ;
un instant infime
le silence de plomb
qui écrase
toutes choses
de sa masse
depuis des temps et
des temps
semble céder le pas ;
je sens,
-les autres aussi peut-être?-*

*qu'un soleil de musique rayonnante
se tient, là,
derrière la chape sourde
prêt à s'infiltrer
de toute sa chaleur
de toute sa vie
de toute sa puissance
par la moindre brèche ouverte.*

*Que quelques bocaux volent
en éclats
à la piqure d'une note
encore plus vive
que quelques bougies molles
s'éveillent et
surprises
émettent ne serait-ce
qu'un paillement étonné
et c'en serait fini
de la congélation
crapuleuse
du monde.*

*On se retrouverait
tous autant qu'on est
dans un brouhaha
assourdissant
rutilant, gai, clinquant
tissé n'importe comment
anarchiquement
fraternellement
librement
de tous les éclats de mots
les éclats de rires
les éclats d'amour
les éclats de vie.*

*Les mains
gantées de latex
chirurgical
ont déjà ouvert
le bocal de
Elle,
ont saisi l'être difforme
monstrueux à
leurs yeux,
arraché
d'un geste sec*

*mécanique
et dans un craquement muet
insupportable
les ailes irisées,
ont broyé le corps,
repoussé tout cela
en bouillie
au fond du flacon,
refermé hermétiquement
celui-ci
avant de le jeter
vivement
au pullulement
infecte
des charognards.*

*Mes yeux ont hurlé
mes poings rebondi
furieux
impuissants
au verre
génétique
de ma prison.*

*Alors
la main gigantesque
sanglante encore
de son intervention
prophylactique,
sans haine
sans état d'âme,
professionnellement,
d'une chiquenaude
d'une pichenette machinale
légère
presque désinvolte
envoie valser
mon sort
au fond
du monde.*

*Je n'ai que le temps
de voir monter à moi
dans un tourbillon vertigineux
la grouillitude
que je redoutais tant,
les yeux enflammés et rieurs*

*les dents rouges
baveuses
écumantes
de la
Perfection
en passe
d'aboutir.*

-36-

Marie-Françoise L'anniversaire d'la petite... J'ai cru que...
J'ai pensé qu'il m'avait tendu la perche...

Mme Gilberte Il n'y a pas de perche tendue ou pas ! Le règlement, le comportement professionnel....

Marie-Françoise Justement ! Justement !
J'avais pas envie d'vous entendre dire ça ! J'ai voulu donner une chance à la vie !

Mme Gilberte C'est réussi, vous en conviendrez !

Marie-Françoise Qu'est-ce vous attendez ? Que j'reconnaisse qu'ça a foiré ? Qu'j'ai pas assuré ? Je reconnais, je reconnais !
Tout est parti en vrille, chais même pas vraiment c'qui s'est passé ! Mais y avait rien pour qu'ça finisse comme ça... rien de visible !
Ça d'vait être une super-journée... familiale... familiale ! Comme y en a des millions ce jour-là qui ont passé une super-journée familiale !
Qui aurait pu imaginer ?

Mme Gilberte C'est bien pourquoi il y a des règlements et des méthodologies dans notre métier, ma petite Marie-Françoise ! Nous ne travaillons pas avec des gens « normaux » comme il y en a des millions, et vous êtes sensée le savoir, mais avec des cas particuliers ! Des individus qui ne se comportent pas normalement dans des situations pourtant normales ! Nous sommes des professionnels, Marie-Françoise, y compris le dimanche, y compris les jours d'anniversaire !
La règle s'applique à chaque instant !
Et vous l'avez oublié !

Marie-Françoise J'ai rien oublié du tout, Madame GILBERTE, j'aime mon métier et j'le connais ! J'ai juste voulu, humainement, donner une chance, ouvrir, peut-être, une porte à cet homme...
Et ça m'a échappé... ça m'a échappé !

Mme Gilberte Nous travaillons en équipe, Marie-Françoise, je vous le rappelle. Les initiatives personnelles de cette envergure ne sont pas envisageables ! Elles sont même interdites ! C'est une faute grave, ce que vous avez fait là !

Marie-Françoise Oui, j'ai eu tort ! Oui, c'est une faute grave ! Très grave, très très grave ! Impardonnable !
Vous allez demander ma tête ? Me faire virer ? Me faire interdire d'exercer ?
C'est évidemment plus facile de rester dans les clous, d'accomplir son petit train-train normalisé... d'laisser un homme se décomposer dans son trou social...

Mme Gilberte A l'heure qu'il est, il se décompose peut-être dans un trou tout court !

Marie-Françoise Par ma faute ! Par ma seule faute ! Par mon manque de professionnalisme ! Ne craignez rien, vous risquez pas d'être mise en cause, Madame GILBERTE, on risque pas d'vous accuser d'avoir pris des risques avec le règlement ! Plutôt l'inhumanité qu'la prise de risques !

Mme Gilberte Je vous arrête tout de suite avant que vous ne dépassiez les limites ! N'oubliez pas à qui vous vous adressez ! J'exige de vous un rapport circonstancié, rigoureux, et en évitant de vous laisser submerger par vos émotions. Que je peux comprendre, par ailleurs. Alors reprenez votre respiration... Et commencez par le début. Vous me disiez qu'il vous avait tendu une perche. Expliquez-vous.

Marie-Françoise Il savait que samedi, c'était l'anniversaire d'Amandine... Dix ans... j'lui avais dit, comme ça, sans penser que... Bien sûr, j'aurai pas dû... Ca leur fait du bien, souvent, les petites confidences, ça leur donne le sentiment d'exister... un peu... on fait toutes ça... C'est pas bien ?

Mme Gilberte Passons. Et alors ?

Marie-Françoise Alors, dans la semaine, mardi ou mercredi, chais plus, y m'a tendu un d'ses petits livres... vous savez, ses livres qu'il avait écrits dans l'temps et qu'y fabriquait lui-même...

Mme Gilberte Oui oui, les fameux livres que vous êtes allée dénicher je ne sais où et que vous lui avez remis ! Déjà, là, c'était quand-même limite ! Je ne vois pas de quel droit...

Marie-Françoise Mais c'était les siens ! C'est son travail de toute une partie d'sa vie...

Mme Gilberte Bon ! On ne va pas revenir là-dessus, vous savez ce que j'en pense ! Donc, il vous tend un livre. Pour l'offrir en cadeau d'anniversaire à votre fille, je présume ?

Marie-Françoise Ben, oui... exactement... Un livre de pièces de théâtre, pour enfants... Très joli, vous savez, avec des illustrations qu'il avait fait aussi... « -Tenez, Marie-Françoise... Je serais heureux si vous acceptiez d'offrir ce petit cadeau à votre petite, pour son anniversaire... Je pense que ça lui fera plaisir... C'est de son âge, vous savez... Vous vous rappelez, l'histoire du « singe », et celle des enfants de l'atelier théâtre qui... »
« -Je me rappelle, j'lui ai répondu, moi aussi, chuis sûre qu'elle appréciera beaucoup votre cadeau ! Merci, Monsieur Julien, merci pour elle. Et pour moi ! »
Et j'lui ai fait un gros bisou sur la joue...

Mme Gilberte Et, évidemment, vous vous êtes dit...

Marie-Françoise Je vous en prie, madame GILBERTE, je vous en prie. Ne pensez pas pour moi, s'il vous plaît... C'et pas si simple... y a rien d'évident... Comme j'vous l'avais dit y a quelques semaines, y se renfermait à nouveau sur lui, pas autant qu'au début, mais quand-même... Voulait plus sortir faire les courses, lisait plus le journal, les mots croisés... Il avait laissé tomber les essais de dessin, ses mélanges de mots et de couleurs... Tout ça, c'était dans un carton et il y touchait plus...J'crois qu'y s'était mis à

regarder la télé, mais pas comme les autres, sans la voir...sans... J'me répète, mais c'est peut-être important... C'est p't'et' là qu'on a pas su... enfin que...

Mme Gilberte Oui, enfin, si nous nous arrêtons à tous les pets qu'ils font de travers...

Marie-Françoise Moi, j'ai toujours dit qu'on aurait dû l'faire voir par un Psy !

Mme Gilberte Un Psy ! Vous n'avez tous que ce mot-là à la bouche ! Vous savez combien ça coûte à la société, une heure de Psy ? Vous multipliez par des dizaines de milliers de cas, bonjour le trou de la Sécu !

Nous sommes justement là pour pallier cela, Marie-Françoise. Et nous avons un outil reconnu qui s'appelle le « Cadre Institutionnel » ! Pas besoin de Psy ! Un cadre, un règlement, du personnel compétent, des compliments quand c'est mérité, des sanctions quand c'est nécessaire ! On n'a rien trouvé de plus simple et de plus efficace !

Marie-Françoise Si c'était si efficace... Tout c'que j'sais, c'est qu'ça m'plaisait pas trop, et j'vous l'avais dit, vous vous rappelez ?

Mme Gilberte Bon, allez, allez...

Marie-Françoise Alors, quand il a eu ce geste, cette... cette attention pour la p'tite, son anniversaire... j'ai vraiment pensé que...

Vous comprenez, j'avais fini par penser qu'y se refermait exprès sur lui... éviter tout contact avec les autres... avec les humains... montrer qu'il en faisait plus partie... plus partie... comme si ... comme si la « Société », comme y disait,... comme si la « Société » avait gagné contre lui, contre son existence ! « -Vous avez voulu me tuer, me nier, m'occulter, et bien vous avez gagné ! Je suis mort ! Je ne vous calcule plus ! Je ne suis pas là ! Vous n'avez plus aucun pouvoir sur moi ! Sauf me donner le coup de grâce et me jeter, anonyme, dans la fosse commune ! ».

Mme Gilberte Vous n'allez pas me dire qu'il ne faut pas être tordu, non ?

Marie-Françoise C'que j'sais, c'est qu'la souffrance, ça peut « tordre » un homme, comme vous dites...

Moi, c'que j'ai cru, sincèrement, ce que j'ai cru en me disant... que tout n'était pas perdu !... c'est qu'y me ... c'est qu'y NOUS tendait la perche ! Et quand j'y repense aujourd'hui, au moment où j'vous parle, c'est qu'c'est vraiment ça... Il a tendu la main...

Qu'à un moment... chais pas comment ça s'est passé dans sa tête... peut-être que ça... mûrissait depuis un certain temps, p't'et' qu'c'est venu comme ça, comme un éclair... chais pas... mais à un moment, y s'est dit « -Si je brisais le mur ? Si j'acceptais le rayon de soleil ? Si je rebusais une goutte d'eau à la source ? Si je faisais confiance ? Au moins à elle ?... Si je me reprenais le droit de vivre ? ».

Peut-être qu'ça a été inconscient, pas quelque-chose de réfléchi... Une force venue de tout-dedans... comme le vieux volcan qui s'éveille après des milliers d'années à dormir et que tout le monde croit qu'c'est juste une colline pour les vaches, avec un p'tit lac dessus...

Peut-être que... Mais je suis sûre qu'c'était un appel ! En tout cas pas juste un geste de politesse ou d'savoir-vivre !

Il avait pas choisi n'importe quel événement ! Et pas n'importe quel livre !

Dans les deux principales histoires de ce livre, deux pièces pour jeunes acteurs, très belles, très émouvantes, des enfants, ou jeunes ados, aident un grand, un adulte, à retrouver le sens de la fraternité, pour l'un, et de la confiance, pour l'autre.

Je suis persuadée qu'Monsieur TERRENEUVE a mis dans ce présent tout c'qu'il a pu trouver en lui d'envie, de besoin, peut-être, tout simplement...

Mme Gilberte Vous auriez dû m'en parler. Me confier votre impression. Cela vous aurait...

Marie-Françoise Cela m'aurait évité de faire la plus grosse connerie d'ma vie ! Mais vu les conseils, ou les ordres, que vous m'auriez donnés, cela m'aurait empêchée d'lui donner une chance... D'lui montrer qu'il comptait pour nous, comme un ami parmi les autres, comme un membre de la famille, pourquoi pas ? D'exister pour des gens... Tout l'monde a droit à ça ! Exister... être attendu... être reconnu... Si y a pas ça, dans la vie, qu'est-ce qui reste ? A quoi on s'raccroche ?

J'pourrais pas, moi, j'pourrais pas ! J'veux même pas y penser !

Alors si on peut... Chais pas, moi... un jour comme ça... donner ce petit bonheur à quelqu'un...

Mme Gilberte Et pourquoi lui, spécialement, et pas un autre ? On n'en serait pas là ! De toute façon, cela n'a pas à se produire, un point c'est tout ! Un petit bonheur ! Un petit bonheur ! On croit rêver !

Marie-Françoise Et alors ? C'est gênant, que certaines personnes connaissent, elles aussi, quelques heures de bonheur de temps en temps ? Ça empêche la Terre de tourner à l'endroit ?

C'est pas comme ça qu'on m'a élevée, moi ! Quand j'étais p'tite, pour les anniversaires des enfants, nos parents nous faisaient porter une part de gâteau à tous les pépés-mémés de la rue !

Mme Gilberte Ma petite fille, fallait faire bonne Sœur, pas travailler dans le social ! Dans le social, il y a des règles et on ne joue pas avec le secret de la confession. Tout élément, toute information doivent être rapportés et analysés en équipe. On n'est pas là pour faire la charité ou avoir des coups de cœurs mais pour établir des diagnostics, établir des cadres et élaborer des projets ! Ce n'est que comme cela qu'on peut faire évoluer positivement la situation de chaque cas social !

Marie-Françoise C'est pas des « Cas sociaux » ! C'est pas des « CASOC' » !

Je hais ce mot-là !

J'peux plus l'entendre !

J'l'ai utilisé, moi aussi... Mais là, j'peux plus ! Y m'fout la gerbe ! C'est une honte, ce mot... c'est...

Mme Gilberte Ça vous reprend ?

Marie-Françoise S'cusez-moi... Qu'est-ce que j'disais déjà ?

Mme Gilberte La perche tendue... Le cadeau... Les pièces de théâtre...

Marie-Françoise Vous voyez, chuis franche, mon mari aussi... il était pas chaud...

Mme Gilberte Ah !

Marie-Françoise Pourquoi lui... pourquoi pas un autre... pourquoi pas tous... c'est une fête de famille... et si y nous pique une crise... t'auras l'air maline... si y tire la gueule toute la journée, ça va être gai !...

Enfin, bon, j'ai réussi à l'convaincre... De toute façon, c'était pas sûr que Monsieur Julien accepterait ! Il attendait peut-être pas ça ! Ça lui ferait peut-être trop peur ... Y s'contenterait peut-être d'une part de gâteau, comme les vieux de la rue de mon enfance, d'un gentil mot de remerciement de la petite...

J'lui ai dit comme ça « -Et si vous veniez lui offrir son cadeau vous-même ? Ça lui ferait drôlement plaisir ! Et nous aussi, avec mon mari, on aimerait que vous soyez là ! C'est pas tous les jours qu'on reçoit un poète à la maison... Vous savez, y'aura juste nous, ma sœur Muriel et son copain, un ou deux amis... Maman, bien sûr... vous verrez, elle est très simple, une dame de la campagne... vous pourrez parler jardinage et animaux... ».

J'croisais qu'y refuserait, qu'ça lui ferait trop peur... Pis non, il a juste remarqué que les longs repas, tout le bruit...

J'l'ai rassuré, « -Vous inquiétez pas, c'est à la bonne franquette, y'a la terrasse juste à côté de la salle à manger, avec des fauteuils en rotin et toutes les plantes en bac ... une vraie jungle ! Ça, ça va vous plaire ! Vous vous y reposerez comme vous voulez... ».

-37-

Chœur Extraits du texte poétique « PUISQUE TOUJOURS TOURNE LE MONDE »

*Le plancher grince
Sur le palier
Comme si
Le poids d'un corps
Se portait
Sur une jambe
Puis sur l'autre.
Le plancher
Grince
Derrière la porte.
L'on s'attend
A tout instant
A voir tourner
La poignée
De faïence.
Les cœurs
Se serrent
Douloureusement
De la terreur
De voir soudain
Surgir
Le Diable
De ses Enfers.*

*Que la journée fut belle
Pourtant
A rire et
A boire frais
Du vin
Sous la tonnelle.*

*Le plancher grince
Derrière la porte.
Qui osera
Les trois pas
Du courage
Et coller
L'œil
Au trou de
La serrure ?
Les chiens*

*Aux dents
Rouges
Errent
Affamés
Dans les rues
De minuit.
Qui a lâché
Les chiens ?
Qui élève
Caché du Monde
Des chiens
Aux dents
Rouges ?*

*Le plancher grince
Derrière la porte
Et le sang des
Femmes
Et le sang des
Hommes
Se fige
Dans les veines.*

*Le plancher grince
Derrière la porte
Le chat
Hérissé
Fait le gros dos
Au-dessus
De l'armoire.*

*Le Diable en est !
Le Diable en est !*

*Juste un
Grincement
Juste
Un peu de jeu
Entre
Deux lattes
De bois sec.*

*Ça joue
C'est toujours comme ça
Dans les vieilles
Maisons.
Et le vieux
Rit tout seul*

*De ses
Trois
Dents
Jaunes.*

*Il a beau dire
L'ancêtre
Et se foutre
De nos yeux cernés
De ne plus
Dormir
Il a beau dire...*

*Il a beau dire
Le vieux,
Le gravier
De l'allée,
Le plancher
Dans la nuit...
Il a beau dire...*

*Qu'en sait-il
D'abord
Le vieux bonhomme
Lui qui ne s'est
De sa vie
Endormi
Sans sécher
Jusqu'au cul
Sa bonbonne
De vin
Noir ?
Que craint-il
De la nuit
Qu'il lui faille
Chaque soir
S'abrutir
Et sombrer
Ivre
Sur sa paillasse
De vieille bête
Peureuse ?*

*De vieilles chemises
Rapiécées
On a fait
Des poupées
De chiffon*

Pour les enfants

Inquiets.

Eux aussi

Entendent

Eux aussi

Pressentent

Et tardent à s'endormir.

C'est que la nuit venue,

Derrière la porte...

-38-

Marie-Françoise Il avait mis son costume gris, juste avec une pochette, comme on faisait dans l'temps, lilas.

Chuis venue l'chercher vers les dix heures et demie. Il était tout beau.

Elégant... C'est ça...Elégant !

« -Vous êtes sûre que je ne vais pas déranger... » m'a t-il dit.

Alors j'lui ai tendu son livre que j'avais empaqueté dans du papier-cadeau «- Tenez, Monsieur Julien, j'ai fait un p'tit paquet, vous allez lui faire plaisir, vous savez ! Elle adore lire ! Mettez-le dans votre poche, on lui offrira tous ses cadeaux juste avant le repas, quand tout le monde sera là ! ».

Personne n'était encore arrivé, sauf Maman. Mon mari l'a accueilli très gentiment, lui disant qu'on était tous heureux de le recevoir. La petite était un peu intimidée. Monsieur Julien lui a d'abord tendu la main. Ça m'a un peu surprise. On fait pas comme ça, d'habitude, avec les enfants.

« -C'est toi, Amandine ? Ta maman m'a dit... elle t'aime beaucoup, tu sais ! Tu as beaucoup de chance... ».

Il s'est penché et il l'a embrassée sur la joue.

Je l'ai fait se débarrasser de sa veste et je lui ai fait visiter la maison. Enfin pas tout, la salle de séjour, le bout d'jardin, la terrasse avec mes centaines de plantes en pot... Il en a reconnues pas mal, m'a donné quelques indications techniques... Il avait l'air... comment dire... de ... de respirer ... c'est ça ! Ça m'a marquée... De respirer pour la première fois depuis longtemps !

Comme quelqu'un qui sort de prison ou de l'hôpital !

Et quand la Minoute est venue s'frotter à ses jambes ! J'crois qu'j'ai jamais vu un homme aussi heureux ! Il s'est baissé, l'a prise dans ses bras. Le temps d'la monter jusqu'à son visage, et HOP ! elle a sauté par terre !

« -Sauvage ! » a t-il dit. Mais sa voix était d'admiration.

Muriel et son copain sont arrivés puis, juste après, nos quatre amis, deux couples, en fait. On s'connaît tous depuis longtemps.

J'leur ai présenté Monsieur Julien et on est passé à l'apéritif.

ET là... y'a rien à dire de particulier... Ça rigolait, ça parlait fort, enfin, bon, vous connaissez ces ambiances-là, je suppose... Monsieur Julien et Amandine ont bu du jus de fruit, j'ai même pas eu à lui demander...

Bon. Et puis le repas... Comme un repas entre amis, quoi !

Ah, non ! chuis bête ! Y'a eu les cadeaux, juste avant.

Ça ! Elle a été gâtée ! Elle rayonnait, mon p'tit cœur !

Elle savait plus où donner des yeux et du bisou !

Tout l'monde a eu le sien et Monsieur Julien aussi !

« -Ce n'est rien, ce n'est rien, juste un livre... »

« -J'adore les livres ! T'as vu M'man, le livre de M'sieur Julien, y tient avec une ficelle et des perles ! »

« -Tu sais, chérie, c'est Monsieur Julien qui l'a écrit et qui l'a fabriqué, aussi... »

Mais elle était déjà à ouvrir une autre surprise !

Pis le repas, donc. Rien à dire. J'vois pas...

Sauf que ça a duré... vous savez c'que c'est... deux heures, peut-être... On voit pas le temps passer...

A un moment, y m'a demandé, tout doucement, si y pouvait aller s'reposer un peu sur une des chauffeuses sur la terrasse.

Il a bredouillé quelques excuses aux invités et j'l'ai accompagné. J'lui ai rajouté un coussin derrière la nuque pour qu'y soit vraiment bien.

« -Vous prendrez bien du gâteau, du café, j'lui ai dit. »

« -Oui, oui, tout à l'heure, si je ne me suis pas endormi sous ce beau rosier... »

Qui aurait pu penser... Comment j'aurais pu prévoir ? Tout s'passait tellement bien !

Deux ou trois fois, mon mari m'a fait un signe interrogatif, j'me suis levée et je suis allée jeter discrètement un coup d'œil sur la terrasse.

Il était là, dormant tranquillement, la main reposant sur la Minoute qui avait pris place sur ses genoux.

Vraiment, vraiment, il avait l'air serein... heureux... j'vous assure...heureux...

-39-

Chœur « PUISQUE TOUJOURS TOURNE LE MONDE », extraits.

*Le vent
Tourbillonnant
Enlace
Au col
La plante
Griffue
Et
D'un coup de rein
L'arrache
A la glaise.*

*Les lourdes huisseries
De la forteresse
Ont sauté
De leurs gonds
Et le vent
S'engouffre
Là-dedans
Comme la Mort
Au corps
De l'enfant
Chétif.*

*Ça siffle
Ça hurle
Ça se déchire
A chaque
Angle aigüe
Des pierres
Granitiques.*

*Le tourbillon
Fou
A tout arraché
Des ors de
La chapelle.
Les chaises
Déchiquetées
Jonchent la dalle
Froide
De copeaux
Tranchants.*

*Le Tabernacle
Eventré
Laisse s'écouler
Le ru
Des hosties
Consacrées
A l'appétit
Des rats.*

*Plus de prières
Plus de chants
Des hommes
Pour rouler
Sous les voutes
De pierre.
Juste
Les croasseries
Bavardes
Des corbeaux
Le vol
Désarticulé
Des chauves-souris.*

*Des placards
Eventrés
La bourrasque
Eparpille
En hurlant
Les actes notariés
Les contrats
De mariage
Les Décrets Royaux
Les Traités
De Paix
Les minutes
De procès
D'Inquisition
Les Lettres de Cachet.*

*Le tourbillon
Des parchemins
Arrachés
Au soliloque
Des hommes
Trouble un instant
Les airs et
Les eaux*

*Puis la nuit
S'allonge
Calme et dormeuse
Au lit
Des civilisations
Perdues.*

-40-

Mme Gilberte Allons, mon petit, allons...

Marie-Françoise Et moi... et moi... J'étais si heureuse, aussi ! Comment dire... On avait ... on avait... réussi... vous comprenez, réussi !

Comment on l'avait récupéré il y a quelques mois, dans quelles conditions... et là... endormi... confiant... avec le chat sur les genoux... dans mon jardin....

J'étais heureuse ! Comme une conne ! J'étais fière... fière !

J'ai sauvé un homme !

J'ai sauvé un être humain !

Moi ! Marie-Françoise !

La petite travailleuse sociale !

J'ai sauvé un homme !

C'est ça qui occupait mon esprit ! Qui occupait toute la place !

Pas exprès, pas consciemment, vous savez...

Mais ça me traversait de part en part !

Comme si j'étais une faiseuse de miracles !

Quelle conne ! Quelle conne !

Putain que chuis conne !

Mme Gilberte Mon enfant ! Je vous en prie.

Gardez votre calme... Allez... Respirez... là... là....

Il avait le chat sur les genoux, me disiez-vous....

-41-

Chœur Poème de Julien TERRENEUVE.

*Les songes
se font silence
éternels
figés.*

*La lumière
cristallise
ses rayons immobiles
sur la structure
glacée
de mes os
épinglés.*

*Des lunes
rivées
aux fers
de mes pensées muettes
se tassent et
se contractent
et leurs regards hagards
me visent et
me transpercent
de dedans à dehors
de « -je suis » à
« -tu es »
de « -je suis » à
« -il est ! ».*

*Mille épingles forgées
aux feux
d'un iceberg
hérissent l'épiderme
de mes membres raidis
d'où jaillissent
par instants
des étincelles
de
sang.
Leurs poisons
qu'elles me cèdent
dans ce baiser
glacial*

*se diluent dans mes veines
en autant de cancers
nouant
en liens fatals
mes tripes et
mes regrets.*

*Ce sont toujours ceux-là
au fond de leurs orbites
comme des billes de glace
comme des poinçons d'airain
figés dans la stupeur
de l'instant suspendu
fixés à tout jamais
au roc de ma mort
ces yeux qui ont aimé
ces yeux qui
t'ont aimée
mais ils n'ont plus de flammes
que celle
d'une lune
qui vacille en silence
et se noie
dans
leur
vide.*

*Des termites cosmiques
et morpions métalliques
pénètrent dans les chairs
martyrisées de
mon sexe
et l'on entend craquer
sous les pinces sacrilèges
les tissus déchirés
les viscères disséqués.*

*Ca me brûle partout
au plus profond
du ventre
les bêtes infâmes rampent
de cellule en cellule
jusqu'à me ressurgir
par les pores
de la peau.*

*Et puis soudain
je sens*

*des griffes
sur ma poitrine :
deux oursins en acier
de ce bleu métallique
qui grince quand il scintille
enracinent dans mes seins
leurs piques acérées
me fouillent et
me trifouillent cette chair
écarlate
qui hurle sa douleur
son calvaire
par gros bouillons d'écume
dont l'odeur suave écœure même
la
mort.*

*Il ne leur manquait plus
qu'à me souder
les lèvres
pour que je sois
vaincu
terrassé
muet.*

*Ils eussent aimé me voir
une loque animale
forcée jusqu'aux tréfonds
de ses entrailles
ouvertes...
...mais le temps a vibré
comme une onde
légère
qui dénoue
en riant
tous les nœuds
de vipères...*

*Et j'ai crié
crié
et j'ai pleuré...
pleuré...*

-42-

Mme Gilberte Je reconnais que c'était quasiment imprévisible.
Le diable se cache dans les détails, comme on dit.
C'est pour cela qu'il faut être particulièrement vigilant avec ces gens-l'... Avec ces...
personnes.
Un rien... un mot, sans signification apparente, peut déclencher... des catastrophes.
Un regard... un geste...
C'est pour cela qu'il faut s'en tenir exclusivement au « Cadre » !
Tout est codifié !
Pas d'initiatives !
Pas d'improvisation !
Ça peut vous péter à la figure à tout moment !
Et ça n'a pas raté !

La pauvre petite...
Je ne sais pas si elle s'en remettra...
Je n'aimerais pas être à sa place...
Elle a tellement le sentiment d'avoir agi selon sa conscience...
Humainement, comme elle dit...
Et cela, personne, bien sûr, pas même moi, ne peut le lui reprocher.
Elle a juste confondu.
Elle a voulu agir normalement avec quelqu'un qui... qui ne réagit pas normalement !
Tout vient de là !
Toujours rester vigilant.
Tout détail compte.
Tout peut être fatidique.
Prendre des proportions...
Surtout dans des situations d'intense émotion, symboliques.
Surtout dans ces moments-là !
Marie-Françoise a plaisanté avec ses amis, on racontait des blagues... Muriel, la sœur, a mis
de la musique, s'est mise à danser avec son ami et une des jeunes femmes invitées.
Ambiance festive, joyeuse...
Marie-Françoise pense soudain à monsieur TERRENEUVE qui se repose sur la terrasse avec
le chat sur les genoux.
Elle envoie la petite Amandine lui demander, s'il est réveillé, s'il désire sa part de gâteau et
une tasse de café.
L'enfant revient une minute plus tard. « -Oui, il est réveillé, il veut bien du gâteau mais pas le
café. Y dit que sinon y pourrait pas dormir cette nuit. »
Elle repart en gambadant, une assiette à dessert contenant une belle tranche d'entremet à la
main.
Monsieur TERRENEUVE la remercie et entame le dessert, faisant attention à ses gestes pour
ne pas déranger l'animal qui dort sur ses jambes.
La petite reste à parler avec le vieux monsieur pendant presque un quart d'heure, puis elle
revient vers les autres avec l'assiette vide.

« Oh ! Il a tout mangé ! Ça me fait plaisir ! dit Marie-Françoise à sa fille. Vous avez parlé un peu ? De quoi ? ».

Marie-Françoise Elle était toute gaite. « Il est très gentil ! On a parlé des livres qu'on lit à l'école, des poésies qu'on nous fait apprendre... de théâtre, aussi ! J'espère qu'on le rinvitera ! »

Et elle a été rejoindre ceux qui dansaient.

Elle adore ça, aussi...

Immédiatement, à peine elle était partie, j'ai senti comme un malaise en moi... un truc qui m'a fait bizarre, qui a tiré comme un signal d'alarme à l'intérieur...

C'est là que j'ai perdu du temps...

J'ai cherché qu'est-ce qui pouvait bien... quel mot elle m'avait dit qui...

Et comme, avec Maman, j'étais occupée à vider les assiettes à la poubelle avant de les mettre au lave-vaisselle, j'ai pris le temps de finir. J'aime pas faire ça à point d'heure quand tout le monde est parti...

Enfin, j'me suis lavé les mains et chuis sortie sur la terrasse... Toujours avec c'te drôle d'impression...

Sur le fauteuil, y'avait plus qu'le chat.

Quand y m'a vue, il a fait un bond et il est parti dans le jardin.

Machinalement, j'l'ai suivi, j'ai fait le tour de la maison.

Monsieur Julien n'était pas dehors.

Mon cœur s'est congelé dans ma poitrine.

J'devais avoir l'air d'un fantôme pasque quand chuis rentrée au salon, y m'ont tous regardée avec des yeux comme ça et y z'ont arrêté de danser.

Mon mari a compris tout d'suite. « -Qu'est ce qui se passe ? Y'a un 'blème ? »

« -Personne l'a vu rentrer ? Il est plus dehors... »

- Merde ! La tuile ! »

On a fouillé la maison... Rien... Les gars ont pris les voitures, y z'ont fait le tour des p'tites routes, des chemins... Au village non plus, personne...

Là aussi, on a perdu du temps... Une heure, deux heures, chais plus.

Qu'est-ce que j'ai fait ? ... Qu'est-ce que j'ai fait ?

-43-

Chœur Monsieur Julien TERRENEUVE, Poète, écrivain de théâtre, écœuré, se sentant une ultime fois nié, ignoré, bafoué, méprisé, a marché toute une partie de la nuit. Il n'est rentré chez lui que vers trois heures du matin. La tête en papier mâché et remâché. En bouillie.

Marie-Françoise a attendu sur le palier jusqu'à une heure et elle est rentrée chez elle plus morte que vive.

La Gendarmerie a promis qu'on se mettrait en recherche à huit heures si Monsieur TERRENEUVE n'a pas donné signe de vie d'ici là.

Monsieur Julien TERRENEUVE a récupéré les dix livres de ficelle et de papier qui lui restent, les a mis dans un sac en plastique.

Il a rempli un autre petit sac de vieux bouts de pain rassis et est ressorti sans que personne ne s'en rende compte.

Il a marché comme un fantôme dans la ville déserte est s'est rendu au bord du fleuve. Sur les quais de marchandises abandonnés depuis si longtemps. Seule une vieille grue morte de rouille se dresse en un cri de détresse muette figé à tout jamais.

Monsieur Julien TERRENEUVE, le Poète inconnu, la voix sans oreilles, s'est assis sur la dernière marche du petit escalier, à fleur d'eau. Il sait que dorment là quelques couples de cygnes.

Ça s'agite un peu de cette apparition nocturne inhabituelle.

Les morceaux de pain qui sortent du petit sac et qui commencent à prendre le fil du courant inspirent cependant les animaux. Après tout, si le vieil homme trouve son compte à cette aumône impromptue...

« -Salut, mes petits camarades. N'ayez pas peur, vous me reconnaissez, hein ? Avec vous, je me sentirai moins seul pour... C'est un moment un peu... délicat... une ... dissolution... J'en ai pour quelques minutes, vous savez... je vous rendrai ensuite à votre paix. Allez, mon gars, en piste !»

Il se redresse alors, sort du sac les livres de ficelle et de papier.

-44-

M. Terreneuve Enfants figés d'effroi serrant sur vos poitrines les chaudes poupées de chiffon, femmes traçant de vos frêles chevilles d'envoutantes arabesques au mauve des dalles de granit, éteignez vos braises vives à l'eau du fleuve, « PUISQUE TOUJOURS TOURNE LE MONDE ».

(Il jette ce titre au courant)

Arbre gigantesque, hébergeant la beauté du monde, de l'abri sombre de tes racines à ton faîte perdu dans les nuages, plonge au néant de l'oubli puisque « DES HOMMES SONT VENUS ».

(Il jette ce titre au courant).

Petite Marie, belle petite Marie qui a tant pleuré d'avoir croisé un fantôme sur ton chemin d'enfant au cœur pur, reprends, apaisée, tes rêves de Monde merveilleux où ne volète aucune « VIVE POUSSIÈRE ».

(Il laisse tomber ce titre au courant).

Pauvre vieil enfant aveuglé aux fournaies du Monde des hommes, qui t'es jeté âme la première à la dévorance du « SILICIUM », désaltère-toi enfin à la paix de l'onde.

(Il laisse tomber au courant ce titre).

Petit bonhomme mal aseptisé qui ne pouvait que frapper de ton petit point rageur sur le verre de ton bocal pour empêcher l'écrabouillement prophylactique de la merveilleuse femmelibellule, leur emprise au Monde a vaincu et il nous restera à jamais « COMME UN GOÛT DE CENDRE AU REVEIL ».

(Il jette ce titre au courant).

Petites canailles de lutins infréquentables, Briscard, Calebasse, Cholesto, le beau Gersure, Jarnicot, La Bandoche, Phéromone, Purus, Zeugmette, la délicieuse, la sucrée, la perverse... Votre Eminence Sa Béatitudo Troisaucube, et vous, crapules de carnaval, Roi Fulminate, Reine Rubéole, Princesse Entrecuisse, Monsieur le Président de la Paix, Roi Purgarer, Reine Saignarée, Roi RictusIV, Reine Rectaversa, Reine Vinaigrette Sulfurique, Pauvre andouille de prince Consort, Roi Vitembois, Reine Chattencuire, grand dadet de Prince Billedacier et vous autres, manants, Funiculus le messager, monsieur l'Astronome, troupeau asservi des paysans et toi, petit Hérault de cérémonie, vous deviez annoncer sur les tréteaux « L'APOCALYPSE SELON ZEUGMETTE », vos mots n'ont pu franchir mon impuissance à les faire entendre, que les eaux noires les dissolvent.

(Il jette ce titre au courant).

Bûchette qui croyait que tout homme peut être sauvé de ses cauchemars, qui avait un cœur vaste jusqu'à aimer une sœur morte de douleur, Marie-Hélène qu'on a tuée à force de larmes, Monsieur Gildas, triste héros, mangeur de destin, je vous demande pardon pour cette inexistence qu'on vous a jetée à la figure. Il ne restera rien de cette rencontre, pas même « TROIS P'TITS COQUELICOTS ».

(Il jette au courant ce titre).

Insupportables et attachants petits marmousets, Félicité, la grande gueule au cœur d'or, Kavichy, le vieux con qui t'es coulé sans t'en rendre compte au moule inaltérable du bœuf ordinaire et imbuvable, Odile, la belle Odile, l'éternelle errante à la recherche de ce bonheur d'enfant qui t'a été volé, Sandya, Rabiha, les belles louloutes à la tête encombrée de rêves heureux, Samy, le poète aux idées multicolores, paumé dans une époque si grise, si gluante, Marco, le pote de chez pote, le frère, Simon, l'enfant blessé, haché vif déjà par une société aux trop grandes dents, Cassy, la magicienne, et toi aussi, Kiki, le petit ours en peluche tout crade et qui donne pourtant du bonheur à une vieille enfant abandonnée, il aurait pu être fort, votre message de vie, s'ils en avaient voulu ! Mais non, pas de place pour ça ici. Alors, je vous abandonne, le cœur meurtri, à vos « LIGNES DE FUITE ».

(Il laisse s'échapper ce titre au courant).

Cher, cher Croccopasti, Le « Roi des rats, le rat des Rois », chers vieux bourgeois, Maitre Clock, Maitre Rafino, et vous, belle jeunesse de jongleurs et de funambules, Capuccinetta la plou bella, qui saura que pour que se fête comme il se doit « LE MARIAGE D'ARLEQUIN », il faudrait en passer par la repentance d'un homme et par le pardon de tous ?

Quelle belle leçon vous donniez au Monde ! Mais puisque ce droit de DIRE vous a été refusé...

(Il jette le titre au courant).

Pauvre Armandine, Armandine perdue dans la forêt, qui as tellement peur des sangliers, et qui en veux au monde entier de n'avoir pas le droit de voir ta maman, Delphine, qui passes tes nuits à regarder les étoiles vides en tenant ton ours bien serré sur ton cœur, Marina, Nadia, et ce cher, ce bon monsieur Vladic, grâce auxquels on n'aurait jamais plus regardé le ciel de la même façon, pour peu qu'on vous ait suivis dans cette inoubliable rencontre au « COL DE LA BICHE ».

Et toi, Marie la courageuse, Marie la farouche, et Morine, Chouquette, Mouche, tes si fidèles copines, Mireille, la petite infirmière au beau courage moral qui défends ces adolescents du regard sale des adultes qui ne peuvent comprendre qu'on rêve d'un monde où l'on ne tue pas les enfants. Cette pièce où l'on s'est dressé, où l'on s'est battu, cette pièce où l'on a interpellé jusqu'au Président de la République, pour changer le cours insupportable des choses. Cette pièce où la jeune fille n'a pas écouté la voix de la facilité quand tout le monde lui disait : « DECONNNE PAS, MARIE ! »

(Il laisse filer au courant le recueil de deux titres pour adolescents).

Seuls, quelques-uns de mes petits personnages auront-ils une chance d'éclorre au soleil... Morine, Muriel, vous avez pris le petit singe savant FROTTZY sous votre protection contre cette vieille brute d'Alex BRICZANOFF, son cruel dompteur. Et dans cette pièce aussi, le miracle du pardon ! « Y PARLE !! Y PARLE !! »

Bénédicte, Gaëlle, Jenny, Marie-Laure, Véronique, ça vous plait de faire du théâtre avec monsieur Constantin, mais ça pourrait être tellement mieux si... Alors vous vous révoltez : « RAS LES COUETTES ! » criez-vous ! Mais qui, pour vous entendre ?

Judith est frappée par une crise en pleine récréation ? Toutes les copines, Angélique, Carmen, Mélanie, Morgane, Rachel et l'infirmière et le Docteur et la Directrice vont tout faire pour trouver les fameuses perles rouges qui manquent à Judith. Et empêcher le Vieux Caron

d'emmener la pauvre enfant sur l'île d'où l'on ne revient pas. EH ! Judith, « ATTENDS-NOUS ! »

Jérôme, David, Mariette, les quelques enfants qui ont pu incarner vos personnages se sont régalez à déjouer les pièges du jeu, du Lutin, de la Sorcière, des loups, des moutons, des araignées, des sirènes, de la pauvre Princesse qui se fait papillon...

Mais il n'a jamais vraiment pu avoir lieu, le « COUP DE FOUDRE ».

Et ce bon monsieur Dumoulin, coincé dans son univers gris, comme il aimerait voir des classes et des classes d'enfants aider Momiche, Léon, Gaspar et Ramsès, les gros matous bariolés, à le faire s'échapper de ce mauvais rêve et à retrouver l'univers coloré et ensoleillé de son enfance, au cours de cette « NUIT BLANCHE POUR LA BANDE A MOMICHE ! »

Que de bonheur, tous ensemble, ils pourraient offrir...

Ceux-là, de personnages, j'ai confié aujourd'hui leur sort à une gamine de dix ans.

Qu'en fera t-elle ? S'en sortiront-ils mieux que nous ?

La métaphore universelle veut que le poète confie ses mots au vent enseigneur. A moi, il ne reste qu'à couler les miens dans mon cercueil de vase et de limon.

Puisque la société des hommes a décidé que tel se conjugait notre destin d'inexistence.

-45-

Chœur Entouré des cygnes majestueux qui voient en lui un camarade de repas et de jeux, le poète aux mots interdits, aux mots emmurés, aux mots noyés dans la boue des viles strates, le poète glisse ses mains dans les poches de son vieux veston dépareillé, serre les poings, emplit ses poumons et, une à une, descend les marches qui poursuivent leur farandole triste sous les puissantes et froides eaux du fleuve.

Il s'immobilise un instant à admirer, à hauteur de regard, le glissement léger et silencieux des superbes oiseaux.

« -Que la vie vous soit douce, petits amours ! ».

Enfin, triste et confiant, il s'abandonne à l'onde, espérant la paix de l'ultime et salvatrice dilution.

-46-

Choeur Le vieil homme a dit : « -Ainsi donc, Amandine... Joli prénom, Amandine... ainsi donc, petite mademoiselle, tu aimes la Poésie... tu en écris aussi ? »

La petite a dit : « -La maitresse, à l'école, elle nous a fait écrire des poèmes sur les gâteaux et tout ce qui est bon à manger ! »

Le vieil homme a dit : « -Sur le thème de la gourmandise, en somme... et toi, de quoi parlait ton poème ? »

La petite a dit : « -Moi, j'en ai fait plusieurs. Un sur les Carambars, j'adore ça, et aussi un qui racontait l'histoire d'une petite fille qui suit un chat dans un trou de souris et qui découvre un trésor de bonbons et de gâteaux au chocolat ! Elle en mange tellement qu'elle attrape une indigestion et elle a des boutons de toutes les couleurs qui lui poussent sur la figure ! ... »

Le vieil homme a dit : « -Et bien, dis-donc, tu en as de l'imagination ! Et tous ces poèmes, qu'est-ce que votre maitresse vous en fait faire ? »

La petite a dit : « -Ben, on les a tous lus à la fête de l'école, devant les parents, et elle les a donnés à l'imprimeur pour en faire une espèce de livre, avec des dessins, aussi. »

Le vieil homme a dit : « -C'est une bonne idée, ça, de faire un livre ! »

La petite a dit : « - Oui, mais maintenant que j'ai changé de maitresse, ben, le livre, on l'a plus ! »

Le vieil homme a dit : « - Puisque tu as écrit plusieurs poèmes, tu n'as qu'à te fabriquer un livre avec, en y rajoutant tes dessins ! »

La petite a dit : « -HUUMMM ! Les livres, c'est pas les gens qui les fabriquent ! C'est les imprimeurs ! Je le sais bien, j'ai un tonton qui travaille dans une imprimerie. Même que les livres, y'a un numéro dessus, un code-barres. C'est lui qui m'l'a montré, alors ! »

Le vieil homme a dit : « -Et le livre que je t'ai offert, pour ton anniversaire, tu crois peut-être que c'est un imprimeur qui l'a réalisé sur ses énormes rotatives ? Tu me fais rire... Il n'est pas beau, mon livre ? »

La petite a dit : « -Ben oui, il est beau, même si il est bizarre avec sa ficelle ! Mais c'est pas un vrai livre, y'a même pas le code, d'abord... »

Le vieil homme a dit : « -Evidemment, s'il n'y pas de code... Tu as vu, ce sont des pièces de théâtre, pour de jeunes acteurs de ton âge ! Ce serait bien si... Ça me ferait plaisir... Tu aimes ça, le théâtre ? »

La petite a dit : « - Oh, oui, j'adore ça ! J'en ai fait l'année dernière au Centre aéré. Et à la rentrée, maman, elle va m'inscrire à un vrai cours de théâtre. C'est un ami à elle, elle le connaît du temps où elle faisait l'actrice ! Et lui, y s'appelle Vincent... chais pas comment ! Et il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? J'l'ai dans ma chambre... »

Le vieil homme a dit : « - Un vrai livre, bien sûr, avec le code-barres ? »

La petite a dit : « -Ben, oui, un vrai livre ! Même qu'il en a vendus plein, alors... Tu veux le voir, dis ? »

Le vieil homme a dit : « -C'est gentil, mais, plus tard, Amandine, là, je suis un peu fatigué. Je crois que je vais dormir encore un peu avec le chat. Tu veux bien remmener l'assiette du gâteau à la cuisine? Il était très bon, tu sais ! »

Marie-Françoise C'est ma faute. J'avais tellement de choses à penser, pour que tout se passe bien ! J'ai oublié de dire à la petite de pas... qu'y fallait surtout pas... C'est ma faute... C'est ma faute.

Chœur « - Et à la rentrée, maman, elle va m'inscrire à un vrai cours de théâtre. Lui, y s'appelle Vincent chais pas comment! C'est un ami à maman ! Il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? »

« - Et à la rentrée, maman, elle va m'inscrire à un vrai cours de théâtre. Lui, y s'appelle Vincent chais pas comment! C'est un ami à maman ! Il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? »

« - C'est un ami à maman ! Il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? »

« - C'est un ami à maman ! Il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? »

« - C'est un ami à maman ! Il écrit des super-pièces et je vais en jouer une ! Tu veux voir son livre, avec toutes ses pièces ? »

-47-

Chœur Dernières strophes du texte poétique de Julien TERRENEUVE « PUISQUE TOUJOURS TOURNE LE MONDE ».

*Insupportable
Le poids
Des boues denses
Et visqueuses
Dont se pétrit
L'Histoire
Des Hommes.*

*Insupportable
La charge d'injustice
De misère
De malheur
Qui brûle les épaules
Et courbe
Les échine
Du troupeau.*

*Insupportable
L'océan du
Plomb fondu
De tant de
Douleur
De tant de
Larmes
De tant de
Désespoir.*

*Insupportable
La masse écrasante
Etouffante
Des oppressions
Des aliénations
Des mystifications
Des soumissions
Pour le fragile
Le léger
Tissu
Cristallin
Des âmes.*

*Pesant de toute
Sa hargne
De toute sa bêtise*

*De toute son
Inertie
De masse
Obscure
Universelle
La marée
Des impossibles
Des démissions
Des renoncements
Des abandons
Bouscule et
Met à bas
Le vieil édifice
De pierres.
Le sol de granit
Souillé
S'incurve
Cède
Et plonge
Aux abysses
De la crypte
Ténébreuse.*

*Le mortier
Brun
De caillasse
Et de boue
A tout englouti
Tout colmaté
Tout figé
Anéanti.*

*Les orbites
Les narines
La bouche
Emplis de glaise et
De gravier
Les morts-vivants
Sentent
Frémir et
Asphyxier
En eux
Les derniers
Papillons
Des rêves
Et des espoirs
Irréalisés.*

*Comme hier
Innocentes et
Rieuses
Des femmes
En escarpins
De cuir tendre
Dansaient
Au bleu
Des dalles
De granit
Demain
De solides
Gaillards
Immémoriés
Mèneront
Paître
En chantant
De tendres bluettes
Leurs troupeaux
De chèvres
Gourmandes
Sur le monticule
Buissonneux
De la chapelle
En ruine.*

Puisque...

*Puisque
Toujours
Tourne
Le Monde.*

*Puisque
Toujours
Rugit
Le soleil.*

*Puisque
Toujours
Murissent
Des enfants
Aux grands yeux
Dans le sein
Chaud
Des femmes.*